

Décembre 1997 – Janvier 1998 ▲ N° 24 ▲ 38 F

MARC FUMAROLI :
« Notre art de vivre est né des lettres et de l'épée »

LA FRANCE
HISTOIRE D'UN ART DE VIVRE

TOUT COMMENCE AU MOYEN ÂGE
Jacques Heers

LA COUR DU GRAND ROI
Jean-Christian Petitfils

LA LANGUE AU-DESSUS DE TOUT
François Crouzet

LE CINÉMA COMME MIROIR
Philippe d'Hugues

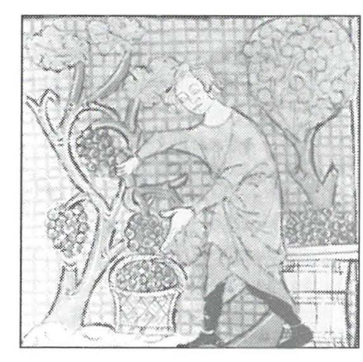
VINGT SIÈCLES DE BONNE CUISINE
Philippe Conrad

DIGRESSION SUR LE PAIN
Lionel Poilâne

M 4250 - 24 - 38,00 F - RD

SOMMAIRE

La France, histoire d'un art de vivre



De la vigne au vin.

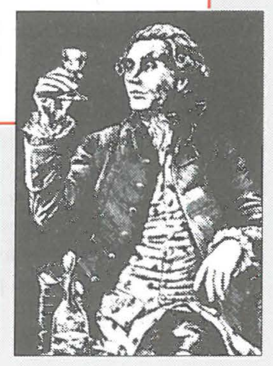


Jean de La Fontaine (1621-1695).



Visage féminin par Georges de La Tour.

En couverture :
Gentilhomme du XVIIIe siècle



Directeur de la Rédaction : **Dominique Venner**
Directeur de la publication et gérant : Gérald Penciolelli
Directrice artistique : Céline Puybareau-Manaud
Secrétaire de rédaction et Relations publiques : Véronique Villain

Ont collaboré à ce numéro :
Jean-Paul Angelelli, Jacques Berrel, Jean-Joël Brégeon, Adrien Brocard, Guy Chambarlac, Philippe Conrad, François Crouzet, Pierre Deville, Marc Fumaroli, Dominique Gardes, Raoul Gauthier, Jean-François Gautier, Arnaud Guyot-Jeannin, Jacques Heers, Philippe d'Hugues, Patrick Jansen, Jean Kappel, Georges Laffly, Macha Manski, Michel Marmin, Jean-Jacques Mourreau, Régine Pernoud, Jean-Christian Petitfils, Lionel Poilâne, Jean Sylvain, Virginie Tanlay, Frédéric Valloire, Charles Vaugeois, Dominique Venner.

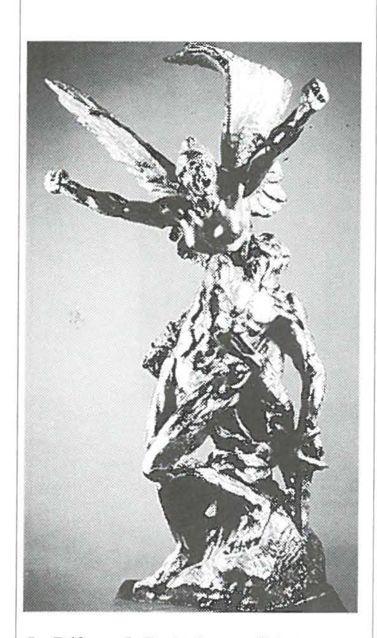
Enquête sur l'histoire
est édité par la société EC2M,
Sarl au capital de 50 000 F. RC Paris B 385 099 528.
Siège social : 60 Bd Malesherbes, 75008 Paris. Tél. : 01.40.05.10.08.
Imprimerie Roto-quadri.
N° de commission paritaire 73718. Dépôt légal à parution ISSN 1166-1232
Bulletin d'abonnement, bon de commande encartés
non numérotés entre les pages 34 et 35.

Actualité de l'histoire

EXPOSITIONS

Marianne et Germania

L'an dernier, une vaste exposition au Martin Gropius Bau, à Berlin, avait fait cohabiter Marianne et Germania, les deux allégories symbolisant respectivement la France et l'Allemagne – avec toutefois une différence de nature : Marianne, née en 1792 au lendemain de la Révolution, a une connotation avant tout politique, tandis que Germania figure depuis toujours le Saint-Empire romain germanique. L'exposition, présentée aujourd'hui à Paris dans le cadre de la saison Paris-Berlin, illustre les relations que la France et l'Allemagne ont entretenu, de la Révolution française



La Défense de Paris, bronze d'Auguste Rodin (1879).

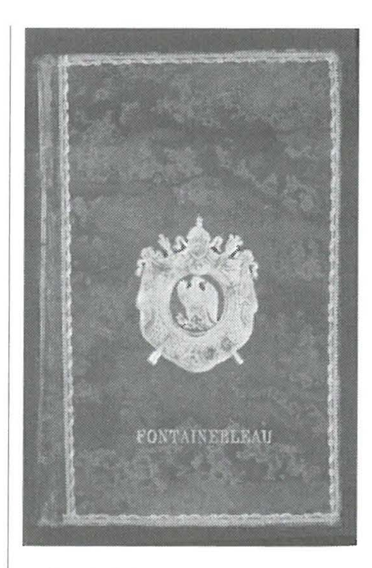
à l'Exposition universelle de 1889. Dans le domaine des arts et des lettres, les échanges ont été nombreux, et les influences notables de part et d'autre du Rhin, en dépit même des conflits politiques (le rejet de la Terreur révolutionnaire) ou des affrontements militaires (les guerres napoléoniennes, puis la guerre de 1870). Le romantisme, puis le néo-gothisme allemand ont ainsi franchi le Rhin ; les écrivains de l'Hexagone, Hugo en tête, mais aussi Nerval, y ont puisé leur inspiration. Wagner, à son tour, et malgré le désastre de Sedan, a marqué le symbolisme français. Pourtant, parallèlement, en France, comme en Allemagne, la guerre a déclenché un élan de patriotisme dont on trouve l'expression dans les œuvres de Gustave Doré ou de Meissonnier.

Marianne et Germania. 1789-1889.
Un siècle de passions franco-allemandes.
Musée du Petit-Palais. Avenue Winston-Churchill, 75008 Paris. Tél : 01 42 65 12 73.
Jusqu'au 15 février 1998.

Chevaux et carrosses

Un musée des carrosses, installé dans l'une des galeries de la grande écurie du Roi au château de Versailles, a été inauguré cet automne. Il préfigure le grand musée des carrosses, qui une fois toutes les voitures restaurées, illustrera l'histoire des écuries royales à Versailles. Les collections du musée, qui comportent des voitures à cheval, des traîneaux et des chaises à porteurs ont été pour la plupart rassemblées par Louis-Philippe. Les voitures présentées ont toutes pris part à un événement de l'histoire de France : les sept berlines de cérémonie (L'Opale, L'Améthyste, La Topaze, La Turquoise, La Brillante, La Victoire, La Cornaline) avaient été commandées pour le mariage de Napoléon Ier avec l'impératrice Marie-Louise ; le carrosse du baptême du duc de Bordeaux, la voiture du sacre de Charles X, le char funèbre de Louis XVIII, ou deux voitures ayant servi à la présidence de la IIIe République sont exposés aux côtés de six traîneaux royaux, qui glissaient sur les eaux gelées du Grand Canal, de quatre chaises à porteurs des XVIIe et XVIIIe siècles qui permettaient de traverser les cours du château ou d'en parcourir les galeries.

Chevaux et carrosses au château de Versailles. Musée des carrosses.
Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon. 78000 Versailles.
Tél : 01 30 84 76 18. Tous les samedis et dimanches de l'année.



Reliure de la bibliothèque de Napoléon Ier à Fontainebleau.

La bibliothèque de Napoléon

Napoléon Ier était un grand lecteur. Ses résidences de La Malmaison, des Tuileries, de Saint-Cloud ou de Fontainebleau possédaient toutes des bibliothèques très fournies. Des caisses de livres l'accompagnaient dans chacune de ses campagnes. Quand il abdiqua, en 1814, après le désastre de la Campagne de France, il reconstitua à l'Ile d'Elbe une riche bibliothèque, dont l'essentiel avait été prélevé à Fontainebleau. Elle comptait exactement 2 378 volumes. Les classiques anciens – Homère, Xénophon, Virgile, Tacite... – y voisinaient avec Montaigne, les grands auteurs du XVIIe siècle – Bossuet, La Fontaine, La Bruyère, Racine, Fénelon, Mme de La Fayette... –, et même quelques penseurs des « Lumières », comme Beaumarchais ou Rousseau, dont pourtant l'Empereur disait qu'*« il n'avait pas de titre à aller à la postérité. »* On y trouvait aussi les *Œuvres militaires* du Maréchal de Vauban, le récit des campagnes du prince de Condé, ou encore des traités d'astronomie, de médecine, voire d'agriculture. Sans oublier des romans libertins du XVIIIe siècle dont Napoléon était, selon ses proches, très friand. Une exposition présente au château de Fontainebleau une sélection de cent ouvrages – tous pour la plupart encore conservés à l'île d'Elbe. Elle se propose d'esquisser un portrait fidèle de l'Empereur par le seul biais de ses lectures.

Des livres pour l'exil. La bibliothèque de Napoléon Ier à l'Ile d'Elbe. Musée national du château de Fontainebleau. 77000 Fontainebleau. Tél : 01 60 71 50 70.
Jusqu'au 9 février 1998.

EN BREF

Découvertes à Athènes

La construction du métro d'Athènes est une aubaine pour les archéologues. Elle a entraîné une campagne de fouilles telle que la capitale hellène n'en avait jamais connue. Depuis le début des travaux de creusement des deux lignes de métro, en 1992, plus de dix mille antiquités de toutes sortes – céramiques, vases, sculptures, stèles... – couvrant cinq siècles d'histoire, ont été mises au jour. Surtout, les archéologues ont amélioré leur connaissance de la topographie antique de la ville, dont la première occupation date du XIe siècle avant J.-C. Mais les constructeurs du métro se heurtent, eux, à la difficulté de concilier les travaux de forage aux exigences de l'archéologie. La construction du métro devrait néanmoins être achevée quand Athènes accueillera les Jeux olympiques de 2004.

Nécropolis, la ville des morts d'Alexandrie

Au printemps dernier, à Alexandrie, un coup de pelleteuse sur le chantier d'un autopont, a mis à jour les vestiges d'un cimetière antique. Les fouilles, entreprises sous la direction de l'archéologue français Jean-Yves Empereur, le fondateur du Centre d'études alexandrines (CEA), ont confirmé qu'il s'agissait du site de

Nécropolis, la ville des morts, qui s'étendait aux portes de la citée fondée en 331 avant J.-C. par Alexandre le Grand. Les plus vieilles tombes découvertes remontent au IIIe siècle avant J.-C., et la plus récente, au IVe siècle après J.-C. Des croix chrétiennes datant du Ve siècle ont également été retrouvées. Sept siècles de sépultures sont ainsi empilées sur un espace d'un kilomètre carré, sur parfois sept étages – les rangées de loculi, ces alvéoles dans lesquelles étaient placés les sarcophages. Des pilleurs de tombes ont fait main basse, dans les siècles passés, sur les objets précieux. Restent des vases funéraires et les portes des tombes ornées de décors peints – un témoignage de l'usage de la peinture dans l'Antiquité qui a rarement survécu. Les autorités égyptiennes envisagent déjà de préserver le site à des fins d'exploitations touristiques.

L'année Sissi

Elisabeth de Wittelsbach, l'épouse de l'empereur François-Joseph de Habsbourg, la mère de l'archiduc Rodolphe, immortalisée au cinéma sous les traits de l'actrice Romy Schneider dans la série des Sissi est sans doute l'impératrice d'Autriche-Hongrie la plus populaire. Elle est morte à Genève le 10 septembre 1898, assassinée sur le pont du Mont-Blanc par un anarchiste italien, Luccheni. 1998 marquera donc le centième anniversaire de sa disparition. Une comédie musicale intitulée *Elisabeth* met en scène dès cet automne au Theater an der Wien son tragique destin. Cet hiver, une grande exposition, Elisabeth, beauté pour l'éternité, (*Shönheit für die Ewigkeit*), évoquera son souvenir dans chacune de ses résidences viennoises. A Schönbrunn, des objets personnels de l'impératrice – son voile de mariée, son équipement de cavalière –, seront exposés. A la Hofburg, la résidence officielle du couple impérial, le public découvrira au milieu des portraits de famille la salle de gymnastique de l'impératrice. A la Hermesvilla, c'est la chambre à coucher de l'impératrice qui sera reconstituée.

Renseignements : Office du tourisme autrichien. B.P. 475, 75366 Paris cedex 08. Tél : 01 53 83 95 30.

La Tribune de l'Histoire

La Tribune de l'Histoire, l'émission légendaire diffusée chaque semaine sur les ondes de France-Inter depuis 46 ans va renaître sous une autre forme. Animée depuis l'origine par Alain Decaux et André Castelot, elle s'était enrichi de la collaboration de Jean-François Chiappe. Pour des raisons de santé, Alain Decaux avait souhaité se retirer, ce qui a conduit André Castelot à décider la fin de l'émission. S'assurant la collaboration de Jean Favier et d'Arlette Le Bigre, Jean-François Chiappe a aussitôt créé une nouvelle émission, Questions pour l'Histoire, dont la diffusion commence en décembre 1997.

Georges Bernanos (1888-1948)

1998 marquera le cinquantième anniversaire de la disparition de Georges Bernanos. Les éditeurs célébreront à leur manière la mémoire de l'auteur de *La Grande peur des bien-pensants.* Hachette a déjà réédité dans sa collection de poche Coup double, *Bernanos, l'impatiente joie*, le livre que Gaétan Picon avait consacré à l'écrivain catholique au lendemain de sa mort. Jean Bothorel publiera en mars 1998 chez Grasset une importante biographie. On annonce chez Plon, en avril 1998, la publication de la correspondance de Bernanos avec ses pairs. Enfin, Gallimard fera paraître dans la collection Folio-Essais *Français, si vous saviez.* D'autre part, un grand colloque Bernanos est prévu à l'Espace Georges Bernanos les 28 et 29 janvier 1998.

Renseignements : Association internationale des amis de Georges Bernanos. 30, rue des Dames 75017 Paris. Tél : 01 43 87 37 51.

Henri Amouroux et le procès Papon

Henri Amouroux s'est vu décerner le prix Aujourd'hui 1997 pour *Les Oublis de la mémoire 1940* (Laffont), le premier tome de *Pour en finir avec Vichy*, la nouvelle somme qu'il consacre à la France des « années sombres ». Il y replace d'abord le régime de Vichy dans le contexte de la défaite de 1940. Avec l'honnêteté et la rigueur qu'on lui connaît, il brosse le tableau d'un pays écrasé et brisé par une déroute sans équivalent qui le place à la merci du vainqueur, situation que des études actuelles sur Vichy négligent de prendre en compte. L'historien a été appelé à témoigner au Procès Papon. Au cours de cette audience, il a été victime d'une agression qu'il faut bien qualifier de stalinienne. Dans le but évident de le déstabiliser et de discréditer son témoignage, l'un des avocats de la partie civile, n'a pas hésité à reprendre les accusations diffamatoires d'une feuille locale affiliée au parti communiste (*La Gironde républicaine* du 3 décembre 1949). Henri Amouroux a naturellement porté plainte.

Laffont réunit dans la collection Bouquins, sous le titre *La Grande Histoire des Français sous l'Occupation*, l'ensemble des livres qu'Henri Amouroux a consacré à la période. Un premier volume est déjà paru.

Livre interdit

Le massacre d'Oradour-sur-Glane, survenu en juin 1944, et où plusieurs centaines de personnes périrent, est, cinquante ans plus tard, l'objet de controverse. Il se révèle en tout cas un sujet d'une grande sensibilité. Le livre que Vincent Reynouard a consacré à ce triste épisode de l'Occupation, *Le massacre d'Oradour, un demi-siècle de mise en scène*, a en effet été interdit par le ministère de l'Intérieur parce que *« susceptible de faire courir un risque de trouble à l'ordre public »*. En juin dernier, l'auteur, professeur de mathématiques, avait, pour le même motif, été révoqué de l'Éducation nationale.

L'Afrique et les Comores

Dans sa livraison de l'automne 1997, *L'Afrique réelle,* la revue que dirige le professeur Bernard Lugan, consacre un dossier aux effets pervers de la démocratie occidentale en Afrique. Elle se penche également sur les dangers que recèlent pour le continent africain une démographie galopante. Enfin, elle propose une analyse approfondie de la situation dans l'archipel des Comores depuis son accession à l'indépendance. Signalons en particulier la contribution de l'un des lieutenants de Bob Denard qui retrace fidèlement les interventions du « Soldat de fortune » à la Grande Comore, et le rôle souvent ambigu que la diplomatie française y a tenu.

L'Afrique réelle. N° 17 (Automne 1997). BP N° 6, 03140 Charroux.

Chasseurs et Chamanes

Dans le n° 12 (1997) qui vient de paraître, la revue *Antaios* consacre un dossier au mythe de la Grande Chasse, dite la Chasse sauvage, ou encore la Chasse furieuse. Des contributions de C. Gérard, D. Spada, J. Benoît en révèlent les lointaines origines chamaniques, remontant probablement au paléolithique. Pour sa part, Isabelle Rozet analyse les allusions à la chasse dans l'œuvre de Ernst Jünger, et B. Marillier, auteur d'un ouvrage récent sur le symbolisme du loup, évoque la place du prédateur dans l'imaginaire eurasiatique. Signalons également dans cette dernière livraison d'*Antaios*, un entretien avec l'écrivain Gabriel Matzneff sur l'ensemble de son œuvre, et une étude de J. Vernet, collaborateur régulier de la revue, autour de la publication de son *Dictionnaire des mythologies indo-européennes.*

Antaios, n° 12. Chasseurs et Chamanes. Rue Washington, 168 Bte 2, B-1050 Bruxelles. 210 pages, 125 FF.

Polémique sur le bilan du communisme

La publication du *Livre noir du communisme* (Robert Laffont), a suscité une vive polémique. Dans cet ouvrage collectif, sérieux et documenté, coordonné par Stéphane Courtois, une dizaine d'historiens dressent le bilan de 80 années de communisme à travers le monde. Mais plus encore que le chiffre de 85 ou de 100 millions de victimes avancé, c'est son interprétation qui a provoqué l'indignation bruyante de tous ceux, fort nombreux, qui dans l'intelligentsia se sont sentis atteints dans leur confort moral. Deux questions au centre du débat. L'idée communiste était-elle criminogène et donc virtuellement exterminatrice ? Par ailleurs, est-il possible de comparer le communisme et le nazisme ? Pour avoir répondu affirmativement à ces deux questions dans sa présentation, Stéphane

Courtois s'est vu reprocher avec une violence extrême d'établir une symétrie qui scandalise les bien-pensants. Malgré génocides et massacres, le communisme reste crédité d'un « idéalisme » qui l'absoudrait. Cette façon de juger les faits historiques en fonction d'un présupposé moral ne fait guère avancer le débat. Pour être différent de celui de Lénine ou de Staline, l'idéalisme d'Hitler est en effet tout aussi avéré que le leur. Reste la deuxième question. En soulignant que le communisme a tué dans des proportions beaucoup plus grandes que le nazisme, et qu'ayant commencé avant lui, il a continué après, Courtois aurait contribué à « banaliser » les crimes nazis. Tout cela fait bon marché du point de vue des victimes russes qui n'ont pas été consultées. Ce point de vue vient d'être exprimé de façon très claire par l'écrivain et académicien russe Dimitri Likhatchev, qui a vécu la révolution bolchevique, subi le stalinisme et connu le goulag. A la question du quotidien italien *La Republica « Comment jugez-vous le communisme soviétique ? »*, il a répondu : *« Comme un système totalitaire pire que le nazisme, car il a duré beaucoup plus longtemps et parce que les nazis ont exterminé des millions de personnes appartenant à des peuples étrangers alors que le communisme soviétique a exterminé avec passion son propre peuple. »*

L'ouverture des archives

En France, le statut des archives publiques est défini par la loi du 3 janvier 1979 qui fixe les délais du secret à 30 ans après les faits et à 60 ans pour les cas réservés concernant secrets d'État, défense et ordre public. Cette loi a été mise en cause à l'occasion du procès Papon lorsque fut évoquée la répression des manifestations FLN du 17 octobre 1961. Accédant aux exigences des défenseurs de la mémoire algérienne, le ministre de la Culture, Catherine Trautmann a promis pour 1998 une nouvelle loi et a enjoint aux autorités compétentes de répondre favorablement aux demandes de dérogation concernant la journée du 17 octobre 1961. Ces initiatives posent naturellement une question de fond. Les règles de droit doivent-elles être modifiées au gré des circonstances, des humeurs politiciennes ou de l'agitation médiatique ? Par ailleurs, il ne semble pas inutile de rappeler que les archives ne sont pas tout et que leur exploitation exige compétence et honnêteté. Un document brut sorti de son contexte n'indique rien. Dans *Le Figaro* du 18 octobre 1997 Georges Suffert a rappelé avec raison : *« L'histoire a besoin des archives, mais ce ne sont pas les archives qui disent l'histoire. »*

Yalta au théâtre

La pièce de Vladimir Volkoff intitulée *Yalta ou le partage du monde*, publiée aux éditions Julliard-L'Âge d'Homme, et qui met en scène la conférence tripartite au cours de laquelle du 4 au 11 février 1945 Churchill, Roosevelt et Staline scindèrent l'Europe en deux – une partie communiste, l'autre capitaliste –, déjà montée avec succès en Belgique, va être présentée à Paris au Nouveau Théâtre Mouffetard du 20 janvier au 1er mars 1998, par l'entremise de l'association Prestige du Théâtre. Des tournées en province – et même en Russie – sont prévues par la suite.

Renseignements et location des places : Association Prestige du Théâtre. 23, rue d'Auteuil, 75016 Paris. Tél : 01 42 30 85 07.

DISPARITIONS

Jean Pasqualini

Jean Pasqualini, alias Bao Ruowang en chinois, est mort le 9 octobre, à l'âge de soixante et onze ans. Il était l'auteur du premier témoignage publié en Occident sur le laogaï, le goulag chinois, *Prisonnier de Mao.* Fils d'un militaire français marié à une Chinoise de Pékin, il avait été arrêté en 1957, et avait passé sept années dans les camps de rééducation par le travail de la République populaire. Il avait été libéré à la suite de la reconnaissance diplomatique du gouvernement de Mao Tsé Toung par le général de Gaulle, intervenue en 1964. Rédigé en France, son témoignage, trop dérangeant, avait été boudé par les éditeurs parisiens. Il ne sera publié qu'en 1973, après la fin de la guerre du Vietnam, d'abord à New York, et deux ans plus tard en France, chez Gallimard.
Prisonnier de Mao. Sept ans dans un camp de travail en Chine est aujourd'hui disponible dans la collection de poche Folio.

Roger Wybot

Roger Wybot, l'ancien patron du contre-espionnage français (DST), est décédé le 26 septembre dernier, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. De son véritable nom Roger-Paul Warin, il avait participé à la Campagne de France comme officier d'active. En 1940 il avait été recruté dans les services secrets de Vichy. Après l'arrestation de son chef, il avait rejoint Londres, où il organisa le contre-espionnage gaulliste. Mais entré en désaccord avec de Gaulle, en 1942, il part combattre au sein des unités de la France libre et prend part aux campagnes de Libye, d'Égypte et de Tunisie. Il débarquera en 1944 dans le sud de la France avec la première division française libre. A la Libération, il prendra la tête de la DST, dont, sans être à proprement parler le créateur, il a en tout cas été le véritable organisateur. Il restera quatorze ans à la tête du contre-espionnage français. La toute-puissance de la DST, un véritable État dans l'État, inquiétera de Gaulle à son retour au pouvoir en 1958. Il nommera alors Roger Wybot hors de la police active. Une biographie autorisée de Roger Wybot par Philippe Bernet *Roger Wybot et la bataille pour la DST* est parue en 1975.
Le destin peu ordinaire de cet ancien haut fonctionnaire attire l'attention sur l'ambiguïté de la période d'occupation où l'on pouvait être, comme l'a montré Dominique Venner dans son *Histoire critique de la Résistance* (Pygmalion), à la fois officier des services secrets de Vichy et résistant.

Ernest Will

L'archéologue Ernest Will, membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), s'est éteint le 24 septembre 1997 à Paris. Né en 1913 dans l'Alsace encore allemande, après l'École normale supérieure et une agrégation de lettres classiques, il part en 1937 pour l'École française d'Athènes, où il participe aux chantiers de Delos, Thasos et Delphes. En 1946, sa carrière prend un tournant.

Le mythe de croisade par Alphonse Dupront

C'est un monument. Quatre volumes réunissant pour la première fois la thèse soutenue en 1956 par Alphonse Dupront qui ne cessera d'y apporter corrections et compléments jusqu'à sa mort en 1990. L'ampleur de la tâche inspire le respect, mais la longueur de certaines dissertations lasse parfois le lecteur le mieux disposé. On eût aimé parfois plus de concision, plus de faits et moins de commentaires. Mais l'ensemble est impressionnant. Il ne faut pas y chercher une histoire des croisades, bien qu'elle soit naturellement présente. L'ambition de Dupront est résumée dans le titre de l'ouvrage : retracer dans ses multiples interprétations, de siècle en siècle, l'histoire du mythe suscité par la Croisade. Mythe immense propre à l'Occident, il a éveillé rêves puissants et ardeurs belliqueuses dont témoigne notamment la littérature (Christine de Pisan, Boccace, Cervantès, La Noue, Brantôme, etc,) et cela jusque pendant la Seconde Guerre mondiale où il est utilisé sans vergogne dans les deux camps. Subissant la dégradation générale de la fin du XXe siècle, le mythe continue de servir, mais au service de causes aussi exaltantes que la liberté sexuelle ou la prudence au volant... C'est au XVIIe siècle, époque rationaliste, qu'en France le mythe connaît ses eaux les plus basses. Il est d'autant moins question de se croiser contre l'Infidèle, que le roi est l'allié de *« notre frère le Turc »* (comme écrit la marquise de Sévigné en 1690) contre l'Empereur. De nombreuses pages sont consacrées à la chevalerie que Dupront est tenté d'expliquer par la croisade. La thèse est intéressante mais excessive. Pour apparaître, la chevalerie n'avait pas attendu qu'Urbain II, en 1095, prêchât la première croisade. La plupart des historiens, Georges Duby, Ellery Schalk ou Martin Aurell, ont d'ailleurs souligné la vocation profane de la chevalerie que l'Église s'est efforcée de domestiquer, non sans succès, en se servant des croisades.

Gallimard. 4 volumes, 2 170 pages, 750 F. Les volumes peuvent être vendus séparément.

Ch. V.

Le massacre de Domrémy
Régine Pernoud fait part de son indignation

Chacun connaît, au moins de réputation, la maison où Jeanne d'Arc naquît, à Domrémy, aux marches de la Lorraine. C'est là qu'elle entendit la première fois les voix lui enjoignant de bouter les Anglais hors de France, et d'où, en 1429, elle alla lever le siège d'Orléans aux côtés du roi Charles VII. Cette maison, antérieure au XVe siècle, n'avait guère subi de transformations au fil du temps. Bâtie en pierres du pays, dissimulée sous les frondaisons des arbres, elle était longée par un charmant ruisseau. En 1818, le département des Vosges, pressé par l'opinion publique, s'en était porté acquéreur, et l'avait presque aussitôt classée monument historique. Une décision du Conseil général des Vosges, intervenue récemment, avait décrété la « réhabilitation » du site. À la stupeur générale, c'est un véritable massacre qui a été perpétré, à grand renfort de crédits. Les pierres de la façade ont été revêtues d'un horrible crépi jaune, les arbres qui entouraient la bâtisse ont tous été abattus, une affreuse passerelle métallique enjambe désormais le ruisseau, dont les berges ont de surcroît été cimentées comme un égout. L'ensemble est aujourd'hui ceint d'un grillage carcéral. La *« maison de la Pucelle proche de l'église »*, comme la désignaient les documents anciens, a perdu toute son authenticité, pour devenir une caricature banlieusarde. L'historienne du Moyen Âge, Régine Pernoud, qui a consacré pas moins de cinq ouvrages à l'héroïne nationale, et qui est par ailleurs conservatrice du Centre Jeanne d'Arc d'Orléans, dénonce ici le saccage :

« Je sais par expérience qu'on ne peut guère compter sur les commissions administratives qui examinent les dossiers de réhabilitation. On pourrait du moins attendre d'elles une compétence minimale dans le respect du passé. Comment ne pas être indigné ? C'est du pur vandalisme ! Il dénote un mépris complet pour l'histoire, comme pour le public. Surtout, il fait fi de ce que le lieu symbolise. Jeanne d'Arc, avec Napoléon, incarne pour le monde entier l'Histoire de France dans ce qu'elle a de plus grand. Le massacre de Domrémy n'en est que plus impardonnable. Jamais je n'aurais imaginé que l'on puisse autant dénaturer l'esprit d'un site historique C'est un outrage inqualifiable, une manifestation d'imbécillité criminelle et peut-être pire, la manifestation d'une haine insidieuse pour la mémoire nationale.» À la question que faudrait-il faire ? Régine Pernoud répond avec vigueur : *« Il conviendrait d'assigner les responsables en correctionnelle pour atteinte à un lieu de mémoire. »*

PROPOS RECUEILLIS PAR RAOUL GAUTHIER

En haut, à gauche, la maison natale de Jeanne d'Arc, avant sa « réhabilitation ». En dessous, le résultat. On peut se demander si un tel saccage n'est pas volontaire.

Il est appelé à Beyrouth comme premier pensionnaire de l'Institut français d'archéologie, qui vient d'être fondé par Henri Seyrig. Dès lors, il s'intéressera au Proche-Orient gréco-romain, et très vite sera attiré par l'architecture. Il donnera des études décisives sur les monuments funéraires, l'urbanisme... Pendant toute la durée de la guerre du Liban, il est, à Beyrouth, le directeur de l'Institut français d'archéologie, dont il réussit à sauver la bibliothèque. Il est aussi parvenu à préserver les intérêts de la France, et même à asseoir le dispositif archéologique français au Proche-Orient, en créant des antennes à Damas et à Amman – qui jusque-là constituaient un quasi-monopole anglo-saxon.

LIVRES NOUVEAUX

L'Âge de bronze, par Jacques Briard, chez Errance en octobre.

Dames du XIIe siècle, tome I. *Héloïse, Aliénor et quelques autres,* par Georges Duby. En décembre, chez Gallimard, coll. Folio-Histoire.

Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre Sainte (XIIe-XVIe siècle), collectif. En novembre, chez Robert Laffont.

La politique selon Aristote, par Yvan Blot. En novembre aux Éditions Nation et humanisme.

Jeanne-d'Arc racontée aux enfants, par Régine Pernoud. En novembre, chez Perrin.

Vasco de Gama, par Geneviève Bouchon. En novembre, chez Fayard.

Les Sully, par Claude des Presles. En novembre, chez France-Empire.

Saint-Simon, le système de la cour, par Emmanuel Le Roy Ladurie, avec la collaboration de Jean-François Fiton. En novembre, chez Fayard.

Versailles, par Jean-François Solnon. En Novembre au Rocher.

Merveilleuse Thérésa. Les folles amours de Madame Tallien, par René Charvin. En novembre, chez Pygmalion-Watelet.

La gloire et l'effroi. Sept morts sous la Terreur, par Antoine de Bæcque. En novembre, chez Grasset.

L'État c'est moi. Histoire des monarchies privées, principautés de fantaisie et autres républiques pirates, par Bruno Fuligni. En novembre, aux éditions de Paris.

Colette et Monaco, par Jean des Cars. En novembre, au Rocher.

Souvenirs et rencontres, par Stefan Zweig. En novembre, chez Grasset, coll. Cahiers Rouges.

Simone Weil, par Simone Pétrement. En novembre, chez Fayard.

Dictionnaire commenté de la Collaboration française, par Philippe Randa. En décembre chez Picollec.

Vichy, la fin d'une époque, par Wanda Vulliez. En novembre, chez France Empire.

Vichy et l'École, 1940-1944, par Rémy Handourtzel. En novembre chez Noêsis.

Quand les Alliés bombardaient la France, 1940-1945, par Eddy Florentin. En novembre, chez Perrin.

L'université libérée, l'université épurée. 1943-1947, par Claude Singer. En novembre, aux Belles Lettres.

Le Soldat oublié, par Guy Sager (avec 100 reproductions de croquis de l'auteur). En décembre, aux éditions Gergovie, 54, rue des Roches, 77760 Buthiers.

La guerre d'Indochine. L'Enlisement, L'Humiliation, L'Aventure, par Lucien Bodard. En novembre, chez Grasset.

Commando spécial. Algérie 1959-1960, par Roger Clair. En novembre, chez Pygmalion-Watelet.

Histoire de l'Amérique septentrionale, par Bacqueville de La Potherie. En novembre, au Rocher, coll. Nuage rouge.

Le Rhin, par Lucien Febvre. En novembre, chez Perrin.

L'exception russe, Staline est-il mort ? par Andreï Gratchev. En novembre, au Rocher.

Géopolitique et économies, par Marc Imbeault et Gérard A. Montifroy. En novembre chez Frison-Roche.

LIVRES ANNONCÉS

Grégoire de Tours, historien des Francs, par Joël Schmidt. En février, au Rocher.

Le fait français de Saint Louis à Louis XI, par Jacques Heers (avec la collaboration de Pierre-Jean Deschodt). En janvier, chez Bartillat.

Voyager au Moyen Âge, par Jean Verdon. En janvier, chez Perrin.

Les révoltes de Paris, d'Étienne Marcel à Daniel Cohn-Bendit, par Claude Dufresne. En février, chez Bartillat.

Les derniers jours de Pouchkine, par Serena Vitale. En février, chez Plon.

Tolstoï, par Ljuba Jurgenson. En janvier, chez Pygmalion-Watelet.

La société militaire de 1815 à nos jours, par Raoul Girardet. En janvier, chez Perrin.

Georges Bernanos, le poète et le prophète, par Robert Colonna d'Istria. En janvier, chez France Empire.

Louis Renault, par Éric Chadeau. En janvier, chez Plon.

1940, tel que je l'ai connu, par Michel Junot. En janvier, chez France Empire.

Une enfance bien pensante sous l'Occupation, par Jacques-Alain de Sédouy. En janvier, chez Perrin.

Les maquis de Franche-Comté, par André Besson. En janvier, chez France Empire.

La Luftwaffe, par Christian Bernadac. En janvier, chez France Empire.

Ma Russie du XXIe siècle, par Alexandre Lebed. En janvier, au Rocher.

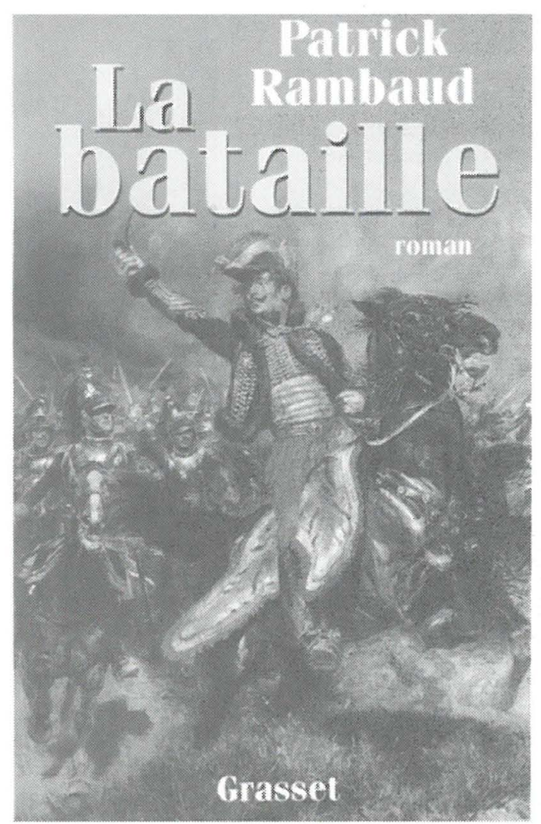
Pages réalisées par Macha Manski

La veine féconde de l'histoire

Le titre et la première page sont de Balzac, lequel n'a jamais donné suite à son projet. L'action se déroule en mai 1809. Deux villages à l'est de Vienne, Essling et Aspern. Deux clochers pointus émergeant des bouquets d'arbres d'une plaine immense. Deux journées féroces, les 21 et 22 mai. Une trentaine d'heures qui laissèrent quarante mille morts dans les blés encore verts du Marchfeld, là où Marc Aurèle écrasa les Marcomans. Rentré en cinq jours de Valladolid à Saint-Cloud, Napoléon est venu comme la foudre. Victorieux à Eckmühl, il s'est emparé de Vienne. Il sait que les Autrichiens n'ont pas désarmé. Son dessein : anéantir l'armée de l'archiduc Charles avant qu'elle ne soit renforcée par l'armée de l'archiduc Jean. Charges de cavalerie. Mitraille. Incendies. Au son du canon se mêle le grondement insistant du Danube en cru. A Essling, la guerre change de nature. Depuis l'Espagne, elle n'est plus l'envolée épique vers les victoires radieuses. Les certitudes et l'exaltation se sont effilochées. L'Autriche qui reprend les armes, ne se réduit pas à un empereur résigné. L'archiduc Charles, excellent chef de guerre, a réorganisé l'armée et multiplié les appels au peuple.

Affrontement de volontés contraires, la bataille est aussi lutte contre les éléments, contre la topographie, contre soi-même. Les hommes avancent au gré des ordres. Les généraux grondent et obéissent. Le pont de bateaux cède sous la montée des eaux jaunes du Danube. Le hasard aveugle seul règne en maître. La mort chevauche. Elle fauche les chevaux et les hommes. Lassalle est du lot. On ramasse les blessés. On laisse les morts anonymes, les sans-grades. La nuit venue, on vient récupérer leurs armes. Napoléon s'accroche à l'île de Lobau. Pour effacer l'échec personnel d'Essling que les Autrichiens ne connaissent que sous le nom d'Aspern, il lui faudra attendre le 12 juillet. Ce sera la bataille sur le plateau de Wagram. Rien, pourtant ne sera plus comme avant. Les mouvements insurrectionnels gagneront le Tyrol...

Croqués d'un trait leste, les personnages abondent. Napoléon légèrement empâté, fouetté par le défi. Ses généraux, leurs rivalités, leurs vertus et leurs humains travers. Berthier, Caulaincourt, Molitor, Bessières et ses allures d'Ancien Régime, Davout, le vainqueur d'Eckmühl. Masséna, égal à lui-même, avide d'or, d'héroïsme et de coups d'éclat. Lannes, lucide et fidèle. Frappé par un boulet et amputé des deux jambes, il connaît une horrible agonie. Henri Beyle qui ne se nomme pas encore Stendhal. Il se trouve à Vienne, chez le comte Daru en charge de l'intendance impériale. Il se soigne d'une indisposition intime. De la bataille, il ne verra rien. A Vienne, il y a Joseph Haydn. Le vieil homme a composé un hymne séditieux en l'honneur de l'Autriche. Il y a aussi un jeune homme frêle armé d'un couteau, Friedrich Staps, et Schulmeister, le maître espion chargé de la police, et Rapp, le général alsacien qui parle allemand.



Le poids du sang et de la volonté. Sur la jaquette du roman de Patrick Rambaud, le général Lassalle par Édouard Detaille. Il fut tué à la bataille de Wagram en juillet 1809.

« Le roman historique, c'est la mise en scène de faits réels », dit l'auteur. Fidèle à la leçon de Balzac, il ne juge pas, il montre. Il s'est rendu sur place pour prendre la mesure du décor. Il a consulté les acteurs de la bataille et confronté leurs témoignages. Il a recomposé les petits personnages, ceux qui n'ont pas laissé de Mémoires. Il a reconstitué tout le reste. Résultat saisissant. Son récit échappe aux évocations lissées et hagiographiques. Il a les qualités de la peinture – on songe au talent de Meissonier –, en même temps que celles du cinéma. Rythme soutenu. Couleurs éblouissantes des uniformes, des plumets et des shakos. Mille scènes dans la grande fresque posent la question du poids du sang et de la volonté, en même temps que celle de la part prise par les malices et les hésitations du destin. Preuve que l'histoire demeure une veine féconde pour la littérature. Le roman historique a de beaux jours devant lui.

JEAN-JACQUES MOURREAU

Patrick Rambaud, *La bataille*. Grasset, 1997. 302 pages, 108 F. Grand Prix du roman de l'Académie française et prix Goncourt 1997.

Un peuple et sa terre

Joachim du Bellay n'était pas un mince personnage. Gentilhomme angevin de vieille souche, né à Liré sept ans après Marignan, protégé par la sœur du roi, il a laissé dans nos lettres le nom que l'on sait. Fin connaisseur de littérature antique, fasciné par l'Italie comme toute sa génération, il eut la chance de séjourner trois ans durant à Rome, grâce à la protection de son oncle, le cardinal du Bellay. Hélas ! la réalité ne fut pas au diapason des espérances. Sur les bord du Tibre, Joachim découvrit avec nostalgie les charmes du Loir. Un peu de distance est souvent nécessaire pour goûter la saveur de son pays. Le cœur empli de mélancolie, notre poète coucha sur le velin des vers inoubliés :

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux.
Plus que le marbre dur, me plaît l'ardoise fine.
Plus mon Loir gaulois que le Tibre latin.
Plus mon petit Liré que le mont Palatin.
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Malgré la grande proximité des cultures européennes, du Bellay avait découvert que chaque nation a son mode d'être et que l'esprit de son pays et de son peuple l'imprégnait au point de rendre douloureuse la séparation. En clair, il venait de découvrir que la France angevine possédait un art de vivre (l'autre nom de la culture) qui lui était aussi nécessaire que l'eau du Loir au goujon.

Pour ma part, je suis tout prêt à reconnaître une même dignité à toutes les cultures, quand bien même telle musique asiatique écorcherait mes oreilles, ou telle mutilation rituelle des Africains scandaliserait mes perceptions. Dignité ne signifie pas égalité. Égalité, supériorité, infériorité, par rapport à quoi ? En la matière, il n'y a pas d'étalon universel. Notre siècle souvent si critiquable a du moins reconnu que l'ancienne prétention à l'universalité des Français, des Européens ou des Américains, n'était que le masque de leur ethnocentrisme, l'orgueilleuse illusion de prendre *ma* culture pour *la* culture. C'est une vraie révolution intellectuelle, dont on ne mesure pas encore la portée. On pensait naguère que les normes forgées en Île-de-France par quelques millénaires de polissage spécifique devaient s'imposer à tous les peuples et pour tous les temps. Cette illusion était si profondément enracinée dans l'inconscient collectif occidental que la fin soudaine et récente de la suprématie européenne ne l'en a pas complètement arraché.



Le chevalier et la dame, gravure allégorique du XVe siècle symbolisant le mois de mai, celui de la floraison et des amours.

Sans doute tous les Français ne sont-ils pas absolument convaincus de la supériorité de leur art de vivre, mais il ne faudrait pas les pousser beaucoup pour leur faire avouer qu'il n'en existe finalement qu'un seul digne de ce nom, le leur. Oublions un instant que, depuis le XVIIIe siècle, qui passe pour un sommet, notre art de vivre, cette distinction particulière des œuvres de la main et de l'esprit, la conversation courtoise et spirituelle, la sociabilité souriante, la gaieté, une certaine grâce féminine, le goût du bel ouvrage, une créativité bien typée dans tous les arts, architecture, peinture, sculpture, musique, littérature, la beauté émouvante, harmonieuse et si diverse des villages et des villes, celle aussi des paysages innombrables environnés de poésie, de légèreté ou de gravité, l'accord enfin entre cet univers et les clairs visages français, visages d'enfants, de jeunes filles ou de vieillards, oui, oublions un instant que tout cela n'est plus, très souvent, que souvenir. Subsistent cependant, ici ou là, quelques jolis vestiges d'un art de vivre qui fut unique. Peut-être ne fut-il pas le meilleur en soi. Les Chinois des époques mandarines n'avaient rien à nous envier en matière de raffinements. Mais s'il n'était pas le meilleur pour les autres, notre art de vivre était le meilleur pour nous, puisqu'il était le nôtre.

DOMINIQUE VENNER

Agenda de l'histoire

Novembre

1er novembre
1894 – Avènement de Nicolas II, dernier tsar de toutes les Russies.

3 novembre
1534 – Henri VIII fait adopter par le Parlement l'Acte de suprématie qui fait de lui le chef de l'Église d'Angleterre et consomme la rupture avec Rome.

4 novembre
1904 – En pleine « affaire des fiches », le député nationaliste Syveton gifle le général André, alors ministre de la Guerre, au cours d'une séance à la Chambre. Le général avait organisé dans son ministère, avec le concours du Grand Orient, un service occulte de renseignements sur les opinions politiques et religieuses des officiers dont l'avancement était subordonné aux indications fournies. Ce scandale entraînera deux mois plus tard la chute du ministère Combes. Le 8 décembre Syveton mourra dans des conditions mystérieuses.


TALLANDIER

Henri VIII.

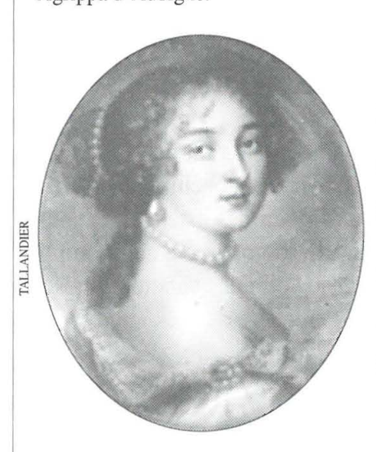
11 novembre
1885 – Naissance du général George Smith Patton dans une famille d'aristocrates du Sud. Son grand-père était mort au combat pendant la guerre de Sécession. Après avoir pris part aux combats de la Première Guerre mondiale, notamment lors de l'attaque de Saint-Mihiel (septembre 1918), il participe à la Seconde Guerre mondiale. Il commande la IVe armée américaine (campagnes de Tunisie et d'Italie) et débarque en Normandie, à la tête de la IIIe armée. Possédant une bonne connaissance de l'histoire, il applique aux problèmes contemporains les leçons des guerres du passé.

15 novembre
1864 – Général dans les armées du nord lors de la guerre de Sécession, William Tecumesh Sherman (1820-1891) enlève Atlanta aux Sudistes et livre la ville aux flammes. Après quoi, à la tête de 65 000 hommes, Sherman entreprend la fameuse « marche à la mer », à travers la Géorgie, au cours de laquelle il parcourra 500 kilomètres jusqu'à Savannah, en 25 jours. Ayant donné licence à ses soldats de détruire toutes les habitations, brûler toutes les récoltes et tuer le bétail, il transforme l'État de Géorgie en un désert de cendres et prive la population de tout moyen d'existence. Sherman avait déclaré : *« Je songe parfois qu'il vaudrait autant tuer tous les prisonniers »*, et il avait écrit à Grant : *« Je puis faire hurler la Géorgie »*.

21 novembre
1924 – La France prend officiellement possession de la terre Adélie découverte par Dumont d'Urville en 1840.

24 novembre
885 – Les Danois assiègent Paris. Arrêtés dans leur expansion en Grande-Bretagne à partir de 879, ils ont donné l'assaut aux territoires francs. Le 25 juillet 885, 30 000 Vikings entrent à Rouen et le 24, ils sont sous les murs de Paris. La ville, sous le commandement du comte de Paris et de Troyes, Eudes, résiste vaillamment. Eudes deviendra roi de France en 888. Fils de Robert le Fort, il est l'ancêtre des rois capétiens qui régneront en France jusqu'en 1848.

27 novembre
1635 – Naissance, à Niort, de Françoise d'Aubigné, future marquise de Maintenon, petite-fille du poète et combattant protestant, Agrippa d'Aubigné.


TALLANDIER

Madame de Maintenon.

29 novembre
1314 – Mort du roi Philippe IV, le Bel.

Décembre

4 décembre
1933 – Abolition de la prohibition aux États-Unis. Quatorze ans plus tôt, en janvier 1919, sous la pression des ligues antialcooliques, les États-Unis avaient interdit la fabrication et la consommation de l'alcool, du vin et même de la bière. Cette loi eut un effet exactement contraire à celui espéré : en quelques mois, plus de 30 000 débits de boissons clandestins s'ouvrent dans la seule ville de New York. S'étant présenté aux élections présidentielles en 1933, Franklin Roosevelt est élu à une écrasante majorité après avoir fait campagne avec ce slogan : *« Un pot de bière pour chacun ! »*

5 décembre
1301 – Par la bulle *Ausculta fili*, le pape Boniface VIII affirme à Philippe le Bel la suprématie du Saint-Siège sur les rois.

8 décembre
1554 – Ambroise Paré est reçu docteur en chirurgie.

9 décembre
1884 – Réforme du Sénat : les sénateurs ne sont plus inamovibles.

14 décembre
1911 – L'explorateur norvégien Roald Amundsen atteint le premier le pôle Sud.

15 décembre
1404 – Naissance de Gilles de Rais.

19 décembre
1683 – Naissance à Versailles du duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, qui deviendra, en 1700, roi d'Espagne sous le nom de Philippe V.

21 décembre
1873 – Au Tonkin, Francis Garnier est tué par les Pavillons Noirs. Cet officier de marine a tout d'abord participé aux campagnes contre l'Annam et la Chine, est entré dans Pékin – grâce aux canonnières construites sous sa direction –, a exploré le Mékong, visité Angkor, la Birmanie et le Tibet, revenant à Shangai par le fleuve Rouge et le Yang-Tsé-Kiang. Après avoir participé à la défense de Paris en 1870, il est chargé par le gouvernement français de la Cochinchine d'une mission diplomatique au Tonkin, à laquelle il donne un caractère musclé.

22 décembre
1974 – Par référendum, les Comores optent pour l'indépendance, à l'exception de l'île de Mayotte qui choisit de rester française.

27 décembre
1594 – Fils d'un marchand de draps, Jean Châtel parvient à pénétrer au Louvre dans la chambre du roi Henri IV, et lève sur lui un poignard. Un mouvement du souverain fait dévier le coup qui ne fait que l'effleurer. Jean Châtel est alors condamné à la peine des régicides et écartelé deux jours plus tard. Sa maison fut rasée et à sa place on éleva une pyramide.

Page réalisée par Virginie Tanlay

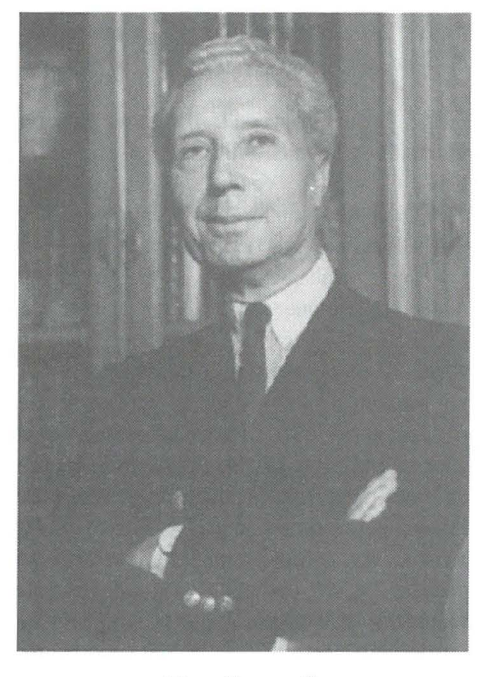
Notre art de vivre est né du mariage des lettres et de l'épée

ENTRETIEN AVEC MARC FUMAROLI

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

Professeur au Collège de France et membre de l'Académie française, Marc Fumaroli a consacré la plus grande partie de son œuvre à une analyse érudite de l'humanisme de la Renaissance et de l'époque classique française, cherchant à montrer les continuités profondes qui, au cours des siècles, ont permis l'éclosion des arts, de la poésie, et de l'éloquence. Parmi ses nombreux ouvrages, destinés avant tout à un public lettré, on peut citer *L'Âge de l'éloquence : rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique* (réédité en 1994 chez Albin Michel), et *Héros et orateurs, rhétorique et dramaturgie cornéliennes* (éditions Droz, Genève).

En 1991, il avait su séduire un public beaucoup plus large avec sa dénonciation de *L'État culturel* (éditions de Fallois). Loin d'être seulement un pamphlet contre les ridicules les plus voyants de la « culture Jack Lang », cet « essai sur une religion moderne », écrit d'une plume acérée, cherchait à mettre en lumière la généalogie de la religion culturelle d'État, du Front populaire à Vichy et d'André Malraux au règne de François Mitterrand, ainsi que les facettes multiples de ce phénomène aujourd'hui omniprésent. Les pages de conclusion, consacrées à « la France et l'Europe de l'esprit » insistaient sur les graves dangers que ferait courir à l'Europe l'adoption du modèle culturel français ; elles montraient aussi que Paul Valéry essayiste avait en Marc Fumaroli un digne successeur.



Marc Fumaroli.

Marc Fumaroli vient de consacrer à La Fontaine (dont il a publié une édition exemplaire des *Fables* dans la collection La Pochothèque chez Hachette) une étude magistrale : *Le Poète et le roi, Jean de La Fontaine en son siècle* (éditions de Fallois). Loin de se limiter à son sujet, cet ouvrage brosse en fait un tableau complet du Grand Siècle : tout y est, mais pas seulement les aspects les plus connus, Versailles ou le Louvre, le roi et son armée, les arts et les lettres. C'est bien de l'art de vivre français tel qu'il va s'épanouir sous Louis XV dont ce livre dessine la genèse sous Louis XIV.

Marc Fumaroli a bien voulu accorder à *Enquête sur l'histoire* un très long entretien. Dans son bureau du Collège de France tapissé de livres, sous le portrait ironique et charmeur du jeune Voltaire, l'art de la conversation n'est pas une inconnue.

Enquête sur l'histoire : Vous avez montré naguère combien l'art de la conversation fut un aspect fondamental de l'art de vivre français. Faut-il parler au passé ? L'esprit utilitaire du XXe siècle l'a-t-il tué ?

Marc Fumaroli : N'exagérons rien. Il résiste vaillamment aujourd'hui, autour d'un bon verre, d'une bonne table, en France davantage sans doute que dans bien d'autres pays. Bien sûr, la conversation suppose un certain sens du repos, un certain appétit de société, un certain sens de l'amitié, un certain sens, au fond, des luxes affectifs, et comme nous vivons en effet dans une société utilitaire, intéressée, hâtive, et qui n'a guère, sinon sous des formes collectives, le sentiment du loisir, la conversation n'est pas au centre des préoccupations du « village global ». On a beau dire qu'Internet est une interactivité mondiale : il lui manquera toujours ce qui fait le propre de la conversation, comme d'ailleurs du théâtre : la présence vivante, charnelle, émotionnelle d'un interlocuteur avec lequel on se sent engagé dans un espace qui n'a rien de virtuel. Mais, me semble-t-il, (peut-être que je dore un peu la pilule), cet appétit de sociabilité vivante et du

L'ART DE LA CONVERSATION

Dans le monumental recueil consacré par Pierre Nora aux *Lieux de Mémoire* (que les éditions Gallimard viennent de rééditer dans la collection Quarto, sous forme de trois gros volumes), Marc Fumaroli avait publié un article très complet sur « la conversation » en France, son avènement dans la lignée des *Essais* de Montaigne, son développement aux siècles classiques et sa prolongation au cours du XIXe siècle et même jusqu'à nos jours. Il concluait en se demandant si *« la conversation entre hommes libres et singuliers, entre lettrés, n'a pas obstinément sa patrie en France »*, ajoutant que ce *« luxe de l'esprit »*, *« cette conversation-là, l'Europe nous la demande de nouveau »*.

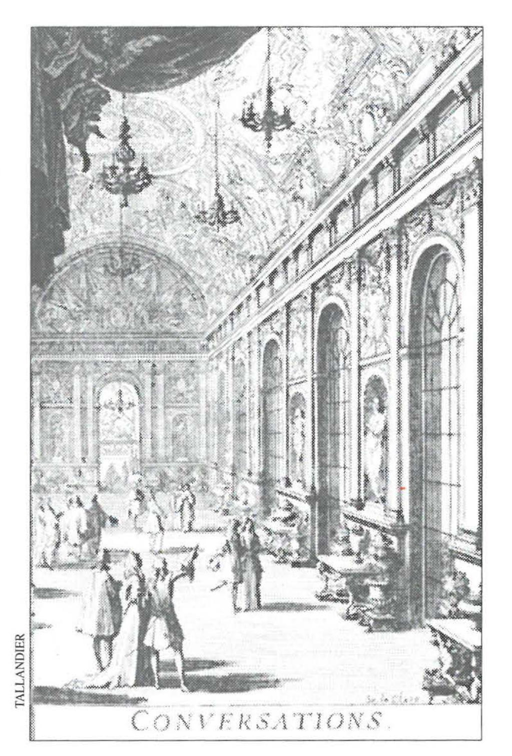
Directeur de la collection des Classiques Garnier, Marc Fumaroli a voulu permettre aux lecteurs de notre temps de juger sur pièces les grands moments de *L'art de la conversation* du passé. L'anthologie dont il a été l'initiateur et à laquelle il consacre une préface éclairante, mettant en lumière les filiations et plus particulièrement l'influence italienne, paraît aujourd'hui sous ce titre, remarquablement établie par Jacqueline Hellegouarc'h. Des débuts du règne de Louis XIV à madame de Staël, elle rassemble aussi bien des textes célèbres mais difficilement accessibles comme les *Entretiens d'Ariste et Eugène* du Père Bouhours ou les *Considérations sur les mœurs de ce siècle* de Charles Pinot Duclos, que des auteurs plus oubliés mais souvent passionnants, sur ce sujet du moins : Pierre d'Ortigue de Vaumorière et son *Art de plaire dans la conversation*, l'abbé Nicolas Trublet et l'abbé Morellet, sans oublier les grands classiques comme mademoiselle de Scudéry, Rousseau ou madame de Staël. En bref : 648 pages d'intelligence et d'élégance françaises.

P. J.

Dunod, collection Classiques Garnier. 648 pages, 165 F.

plaisir de causer ensemble, n'est pas éteint surtout en France, où il a été très longtemps et gaiement partagé de haut en bas de la société. Il reste souhaité et pratiqué, à des degrés divers, dans tous les milieux.

ESH : Vous venez de consacrer un ouvrage à La Fontaine, et, à travers lui, à cet âge d'or de la conversation que fut le Grand Siècle. On a l'impression d'assister là à un tournant de la spiritualité française.



La Grande Galerie de Versailles en 1684. Gravure de Sébastien Leclerc. Frontispice des* Conversations *de mademoiselle de Scudéry.

MF : Ce que j'ai voulu faire dans ce livre, c'est d'abord d'entrer et de faire entrer à l'intérieur d'une grande œuvre poétique. Mais j'ai aussi souhaité rattacher celle-ci à un moment historique dont elle est le témoin, et non pas le simple reflet. C'est parce qu'elle en est le témoin qu'elle a pu le dépasser et garder un sens à la fois jeune et universel. Ce moment historique, c'est celui qui voit s'en aller en 1661 une certaine France, et se mettre en place un régime relativement nouveau. La France qui s'en va, c'est la France de la Renaissance, c'est-à-dire, politiquement et socialement, un ensemble encore fluide ; la monarchie était encore loin d'avoir développé un véritable État, puisqu'elle était toujours fragile, souvent en péril ; l'aristocratie, déjà conquise aux lettres et aux arts, restait duelliste, guerrière, rebelle, aventureuse. Les poètes, les écrivains, les lettrés, n'étaient pas encore disciplinés par l'Académie : ils suivaient souvent par les chemins le destin des princes rebelles ou disgraciés. En 1661, intervient une petite révolution, la *« prise du pouvoir par Louis XIV »* : c'est une expression de Rossellini un peu étrange car, après tout, la légitimité du jeune roi était au-dessus de tout soupçon. Mais à partir de ce « coup d'État », on voit se mettre en place tout ce que depuis le XVIe siècle cherchait le Conseil du roi, le renforcement du mécanisme interne de décision du pouvoir central et l'abaissement des corps intermédiaires.

On assiste surtout, alors, à la fin de la carrière politique de l'aristocratie d'épée française. Pendant toute la période de la Fronde, on avait pu imaginer que celle-ci allait conquérir une plus grande autorité politique : or tout va se conclure par son exclusion de la décision politique. Désormais elle reste guerrière, mais c'est dans le cadre des armées disciplinées du roi.

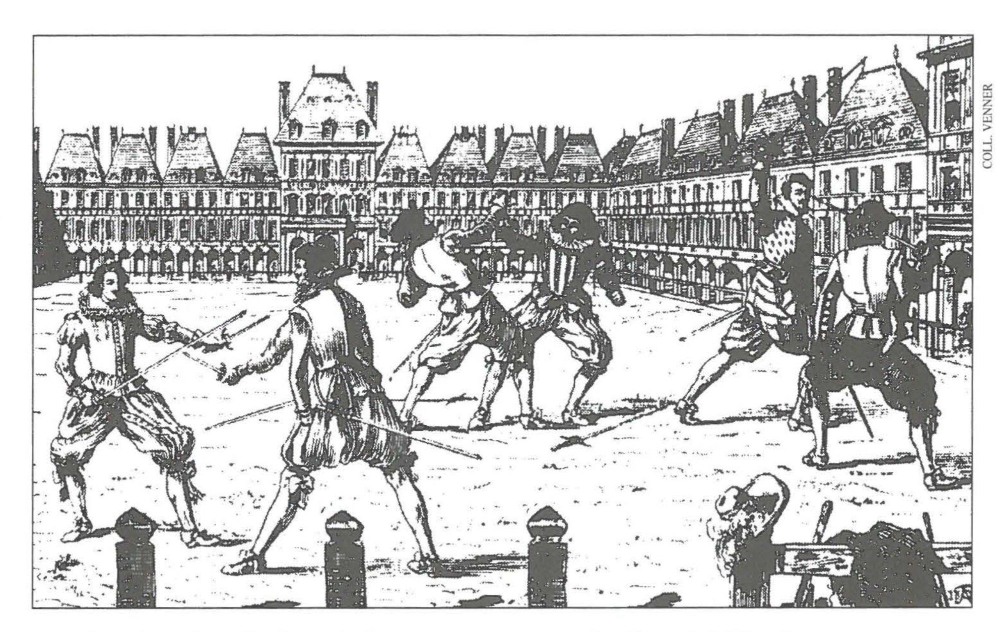
On a insisté trop exclusivement sur son « esclavage » courtisan dans le spectacle de Versailles. A Paris, déjà, sous Louis XIV, elle devient aussi peu à peu une classe de loisirs au sens qu'emploie le sociologue américain Thorstein Veblen. Cette classe de loisirs fait sa jonction dans la capitale avec les gens de lettres et donne à ceux-ci un éclat social extraordinaire, un prestige européen, qu'ils doivent pour beaucoup à ces princes, comtes et marquises, qui les reçoivent et qui les considèrent publiquement comme de très agréables partenaires de conversation. Dans l'autre sens, ce grand monde vacant et oisif va recevoir des poètes, des lettrés, en attendant les philosophes, le goût des idées, et des idées d'avant-garde qui épatent le bourgeois. L'hospitalité accordée par les hôtels des grandes familles aux gens de lettres, dont La Fontaine a bénéficié, mais qui devient un phénomène général sous Louis XV, est un fait capital : un Duclos, un d'Alembert, un Malesherbes l'ont analysé tour à tour en des pages d'excellente « sociologie » avant la lettre. Chateaubriand dira plus tard que cette symbiose a étourdi la France et rendu politiquement frivole son opinion publique naissante.

La chute de Foucquet, l'arrivée de Colbert au Conseil du roi et l'absolutisme louis-quatorzien, me paraissent beaucoup plus importants que les historiens n'ont voulu l'admettre, si l'on se place au point de vue du destin de l'aristocratie française. Vaincue, l'aristocratie française du XVIIe siècle, même si elle a politiquement perdu la partie en 1661 en dépit des efforts qui vont être encore faits autour de Fénelon et du duc de Bourgogne à la fin du XVIIe siècle ou des espoirs qu'a suscité brièvement chez Saint-Simon l'arrivée du duc d'Orléans à la Régence, et même lorsqu'elle est devenue libertine, épicurienne, et qu'elle préfère un peu malgré elle les loisirs à l'action, cette aristocratie a gardé quand même un sens des responsabilités : elle a été tout de même, avec le clergé, une classe exemplaire.

Elle va transporter tous ses talents dans l'invention ou le perfectionnement d'un art de vivre. A mon avis, si la France du XVIIIe siècle a exercé une telle fascination dans toute l'Europe, si le français est devenu la langue des Lumières, ce n'est pas seulement parce que c'était le pays des grands moralistes, des grands poètes, et même de brillants philosophes et publicistes, mais c'était surtout qu'elle avait une aristocratie dont le genre de vie irradiant sur tous les arts et irradié par eux, se proposait comme un modèle de charme privé et de dignité naturelle. Dans cet art de vivre, il y a naturellement plusieurs éléments. Il y a d'abord l'architecture privée qui se développe déjà à la fin du règne de Louis XIV et qui va atteindre ses suprêmes réussites sous la Régence et sous Louis XV dans les hôtels particuliers à Paris ou les châteaux à la campagne. Il y a le décor de ces hôtels particuliers et de ces châteaux, un décor qui est fait pour l'agrément, pour la commodité, pour la sociabilité. Dans ces édifices bien distribués, de grandes baies (qui sont un des caractères de l'architecture française), de grandes baies vitrées font circuler la lumière entre les espaces intérieurs et les jardins, les parcs, entre l'Art et la Nature. Il y a naturellement aussi le goût pour le théâtre, pour les représentations, ce qu'on appelle le théâtre de château, les représentations privées, où tout le monde tour à tour est acteur et spectateur.

ESH : Est-ce que je caricature votre pensée en disant que l'aventure louis-quatorzième et les fastes versaillais ont finalement condamné l'aristocratie française à mettre son génie là où elle ne l'aurait peut-être pas mis spontanément, sans ce tournant absolutiste et centralisateur ?

MF : Vous savez, l'histoire n'est pas un tribunal, l'historien n'est pas un magistrat enquêteur qui cherche le coupable... Il est probable qu'en réalité, ce qui s'est passé en 1661 a été l'aboutissement inévitable d'une crise de l'aristocratie qui était en gestation depuis longtemps et qui a trouvé peut-être un long répit dans le système arrêté par Louis XIV. On peut, en remontant en arrière, discerner dans la personnalité de Gaston d'Orléans ou celle du duc de Montmorency qui veulent à la fois jouer un grand rôle politique (peut-être même prendre le pouvoir), et aussi mener une existence capricieuse, gaspilleuse et désinvolte, une certaine contradiction qui a fini par éclater et que l'État sérieux, travailleur et intelligent, au sens presque prussien du terme, de Colbert



Place Royale à Paris, actuelle place des Vosges, le 12 mai 1627, s'insurgeant contre l'ordonnance royale, rédigée par Richelieu, qui interdit le duel, le comte de Montmorency-Bouteville et ses seconds, La Berthe et des Chapelles, croisent le fer sous les fenêtres du cardinal, avec le marquis de Beuvron, Bussy d'Amboise et Buquet. Bussy sera tué. Sur décision de Richelieu, Montmorency-Bouteville et des Chapelles seront décapités en place de Grève. L'indépendance ombrageuse de la noblesse d'épée entrait en agonie.

et de son entourage vont reléguer dans la vie privée.

Il faudrait s'intéresser davantage aux traits singuliers de l'aristocratie d'épée française ne serait-ce que par opposition à son homologue anglaise. Pour toutes sortes de raisons, l'intérêt historiographique s'est relativement peu porté sur elle. Or il me semble qu'elle a joué un rôle déterminant dans la définition du caractère français à long terme. Pour l'Europe jusqu'au XVIIIe siècle, ce qui caractérisait la France, c'était d'avoir une aristocratie extrêmement brillante d'abord, mais aussi extrêmement nombreuse et diverse. Le paysage français s'articule autour de châteaux, de manoirs. Il n'y avait rien de comparable à une telle échelle en Europe. Au XIXe siècle la France va devenir le pays doté de la plus nombreuse, la plus complexe, la plus nuancée de toutes les bourgeoisies européennes, elle aussi lettrée, elle aussi inventant un art de vivre. M. Jourdain est alors émancipé de Dorante, mais il garde quelque chose d'avoir été à son école.

ESH : Il y a donc une continuité dans la quantité des élites françaises ?

MF : Le nombre oui, mais aussi et surtout la qualité et l'intime variété. Dans l'aristocratie d'épée, vous aviez les Grands ; mais vous aviez aussi une aristocratie de robe érudite qui s'est plus ou moins greffée sur les anciens lignages au cours du XVIe siècle : vous aviez aussi cette moyenne ou petite noblesse de province dont l'importance, la fécondité, la vitalité à la fois morale, intellectuelle, et l'originalité, se sont manifestées jusque très avant dans le XIXe siècle, et même jusqu'à nos jours.

Au XIXe siècle, elle a donné à l'Europe, entre autres, un Chateaubriand, un Tocqueville, un Custine. Ils venaient de cette moyenne noblesse, très ancienne d'ailleurs, mais qui n'avait pas joué auparavant de rôle visible sur la scène parisienne.

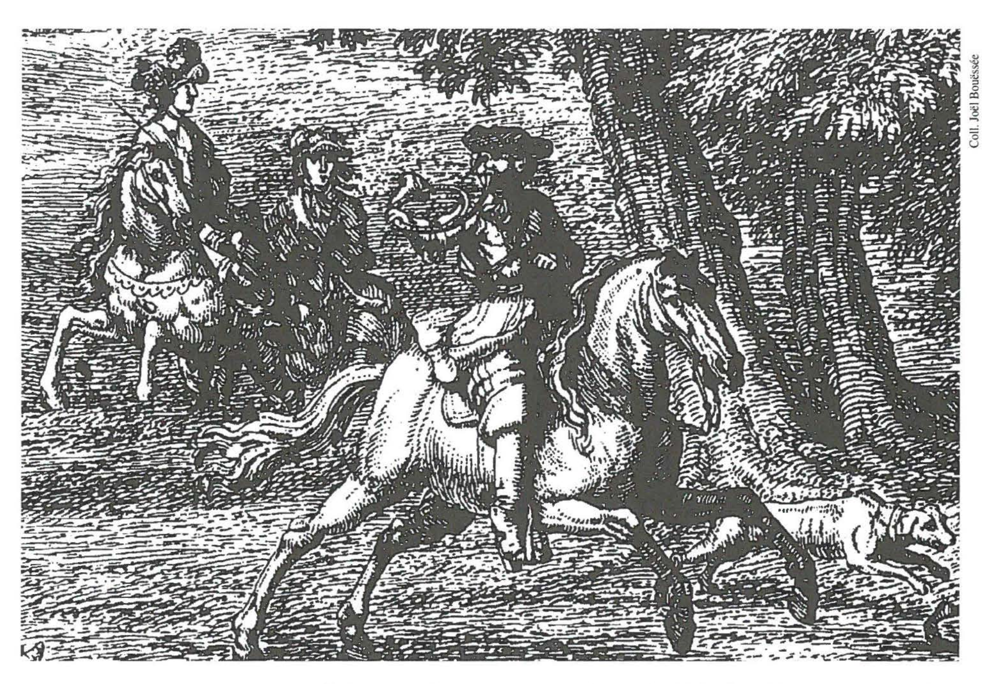
Sous la IIIe République, plus encore que sous les deux régimes précédents, le Faubourg Saint-Germain (ou du moins ses plus brillants marginaux) donne à Paris l'éclat et les attraits d'une capitale où le goût du XVIIIe siècle persiste ou a été retrouvé.

ESH : Il y a donc véritablement un fil conducteur du « génie français »...

MF : ...dans son aristocratie de naissance ? C'est ce que soutient un Chateaubriand, et je suis tenté de le croire. Surtout lorsqu'il regrette que cette aristocratie n'ait pas su, aussi, se montrer politiquement digne de la liberté dont elle avait pourtant un sens très vif. Si cela fait partie de notre patrimoine, pourquoi ne pas l'admettre ? Aurions-nous rétrospectivement peur ? Nous pouvons nous permettre d'autant plus de sympathie historique pour ces privilégiés fort intéressants que nous ne sommes menacés en rien par le retour des privilèges !

La sympathie que les Français d'aujourd'hui peuvent éprouver pour l'aristocratie de naissance est due à la facilité, à l'aisance, à la grâce avec laquelle elle a accepté, dès le XVIIe siècle, dans l'hôtel de madame de Rambouillet, de traiter de pair à compagnon, d'égal à égal

dans une sorte de familiarité qui n'avait rien de condescendant, avec les gens de lettres et, en général, les savants de cette époque. Rousseau lui-même à la fin de sa vie, lorsqu'il est dégoûté du parti philosophique, tout en haïssant le principe de naissance, a trouvé ses dernières consolations dans le milieu on ne peut plus aristocratique, non seulement de la maréchale et du maréchal de Luxembourg, mais du marquis de Girardin et de Malesherbes. Un des derniers chefs-d'œuvre de Rousseau, ce sont ses *Lettres à Malesherbes* où il avoue entre autres qu'il aurait voulu vivre loin des villes en compagnie d'hommes de la qualité du maréchal de Luxembourg ! Même Rousseau ! On ne dira jamais assez ce que la littérature, les arts, le savoir ont dû à l'hospitalité des grands seigneurs français et à l'exemple qu'ils ont donné à l'Europe. On ne dira jamais assez non plus ce qu'ils ont appris aux écrivains, leur sens du style. Eux-mêmes ont été souvent des écrivains supérieurs. La Rochefoucauld, Saint-Simon, le prince de Ligne, la marquise du Deffand. Cela compense peut-être leur naïveté politique.


Coll. Joël Bouëssée

Fragment d'une gravure de Bonnard d'après Adam Van der Meulen (1680), intitulée **Le Roi à la chasse du cerf avec les dames.** *Au premier plan, un piqueur sonne de la trompe pour appuyer les chiens et renseigner les veneurs, suivant un usage nouveau qui se généralisera en France au XVIIIe siècle, sous l'influence notamment du marquis de Dampierre. La vénerie française se donne alors les rites raffinés qui sont restés sa marque et qui persistent avec une vigueur toujours jeune à la veille du XXIe siècle.*

ESH : Pendant plusieurs siècles on trouve donc en France ce qui avait brillé de feux vifs dans les cours de la Renaissance italienne ?

MF : Il est évident que la France des châteaux, des hôtels, des collections d'art et de curiosité, a pris le relais des petites cours italiennes de la Renaissance. Aussi je trouve injuste (Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, a quelque peu contribué à cette légende) qu'on attribue au seul Louis XIV, au Louvre et à Versailles la responsabilité de la vitalité littéraire, artistique, scientifique, musicale de la fin du XVIIe siècle français. Il me semble que même sous Louis XIV, et cela préfigure ce qui va se passer d'une manière beaucoup plus éclatante à l'époque rocaille, au cours des premières Lumières, ce qui est important, ce qui est déterminant, ce qui fait que la France est un pays vers lequel tous les yeux se tournent, c'est cette relative symbiose à Paris entre l'aristocratie de naissance, convertie à l'urbanité et aux lettres, avec les hommes de lettres et les « gens de mérite », comme on disait à l'époque. Cela s'est mal terminé. Mais les lettres et les arts français y ont gagné des titres de noblesse et une séduction qui ne sont pas démentis aujourd'hui.

ESH : L'avenir, comment le voyez-vous ? Que deviendra cet art de vivre dans l'Europe en gestation, si elle est seulement celle *« des marchands de bretelles »*, comme dit Philippe de Saint Robert ?

MF : Je ne suis pas aussi condescendant que monsieur de Saint Robert. *« Un fait est un fait »* disait Chateaubriand. S'il y a Europe aujourd'hui et s'il doit y avoir Europe demain, nous le devons à cette union économique qui a posé les bases d'une paix et d'une prospérité durables, d'une entente réciproque entre nations longtemps hostiles ; tous les arts de vivre du monde n'avaient pas réussi ce miracle dont nous ne nous étonnons pas assez. La formule *« l'intendance suivra »* n'est pas la meilleure, tout au moins de nos jours. Nous avons une Europe économique, cette Europe économique doit pouvoir se défendre elle-même, avoir sa propre monnaie.

Sur ce socle, on peut construire un modèle de civilisation qui ne soit pas la société à l'américaine. Les historiens et les historiens de la littérature ont un grand rôle à jouer pour relier ce modèle moderne au patrimoine qui nous a été légué. La réappropriation du passé, la tradition du socialisme à la française, le socialisme de Pierre Leroux par exemple, feront leur œuvre, exerceront leur influence. La tradition d'une droite soucieuse des valeurs de l'esprit peut aussi renaître. L'Europe qui se dessine sera le fruit d'une synthèse, où toutes sortes d'oppositions anciennes seront surmontées pour résister à des périls nouveaux et à des hostilités imprévues. Dans son cadre démocratique, dans son cadre politiquement libéral, pourquoi n'arriverions-nous pas à trouver à la fois la prospérité et une façon d'être civilisés ensemble sans pour autant perdre le sens de nos caractères singuliers, sans perdre nos souvenirs, nos langues, nos manières diverses ? Je crois qu'un des rares espoirs qui nous restent aujourd'hui c'est de donner à l'Europe une physionomie qui, tout en dépassant le cadre des anciennes nations, les assume sans les abolir. L'historiographie, je le répète, a une partie immense à jouer dans cette suture entre le meilleur du passé et les nouveautés qui se proposent à nous.

ESH : C'était le sens de ma question. On peut donc, selon vous, résister victorieusement au nivellement par la médiocrité du mode de vivre américain ?

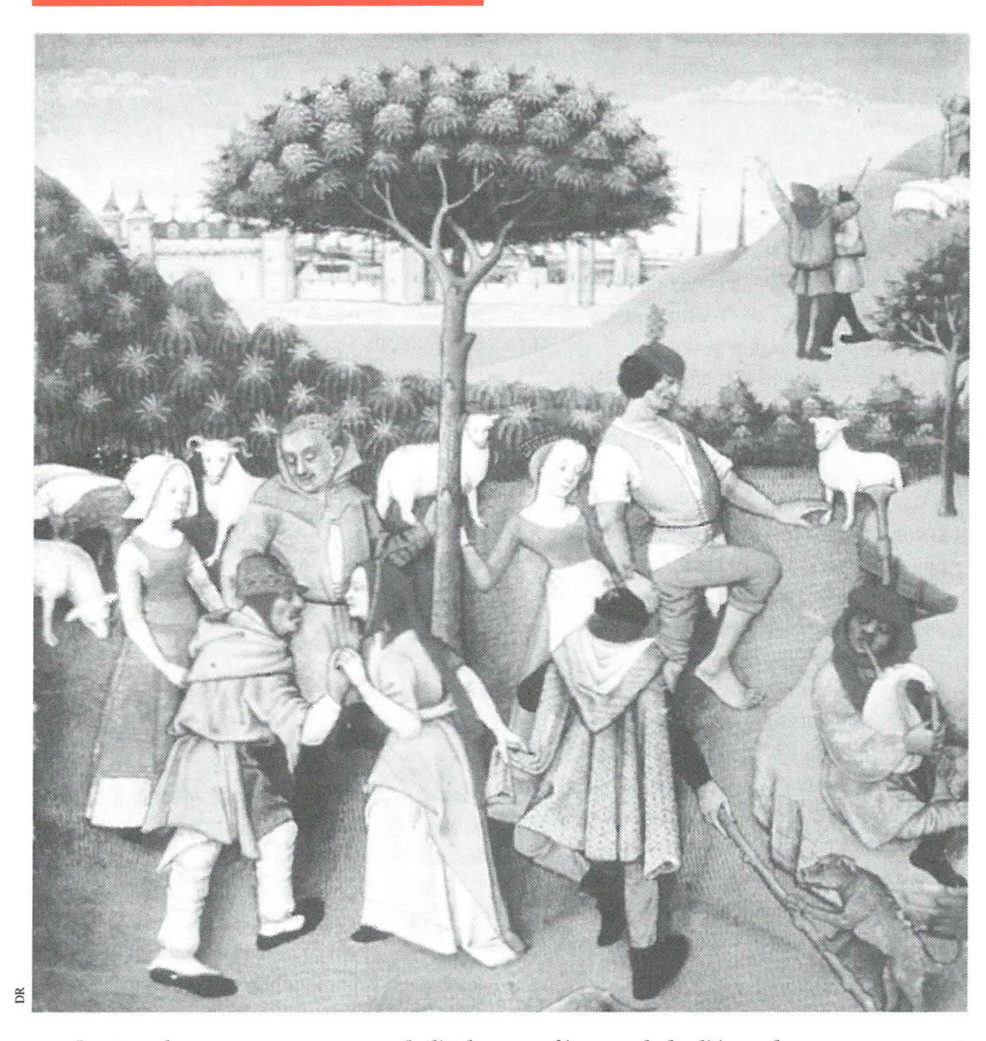
MF : L'histoire est un drame, chaque génération a son drame. Il y a des drames qui se terminent bien, d'autres qui se terminent très mal. Nous en savons quelque chose en ce siècle. Ce que nous pouvons faire, c'est d'orienter les nations européennes selon la réalité et selon leur vocation. Si nous sommes submergés par l'américanisation, c'est que nous n'aurons pas été assez intelligents ni subtils pour assurer la suture entre passé et avenir. Cette hypothèse n'est pas à exclure, ce n'est pas pour autant une raison pour nous transformer déjà en voceratrices du dépit.

PROPOS RECUEILLIS PAR PATRICK JANSEN

Tout commence au Moyen Âge

PAR JACQUES HEERS

Reprenant à son compte le mépris des classiques et anticipant sur les instituteurs de Jules Ferry, Voltaire voyait le Moyen Âge comme une période obscure. Mille ans, c'est quand même long pour une nuit. Redécouverte d'une réalité beaucoup moins sombre qu'on ne l'a dit.


DR

Joyeuse danse paysanne autour de l'arbre aux fées, symbole d'éternel recommencement. Autour, un troupeau de brebis. Dans le lointain, les remparts et les toits d'une ville. Sur cette miniature de la fin du XVe siècle, tous les symboles disent la prospérité et la joie de vivre dans un monde pacifié au sortir de la guerre de Cent Ans.

Qu'est-ce que le Moyen Âge dont personne ne peut raisonnablement dire ni quand il commence ni quand il finit ? Voici, on l'oublie trop volontiers, une période qui, même réduite et par l'amont et par l'aval, s'étend sur près ou plus d'un millénaire. Comment, dès lors, justifier cette détestable habitude qui consiste à tout prendre en un seul bloc et à parler sans cesse de médiéval pour tout et n'importe quoi, sans nuances, sans prendre soin de situer un peu mieux dans le temps ? Les allusions ou références au Moyen Âge, lancées sans rien préciser, émaillent pourtant discours et écrits. De qui ou de quoi veut-on parler ? Des temps de Mérovée, d'Hugues Capet, de Jeanne d'Arc ou encore des premiers Médicis ? Quelles images peuvent passer en tête des auteurs et lecteurs familiers de ces négligences ? Celles des petits rois fainéants sur leurs chars traînés par des bœufs ou des cours princières des Valois ? Celles des champs paysans travaillés à la houe, défrichés à grand-peine sur des déserts hostiles ou, six et sept cents ans plus tard, des grands domaines anglais, modèles d'une gestion programmée pour de forts rendements ?

Surnage l'image de la « nuit du Moyen Âge », soumission et obscurantisme. Une image forgée déjà par plusieurs pamphlétaires protestants au lendemain de la Réforme, reprise et largement amplifiée par la Révolution et, plus encore, par l'école de Jules Ferry, en vue d'endoctriner les jeunes écoliers à coups de manuels dont les malhonnêtetés laissent le lecteur d'aujourd'hui quelque peu abasourdi. Ils se sont appliqués à dénoncer les *« superstitions médiévales »*, les dévotions éminemment populaires, cultes des saints et des reliques, processions et pèlerinages, sans parler, bien sûr, des croisades, qualifiées de *« guerres saintes »*.

Peu d'auteurs s'embarrassaient de nuances, proposant à l'attention des enfants et

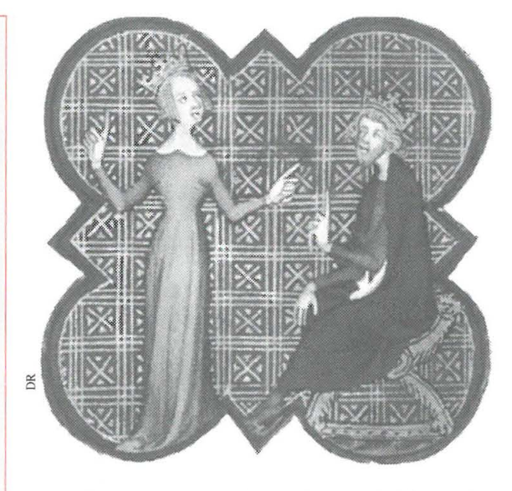
FRANCS ET GAULOIS

Les vieilles divinités gauloises étaient encore honorées en Gaule du Nord aux temps des Mérovingiens, objets d'inquiétude pour l'Église qui pouvait alors recenser des superstitions de toutes provenances parmi lesquelles celles de la Gaule n'étaient pas les moins nombreuses. L'archéologie invite à comparer les temps gaulois et les temps francs. Entre les tombes des chefs gaulois entourés de leurs armes, bijoux, trésors, chevaux, et la sépulture du roi franc Childéric, paré du bracelet et du torque, accompagné d'une fosse à chevaux, entièrement armé et muni d'une grande quantité de pièces d'or, on constate des rites d'ensevelissement très voisins. Dans l'un et l'autre cas, le chef de guerre s'apprête à comparaître devant ses dieux, rehaussé de tout ce qui a fait son prestige dans la société des hommes. Quant au village franc, il est si proche du village gaulois dans l'implantation des maisons, le choix des matériaux de construction, les techniques utilisées, que parfois l'archéologue a pu hésiter un temps avant d'attribuer à l'une ou l'autre époque un habitat fortuitement découvert et que ne faisait connaître aucun texte.

En fait, les traditions gauloises avaient survécu à l'Empire romain mais il est vrai que, humbles, rustiques, elles ont longtemps échappé à l'investigation des chercheurs, historiens ou archéologues captivés par l'éclat de la romanité. Aujourd'hui, à côté des réalisations de l'architecture romaine, riches en pierres, briques, mosaïques, l'archéologue repère et étudie les maisons villageoises où le bois se mêle aux autres matériaux, ainsi que les parures très colorées sinon finement ciselées, les vases à cuire dont les techniques de fabrication remontent parfois aux premiers temps de l'agriculture. En tout cela, Gaulois et Francs se ressemblent.

RENÉE MUSSOT-GOULARD
La naissance de la France.
Perrin, Paris, 1995, pp. 23-24.

des bons pères de familles, une suite de figures pour jeu de massacre : les seigneurs batailleurs, cruels, illettrés, lançant leurs chevaux dans les blés mûrs de leurs paysans ; ceux-ci misérables, tous misérables. Inventions et balivernes, le sottisier ne tiendrait pas en un seul volume. Ces *« nobles »* étaient bien de la *« race »* de ceux qui, plus tard, feront courir leurs carrosses à travers les foules de manants au risque, ou au plaisir, de les écraser. Ces fadaises s'écrivent toujours ; le romancier s'en empare, le cinéaste aussi. Ces hommes, redresseurs de torts par profession, n'ont, il faut le croire, jamais vu passer, dans les rues de Paris, un cortège de ministres, ou de sous-ministres, ou de secrétaires, ou de chargés de mission... Ils n'ont jamais souffert d'être maltraités, contraints de s'écarter du chemin pour laisser la place libre ou d'attendre que soient levés les barrages.


DR

La reine et le roi, miniature du* Livre des Mœurs des hommes et des devoirs des nobles, au travers du jeu des échecs, *rédigé vers 1315 de façon très profane par le dominicain Jacques de Cessoles. La femme, sage et fidèle sans doute, n'y est pas secondaire. L'amour courtois, qui triomphe depuis le XIIe siècle, témoigne de l'influence féminine dans une société où domine la fratrie masculine.

Viandes abondantes et pain blanc

Aux yeux de l'homme « moderne », le Moyen Âge souffre d'une tare rédhibitoire ; féodalité et féodalisme, voilà l'inconcevable, l'indéfendable. Comment admettre des structures politiques, administratives, des façons de gouverner et de se défendre, qui privilégiaient les liens d'homme à homme plutôt que la soumission à l'État centralisé, anonyme certes, peut-être un peu lointain mais garant, pense-t-on, d'équité ? Contre la féodalité, l'offensive ne date pas de 1789 et de l'abolition des privilèges puis de l'établissement de la République, mais des théoriciens économistes, des physiocrates, de plusieurs conseillers des rois qui en firent le but premier de leur politique.

Nous avons été conviés à admirer les grandes victoires remportées sur ces *« féodaux »*, hommes de guerre et de sang, irresponsables et avides. Si quelques rois de France ont trouvé l'approbation des moralistes républicains, c'est dans ce registre. Ainsi pour Louis VI le Gros, qui mit à raison les « seigneurs-brigands » – le sire de Coucy entre autres – coupables d'exiger de forts péages aux carrefours des chemins ou sur les ponts. Un grand succès... qui eut pour heureux résultat d'y installer des agents royaux, rudement mieux au fait des réalités, qui pouvaient, forts de solides appuis, percevoir des taxes bien plus élevées qu'autrefois.

En réalité, lors des premiers temps de notre ère « moderne », les grandes révoltes des paysans les ont vus se dresser non contre leurs seigneurs mais contre l'impôt royal, très mal accepté. C'est que, souvent, l'impôt seigneurial, le loyer de la terre même (cens, champart...) étaient négociables, arbitraires peut-être mais tenant compte des mauvaises fortunes et des récoltes trop faibles ; les « arrièrages » dans les paiements s'accumulaient parfois d'une année sur l'autre. L'officier royal, lui, ne transigeait pas, et encore moins le fermier des taxes, financier, « bourgeois ».

De ceci, nous demeurons aujourd'hui mal ou pas informés. Le serions-nous que, fortifiés dans le culte du Centre et de l'État entier, nos convictions ne pourraient changer. Retrouver le goût des diversités et du pluralisme paraît hors de question.

Le manque de discernement et, surtout, le refus de comprendre, d'accepter une manière de dépaysement, s'accompagnent généralement d'une certitude. L'idée communément admise est que les progrès matériels et l'évolution des techniques auraient suivi une courbe ascendante, parfaitement continue, sans faille et sans retour en arrière. Au temps de Vauban, nous dit-on, le peuple misérable mangeait mal, consommait peu ou pas de viande, se nourrissait souvent de *« racines »* et ne connaissait que du mauvais pain noir... Je ne connais pas grand-chose des façons de vivre au XVIIe siècle, mais je sais, d'études sérieuses qui ne datent pas d'hier, que nos ancêtres, les rustres « moyenâgeux », mangeaient beaucoup de viande et, surtout, du pain blanc, de bonne farine, cuit chaque jour. Nous voyons tous aussi que, depuis quelques années, dans ces moments de merveilleux progrès où nous vivons, les pains bis, noirs, complets, de seigle, de cinq ou six céréales mélangées, pains de pauvres, sont en grande faveur et valent bien plus chers que les autres.

Nous savons aussi que les artistes du Moyen Âge étaient bien incapables de représenter la nature d'une façon correcte ; leurs œuvres n'en donnaient qu'un lointain reflet :

ni respect des proportions pour le corps humain ni science de la perspective ; en somme des « maladresses » sans nombre. Pendant des générations, les historiens ont écrit comme si les artistes « médiévaux » s'étaient, à partir d'une certaine époque du moins, efforcés d'atteindre la maîtrise des artistes italiens du Quattrocento, mais que, trop maladroits et trop peu « éclairés » encore, ils n'avaient pu y parvenir. Comme si cette recherche avait été leur préoccupation majeure.

N'est-il pas curieux de voir les mêmes critiques ou historiens d'art disserter, pour s'en émerveiller, des progrès de l'art figuratif, et des plus fidèles représentations de la nature, chez les peintres italiens des XVe et XVIe siècles et, par ailleurs, s'extasier devant toutes sortes de libertés des peintres contemporains, résolument non figuratifs ?

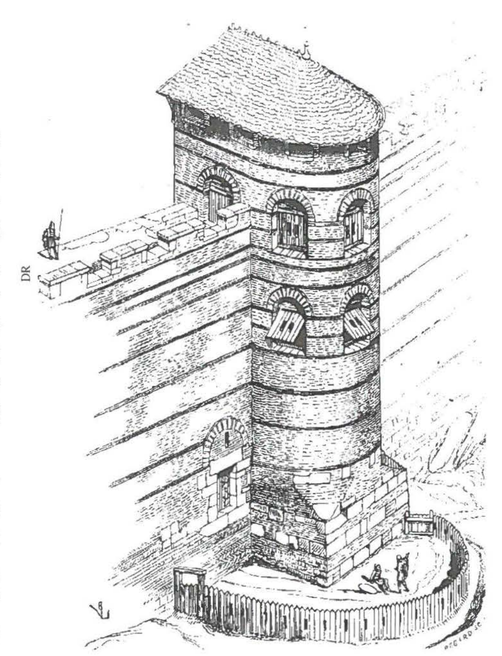
La redécouverte de l'Antiquité par la Renaissance, affirmée avec tant de vigueur et de constance, mériterait aussi plus qu'un rapide examen. La Renaissance a-t-elle vraiment exhumé ce qui était demeuré inconnu depuis si longtemps ?

Dire que les hommes du Moyen Âge ne faisaient pas volontiers référence à leur passé grec ou romain est faire preuve d'idées préconçues et d'un grave manque de lectures ; les deux allant souvent de pair.

En fait, l'héritage antique a sans cesse inspiré des œuvres maîtresses de la littérature « médiévale ».

Influence populaire des légendes antiques

Les hauts faits d'Alexandre se retrouvent, à travers l'Occident, des pays du Nord à l'Espagne et à l'Italie, dans des dizaines d'ouvrages, poèmes épiques, principalement, de plusieurs milliers de vers. Aux alentours de l'an mille, le prêtre Léon le Diacre, qui vécut tant à la cour de Constantinople qu'à celle de Naples, traduisit en latin les histoires grecques, et sa *Vita Alexandri*, vite appréciée, fut à l'origine d'une floraison de poèmes et de romans de toutes manières, par toutes sortes de filiations. Vers la fin de ces années mille, un Français, Albéric de Pisançon, écrivit une *Alexandréide* inspirée d'un auteur romain du IVe siècle, Julius Valerius, et de ce Léon le Diacre. L'œuvre fut reprise par Lambert de Tors, cette fois non en latin mais en dialecte picard pour une diffusion plus large, et par Alexandre de Bernay, clerc de Paris (en 1175), également en picard et selon une métrique qui,



Tour wisigothique de Carcassonne bâtie au VIe siècle. Un pont entre l'ancienne influence romaine et la féodalité gallo-germanique qui s'impose dix siècles durant. Dessin de Viollet-Le-Duc.

par la suite, fut régulièrement retenue pour tous les poèmes consacrés à la vie du héros grec. De là est né, bien plus tard (vers 1400), le nom d'*alexandrins* appliqué d'abord à ces vers de la *Vie d'Alexandre.*

Considéré comme une sorte de prophète ou de magicien, Virgile demeure, pendant des siècles, l'objet d'un véritable culte. Les marques de son passage se retrouvaient en de nombreuses villes d'Italie du Sud, témoignages et souvenirs pieusement rappelés par diverses légendes.

La légende de Troie, transmise directement de l'*Énéide*, est à l'origine d'un premier *Roman de Troie*, épopée de trois mille vers, écrite en 1165 en dialecte de Touraine par Benoît de Sainte-Maure qui le dédia à Aliénor d'Aquitaine ; ce long poème connut une carrière triomphale, tout spécialement en Allemagne où, de génération en génération, il subit divers remaniements et adaptations.

Ces œuvres, destinées à être lues ou plutôt contées devant un public assemblé, demeurèrent, jusqu'au temps de l'humanisme et de la Renaissance, au cœur de la création littéraire. Les allégories figurées ici et là sur les murs des châteaux et des palais, les histoires présentées sous forme de jeux à personnages lors des fêtes en pleine rue montrent que ces légendes antiques étaient alors largement offertes aux foules.

Contrairement à une idée diffusée à différents niveaux de l'enseignement et dans l'opinion, les traducteurs ou savants juifs ou « arabes » (persans surtout et andalous) n'ont pas été les seuls à transmettre, au Moyen Âge, les leçons des auteurs de l'Antiquité. Tout au contraire. Leurs activités et leur influence, certes non négligeables, se trouvaient limitées à des secteurs géographiques circonscrits. Les

« LES VISITEURS » OU LA REVANCHE DU MOYEN ÂGE

Les Visiteurs **de Jean-Marie Poiré, n'est pas encore le plus grand succès du cinéma français, puisque *La Grande Vadrouille* est toujours en tête avec plus de dix-huit millions de spectateurs en salles, mais c'est un succès phénoménal : plus de quinze millions de spectateurs pour cette histoire où l'on voit le preux chevalier Godefroy de Montmirail (Jean Reno) et son fidèle valet, Jacquouille la Fripouille (Christian Clavier) catapultés de l'année 1122 à 1992. Le chevalier retrouve ses lointains descendants, devenus modernes bourgeois, et le castel médiéval, transformé en hôtel. La confrontation est une mine de situations comiques. Mais qui fait rire, dans *Les Visiteurs*, et de quoi ? Ce n'est pas Godefroy. Le fier chevalier incarne des vertus démodées, mais il n'est pas ridicule. Au milieu des pitreries, il reste digne, mais il arrive dans un monde qui lui est totalement étranger.**

Celui qui fait rire, par contraste, c'est Jacquouille : fripouille il était dans un siècle où il n'avait que des devoirs, fripouille il reste au siècle des droits de l'homme. Métamorphosé en Jacquart, c'est un parfait spécimen du parvenu infatué, obséquieux, fourbe, servile avec les puissants, tyrannique avec les faibles, manant hier, devenu seigneur aujourd'hui.

Sous la grosse farce, une idée plus subtile affleure, qui fait toute l'originalité et l'audace de ce film. La sympathie du réalisateur et des spectateurs va au moyenâgeux Godefroy, un privilégié qui avait des mérites. L'opprobre et le ridicule vont au moderne Jacquart, un privilégié sans mérites.

Si l'idéal et les valeurs de la chevalerie du Moyen Âge sont apparemment dépréciés dans notre civilisation matérialiste, les nobles, devenus des pouilleux, n'en restent pas moins nobles, et les manants, devenus les puissants n'en restent pas moins des gueux.

DOMINIQUE GARDES

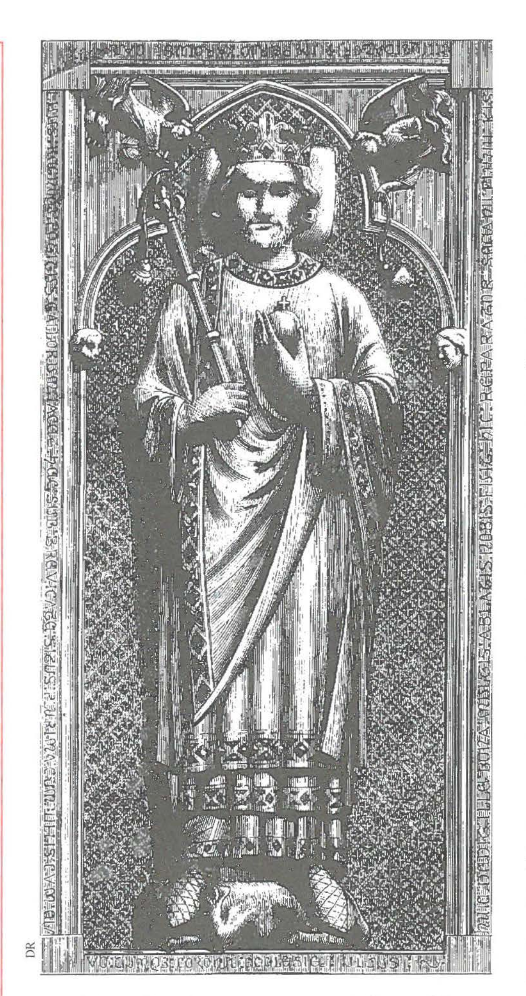
NAISSANCE DE LA MODE À LA FIN DU XVE SIECLE

A la fin du XVe siècle, alors que se clôt une période trouble, le château devient logis de plaisance, palais confortable, vaguement fortifié et ouvert sur l'extérieur, offrant l'hospitalité aux gens du milieu de son propriétaire. La décoration de son intérieur est surchargée : les tapisseries chauffent l'atmosphère et feutrent le son. Les joyaux, l'orfèvrerie et la vaisselle ornent également ces demeures. Joutes et tournois s'y déroulent régulièrement. Les fêtes sont longuement préparées et savamment disposées : le bal des ardents au cours duquel, en janvier 1393, Charles VI manque de perdre la vie témoigne de cet engouement pour les déguisements les plus extravagants. La largesse est d'ailleurs pratiquée dans ces cours d'une façon extrêmement ritualisée. L'amphitryon procède ainsi à des livrées, distribuant à ses bénéficiaires de riches vêtements, frappés à ses écus.

Dans cette civilisation des apparences, l'habillement est la forme ostentatoire par excellence : la parure et le paraître sont inextricablement mêlés. Le phénomène de la mode, associant paradoxalement l'imitation et l'innovation, naît alors en net contraste avec de longs siècles où les nobles étaient fiers d'hériter des vêtements de leurs parents. Dans ses *Mémoires*, Jacques du Clerc (1420-1501) donne une liste détaillée des habits qu'il observe à la cour de Philippe le Bon (1419-1467), duc de Bourgogne : les femmes abandonnent la queue de leur robe pour les bordures de gris, d'hermine et de velours ; elles portent un long bourrelet à la tête, une large ceinture de soie à la taille et des colliers d'or au cou. Les hommes s'habillent court en velours, drap et soie ; ils font fendre les manches de leurs robes et pourpoints, se laissent pousser de long cheveux et se coiffent d'un bonnet ; ils mettent des poulaines à leurs chaussures. Les costumes mi-partis et bicolores se répandent à la cour d'Isabeau de Bavière († 1422), femme de Charles VI. Ces vêtements recherchés ont pour fonction d'afficher une certaine originalité, de suivre des modèles en vogue et de faire montre de sa fortune.

MARTIN AURELL

La noblesse en Occident, Ve-XVe siècles, Armand Colin, 1996, Paris.



DR

Dans le plus vigoureux style gothique, effigie en bronze émaillé de Charles le Chauve placée au début du XIIIe siècle au milieu du chœur de Saint-Denis. L'empereur est représenté en demi-relief. Il porte la couronne fleurdelisée. Dessin de Viollet-Le-Duc d'après celui de la collection Gagnières.

clercs d'Occident, hommes d'Église et hommes de Loi, n'ont pas attendu l'exil des Grecs de Constantinople, après la prise de leur ville par les Turcs en 1453, pour s'initier directement aux textes anciens, pour les étudier, se passionner pour eux. Ce fut bien le fait d'une filière byzantine mais qu'il convient de situer beaucoup plus tôt, dès les années 1100.

Dans l'architecture et les arts plastiques, les modèles romains connaissent toujours une grande faveur ; les maîtres maçons, les sculpteurs, les peintres et les orfèvres les sollicitent constamment. Dans les années 1200, les artistes des villes de la Meuse, orfèvres et maîtres émailleurs, cherchaient leurs inspirations, pour leurs encadrements, leurs sujets mêmes et les types de personnages, dans les formes antiques, et l'on a fort justement évoqué, pour leurs sources et modèles, les camées ou figurines du temps de l'empereur Théodose (mort en 395), les statues hellénistiques et même les peintures murales de Pompéi.

Dire que l'art « roman » d'Italie, d'Espagne et de Provence s'inspirait largement de l'Antiquité romaine est simplement rappeler une évidence. Les sculptures des sarcophages et les tombeaux, de la période paléochrétienne au très haut Moyen Âge et jusqu'aux plus belles manifestations de cet art roman en son plein épanouissement, restaient fidèles aux mêmes thèmes iconographiques et aux mêmes factures. Les arcatures et les bandes en relief, les moulurations, les corniches rappellent très exactement celles des arcs de triomphe et autres édifices romains. De telles ordonnances « classiques » se rencontrent non seulement à Saint-Trophime d'Arles et à Saint-Gilles, si souvent cités, mais dans toute la Provence, pour de modestes églises même, qui évoquent, par leur forme et leurs dimensions, par leur allure d'ensemble, la cella d'un temple antique.

Ces manières architecturales si caractéristiques ont gagné d'autres provinces dont l'art roman paraît souvent très différent de celui de Provence. La cathédrale d'Autun, élevée dans les années 1150-1170, présente à l'intérieur une élévation à trois étages dont l'un, le triforium, reprend fidèlement l'ordonnance et les formes de l'une des portes de l'enceinte romaine de la cité.

L'art gothique ne rompt absolument pas avec cette fidélité, bien au contraire. Il est possible que notre tradition historiographique ait quelque peu privilégié les techniques de construction en mettant surtout l'accent sur la célèbre croisée d'ogives, création certes originale, mais en négligeant ou plaçant à un autre niveau d'intérêt les décors et ornements, la sculpture monumentale entre autres.

Du carolingien au gothique, dans tous les domaines de l'expression artistique, de l'art monumental aux petites figures, aux enluminures et travaux d'émailleurs, ces hommes du Moyen Âge, certes cultivaient leurs propres registres d'émotion mais savaient, en quantité d'occasions, toujours puiser aux sources antiques. L'idée d'un oubli de ces héritages n'est que le fruit d'une vue simpliste, artificielle et erronée.

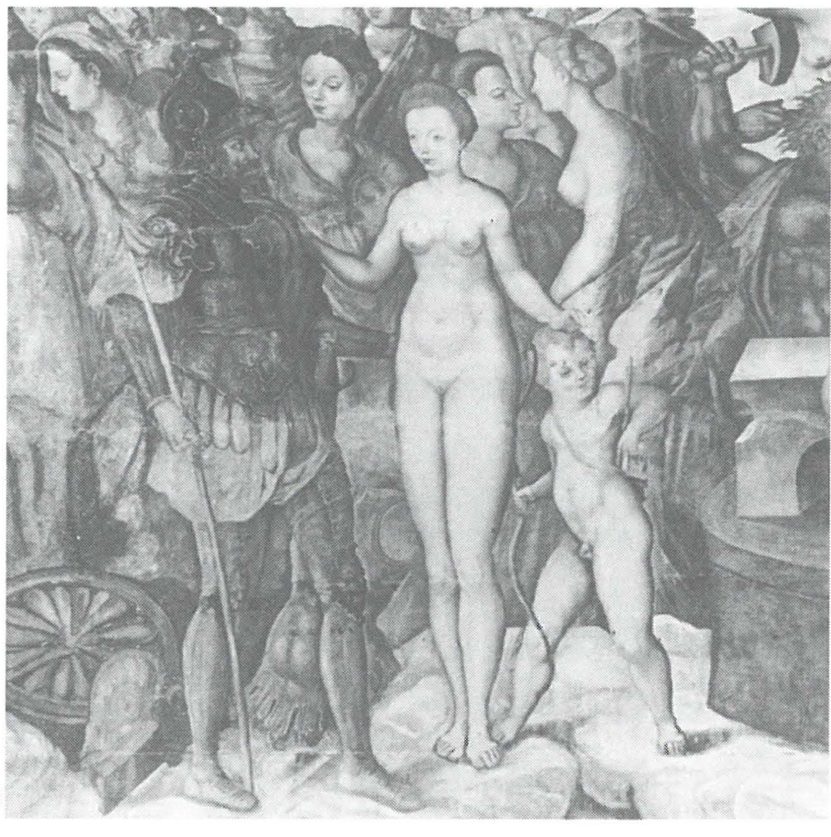
J. H.

Jacques Heers, agrégé d'histoire, a dirigé le département d'études médiévales de Paris-Sorbonne. Parmi ses ouvrages principaux : *Précis d'histoire du Moyen Âge* (PUF), *Christophe Colomb* (Hachette Littérature), *Marco Polo* (Fayard), *Machiavel* (Fayard), *Le Moyen Âge, une imposture* (Perrin), *Libérer Jérusalem, la première croisade* (Perrin).

TUMULTUEUX ET SÉDUISANT XVIe SIÈCLE

Dans l'essai qu'il vient de consacrer à Montaigne (1), Georges Laffly insiste à juste titre sur trois ruptures qui ont bouleversé les représentations des Européens et des Français au XVIe siècle. Tout d'abord la découverte du Nouveau Monde. Un monde aussi grand que celui que l'on connaissait, dont on n'imaginait pas l'existence, et dont les Écritures elles-mêmes n'avaient rien dit. Il y avait de quoi ruiner bien des certitudes et la confiance dans le savoir établi.

Simultanément, on redécouvre l'Antiquité. Certes, ce qu'on appelle le Moyen Âge n'avait pas réellement coupé les ponts avec le monde antique. La Grèce et Rome n'avaient pas cessé de nourrir l'imaginaire féodal, mais après un tamisage qui laissait peu de place à l'original. La multiplication des traductions intégrales favorisées par l'imprimerie va offrir les écrits anciens dans toute leur force et leur fraîcheur. L'époque s'y prête. La pensée des grands sceptiques (Épicure ou Horace) et des tragiques (Plutarque, Sénèque, Cicéron) assaille l'idée chrétienne du Salut. Celle des matérialistes (Aristote) ouvre à une pensée rationnelle non chrétienne, dont les effets seront immenses (2).



DR

Une époque de liberté où la nudité échappe complètement à la provocation pornographique. Sur cette fresque, Diane de Poitiers, entièrement nue, est représentée en divinité de l'Olympe, sous le tendre regard de Henri II.

Troisième choc, celui de la Réforme, qui rompt l'unité de la Chrétienté, génère d'atroces guerres de religion et souligne l'affirmation profane des nations européennes. En 1527, après avoir écrasé les paysans anabaptistes en Allemagne et battu François Ier à Pavie, les lansquenets et les reîtres de Charles Quint s'emparent de Rome qu'ils mettent à sac, pillant les trésors sacrés et tenant le pape prisonnier au château Saint-Ange. Simultanément, les Turcs prennent l'offensive en Europe centrale. L'armée de Soliman arrive jusqu'à Vienne. Les puissances européennes n'ont pas bougé. François Ier apportera même son soutien au Turc contre l'empereur. Ç'en est bien fini de l'unité de la Chrétienté.

Sous l'effet de ces trois chocs et de la naissance des États-nations, *« c'est le cadre spatio-temporel où vivait la Chrétienté qui s'effondre »*. Mais au profit d'un art de vivre éblouissant. Le XVIe siècle, époque de bouleversements parfois sanglants (guerres de Religion) est aussi celui d'une prodigieuse effervescence créatrice. Dans la littérature, on voit s'affirmer partout en Europe les langues nationales. En France, cette affirmation suit comme toujours les deux voies contrastées de l'expression fougueuse (Rabelais), et de la forme maîtrisée (la Pléiade, Ronsard). Cette polarité dialectique de l'expression et de la forme, de la veine populaire exubérante et de la voie savante rationalisée, n'est-elle pas d'ailleurs, durant toute son histoire, un trait spécifique de l'art français ?

Tous les arts rayonnent alors sans exception, à commencer par celui de l'architecture. Les châteaux sont peu à peu libérés de leurs fortifications au profit de façades ouvertes qui se voudront symétriques au siècle suivant, ce qui favorisera l'invention de la perspective et des jardins à la française.

Dans la peinture et la sculpture, la royauté du corps s'affirme avec une liberté que l'on ne connaissait plus depuis la fin de l'Antiquité païenne, notamment dans le nu féminin. Maîtresse de Charles VII, la belle Agnès Sorel avait montré la voie, mais d'une façon masquée. Diane de Poitiers, parmi d'autres, ne se limitera plus aux allégories. On ne compte pas les toiles montrant la nudité glorieuse et souvent pudique de la femme exceptionnelle qui tient sous son pouvoir Henri II.

L'époque est encore aux transformations sociales et politiques annoncées depuis au moins deux siècles par le renforcement constant de l'État royal et l'affaiblissement de l'ordre féodal. Le roi cesse d'être un noble parmi les nobles, dont la suzeraineté n'existe que par l'accord des autres nobles. Jusqu'alors, le suzerain était tenu de respecter *« ses fonctions régulatrices et ses promesses »*, sinon le vassal se trouvait délié de la foi jurée et pouvait se mettre au service d'un autre, comme le fera le connétable de Bourbon, gravement lésé par François Ier. Le système monarchique qui triomphe au XVIe siècle échappe désormais aux limitations féodales. Il s'appuie sur le nouveau sentiment national qui exige *« une terre, un peuple, une religion, un roi »*. En France, il supprimera bientôt le pouvoir politique de l'aristocratie, ce qui aura des conséquences immenses et fatales par la suite.

CHARLES VAUGEOIS

(1) *Montaigne, libre et fidèle*, Éditions Sainte-Madeleine, 1997.

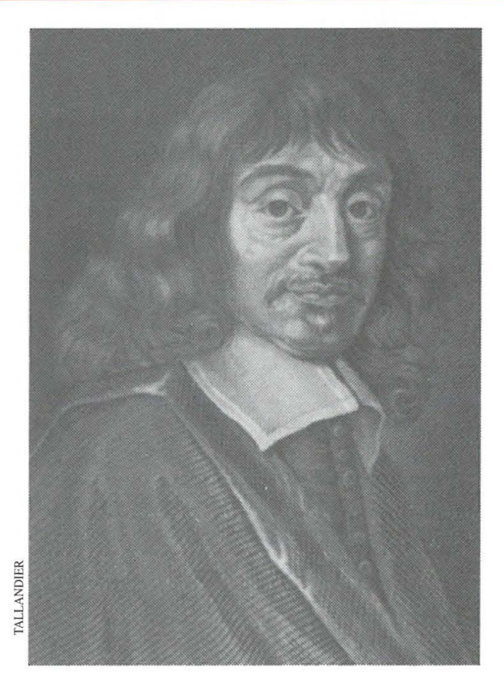
(2) *Les dialogues du prince et du poète*, Gallimard-Découvertes, 1990.

La Cour du Grand Roi

PAR JEAN-CHRISTIAN PETITFILS

Il voulut inscrire sa marque personnelle en toute chose. Dans la pierre, la nature, les arts, les mœurs et le monde de son temps. Ce fut un prodige d'intelligence politique et de volonté. La Cour et Versailles en sont le symbole. Examen contrasté.

Les légendes ont la vie dure et il faut reconnaître que les historiens ne font pas toujours de leur mieux pour les dissiper. Ainsi de la création de Versailles. Que de manuels nous ont conté que Louis XIV, n'aimant pas sa capitale depuis cette glaciale nuit du 6 janvier 1649 au cours de laquelle il avait dû fuir secrètement le Palais-Royal, choisit d'y fixer sa résidence de crainte d'une nouvelle Fronde. Pour s'éloigner du peuple, le Grand Roi se serait fait gentilhomme campagnard ! Tout autre est la réalité. Créateur plutôt qu'héritier, Louis voulait inscrire sa marque personnelle dans la pierre, écrire l'Histoire par le truchement des Beaux-Arts, pendant que ses lourds canons de bronze – où s'étalait sa fière devise *Nec pluribus impar* – remodelaient les frontières encore incertaines du « royaume des lys ». Ce passionné d'architecture rêvait donc d'un palais à la dimension des ses ambitions. Il ne résista pas, dit Saint-Simon, *« au plaisir superbe de forcer la nature »*. C'est dans cette perspective prométhéenne de dominer les éléments que s'inscrivent les gigantesques travaux de Versailles : faire surgir l'ordre, l'harmonie, la mesure et le bon goût du chaos des forêts, du néant du marais. Ce lieu sauvage et solitaire répondait en outre à l'immense besoin de plaire que ce *« rural forcené »*, selon l'expression



Le philosophe et mathématicien tourangeau René Descartes (1596-1650), militaire dans sa jeunesse et auteur en 1637 du fameux* Discours sur la méthode. *Il condense en lui la forme achevée de la pensée rationaliste à la française et de l'esprit de géométrie qui triomphe avec le classicisme du Grand Siècle. La composition architecturale des jardins dessinés par André Le Nôtre (1613-1700) en est l'expression achevée.

de La Varende, ne trouvait pas ailleurs. Loin d'être un rejet du Paris de la Fronde, la décision d'y installer la Cour et les grands services de l'État fut assez tardive. Prise en 1677, elle ne se concrétisa qu'à partir de mai 1682.

La réussite de Versailles, il importe de le souligner, fut l'œuvre de la seule volonté royale, qui se heurta constamment aux critiques des sceptiques. Colbert, par exemple, sera longtemps aveugle (*« Ah ! Quelle pitié,* écrivait-il à son maître, *que le plus grand roi fût mesuré à l'aune de Versailles...! »*). Louis, assisté de ses architectes, décide et veille à tout : les travaux de maçonnerie ou de plomberie, l'avancement de la menuiserie et de la décoration intérieure, la pose d'une statue, d'un buste ou d'un scabellon. Quand une façade ou un décrochement lui déplaît, ce perfectionniste le fait abattre. Rien ne doit être abandonné à la médiocrité. Et quelle constance, quelle patience !

Une autre légende mérite d'être pourfendue : celle du coût des travaux. Non, Versailles ne fut pas ce tonneau des Danaïdes complaisamment décrit par certains, où disparaissaient les revenus du royaume tandis que les peuples miséreux gémissaient ! Globalement, la facture ne dépassa pas 82 millions de livres, l'équivalent de deux ou trois campagnes militaires. Rapporté à des chiffres d'aujourd'hui, Versailles aura moins coûté que le gouffre du Crédit lyonnais. Et au moins, en reste-t-il quelque chose ! Et quelle « chose » ! Quel prestige immortel pour l'art français ! De Lisbonne à Saint-Pétersbourg, de Madrid à Stockholm, de Naples à Copenhague, tous les souverains d'Europe voulurent avoir leur Versailles...

La construction se fit en plusieurs étapes. L'humble relais de chasse de Louis XIII (cette *piccola casa*, comme disait l'ambassadeur de Venise), bâti sur la butte ingrate d'un moulin à vent, remanié par Philibert Le Roy, agrandi de 1661 à 1665 de deux ailes pour les offices et les écuries, ne connut sa première et grande transformation qu'à partir de 1670. Du côté des jardins, il fut enveloppé par Louis Le Vau et son gendre François d'Orbay de trois larges façades de pierre blanche qui en triplèrent la superficie, tandis que du côté de la cour de Marbre fut conservée la façade primitive en brique et pierre, moins du reste par piété filiale – c'est encore une légende – que pour des raisons d'économie. Le Grand Appartement est alors aménagé et chacune des pièces dédiées à l'une des planètes du système solaire.

A ce moment, l'essentiel était encore le jardin, prodigieusement augmenté et embelli

par André Le Nôtre, qui a travaillé à Vaux-le-Vicomte, le château du surintendant Fouquet, tout comme Le Vau d'ailleurs. Il forme un espace allégorique, une œuvre codée, riche de mythologie païenne et de symbolisme baroque organisé autour du mythe d'Apollon. Le parc, avec ses allées, ses frondaisons, ses bassins et son grand canal, ses fontaines d'eau jaillissantes, ses dragons, ses divinités, forme un grand discours qui s'ordonne autour de deux axes nord-sud et est-ouest. Il célèbre les noces du Soleil et de l'Eau, la lutte de la vie et de la mort, de la lumière et des ténèbres, de l'ordre et du chaos primitif.

Le roi attache une telle importance à ce parc enchanté qu'il écrit de sa main vers 1697 la *Manière de montrer les jardins de Versailles*, sorte de promenade initiatique. Ces jardins servent de décor à des divertissements nombreux où se répètent les allégories solaires, comme ceux de juillet 1668 ou de l'été de 1674 avec son extraordinaire fête de nuit.

Mais peu à peu la thématique change. Avec les antiques, dont originaux ou copies arrivent de Rome par bateaux entiers, la grandeur romaine s'installe, reléguant à l'arrière-plan l'exubérance et l'enchantement poétiques des premiers temps. La grotte de Thétys et le Trianon de porcelaine tombent sous la pioche des démolisseurs. L'ordre classique l'emporte sur la féerie baroque.



TALLANDIER

Versailles, temple solaire à la gloire du roi. C'est à Le Nôtre que l'on doit le « Grand Dessein » des jardins respectant la configuration du terrain, tout en remodelant profondément le paysage. Le soleil, choisi comme emblème par le roi, a fourni le thème symbolique du plan dessiné par Le Nôtre, dont les axes principaux sont orientés sur les quatre points cardinaux marquant la course de l'astre divin. Tous les ornements, jeux de verdure et d'eau, ainsi que les éléments sculpturaux du parc sont dédiés à Apollon, le dieu solaire et aux autres divinités du panthéon grec.

Une œuvre codée, riche de mythologie antique

Le château lui-même évolue à son rythme. De la résidence princière réservée à une élite de grands seigneurs, on passe insensiblement au palais du soleil décrit par Ovide dans ses *Métamorphoses.* Pour relier les appartements du roi et de la reine, en 1678, Jules Hardouin-Mansart entreprend de couvrir la terrasse à l'italienne de Le Vau par la « grande galerie » (galerie des Glaces). Puis il ajoute les deux grandes ailes au bâtiment principal, avant d'élever le Grand Commun. Charles Le Brun, ancien de Vaux lui aussi, dirige la décoration intérieure. Un comité secret réuni autour du roi a pris la décision révolutionnaire de remplacer le programme iconographique de la grande galerie, centré sur Apollon, par un cycle exaltant les hauts faits du règne. Dans la gloire de Nimègue, que représente le peintre, rien ne rappelle l'œuvre des prédécesseurs du monarque. C'est l'un des paradoxes de Louis le Grand, souverain héréditaire qui se rattache par sa naissance à la longue chaîne des Capétiens, que d'écarter progressivement tout ce qui fait allusion à la perpétuité de la fonction royale au profit du seul culte personnel.

Depuis longtemps déjà un phénomène affectait en profondeur la monarchie française : sa sécularisation, la lente érosion de sa dimension religieuse. Dans une France pourtant « toute catholique », où l'on venait de révoquer l'édit de Nantes (octobre 1685), les fonctions sacrées semblaient perdre de leur éclat. On retrouve à Versailles une trace bien visible de ce phénomène : au contraire de l'Escurial, le palais-couvent de Philippe II, conçu autour de la chapelle, celle du palais changea plusieurs fois de place, restant toujours en position excentrée. Commencée en 1689, la dernière ne sera consacrée qu'en juin 1710, cinq ans avant la mort du roi. Certes, Louis XIV continuait de respecter le rituel des « rois thaumaturges », si bien analysé par Marc Bloch : quatre ou cinq fois par an, la veille des grandes fêtes religieuses, il procédait au toucher des écrouelles : tel saint Marcoul, il était censé guérir les malades atteints d'adénites tuberculeuses. *« Le roi te touche,* disait-il, *Dieu te guérit »*, (le XVIII[e] siècle, plus sceptique, transforma la formule en *« Dieu te guérisse »*). Le Jeudi saint, à l'image du Christ, il lavait les pieds de douze enfants pauvres. Mais l'incroyance se répandait à la Cour. Sa belle-sœur, la princesse Palatine, doutait fortement de ses pouvoirs surnaturels qu'il était censé tenir directement de Dieu. Cette sécularisation n'empêchait pas l'essor à la Cour, sous l'influence de madame de Maintenon, de la bigoterie hypocrite.

LA COUR DE FRANCE

Cour signifie entourage du prince. Elle rassemble compagnons, dignitaires, serviteurs dont les fonctions domestiques sont soumises à un minutieux rituel. Au temps où le maître de l'État ne se distingue pas de l'homme privé, elle est aussi centre de gouvernement, siège des conseils, résidence des ministres. Ses intrigues la posent parfois en rivale du pouvoir souverain. Mais dominée par un monarque soucieux d'affirmer sa puissance, la Cour devient instrument de règne. Rassembler les grands dignitaires autour du prince et neutraliser leurs ambitions par le jeu des faveurs n'est privilège ni de l'Occident ni des temps modernes.

La perfection de la Cour ne tient pas seulement aux ors des palais ou aux nobles lignages qui en sont l'ornement. Elle doit être aussi un brillant foyer de culture, rendez-vous des talents, lieu privilégié des innovations artistiques. Elle diffuse la langue du prince, invente les modes, inspire des manuels de civilité. Elle crée une civilisation, en assure le rayonnement.

De la Renaissance au siècle des Lumières, la cour de Valois et des Bourbons a fasciné l'Europe. Son style a rayonné au-delà des frontières du royaume, et on ne compte plus les répliques de Versailles.

Trois siècles durant, la Cour a dominé la société et les institutions françaises. Façonnée par les princes, elle offre des visages contrastés. Privilégier l'un d'eux sert peut-être la polémique mais nuit à la probité. La rusticité du Louvre de Henri IV ne doit pas dissimuler le raffinement de l'entourage des Valois ; les avantages politiques de la cour de Louis XIV, masquer ses entraves à l'autorité de successeurs moins talentueux. Comprendre la Cour de France exige d'élargir son étude du règne de François Ier à celui de Louis XVI, suivre les étapes de sa création, analyser la force de son éclat, repérer les signes de son déclin. Si le détail de sa subtile mécanique mérite d'être observé au microscope, son ampleur doit être saisie au grand angle. Sans estomper la singularité de chaque époque, l'histoire de la Cour à travers la longue durée permet de nuancer les jugements, souligner continuité et ruptures, dégager forces et faiblesses de l'institution la plus brillante des temps modernes.

JEAN-FRANÇOIS SOLNON
***La Cour de France*. Fayard, 1993.**
Le Livre de poche, références, 1996.



Les imitations de Versailles dans toute l'Europe.

Le sacré réapparut ailleurs : c'est la personne même du souverain qui devint l'objet de culte. Les courtisans se muèrent en dévots, répandant autour du roi l'encens des flatteries. Comme l'autel d'une église, le lit royal était protégé d'une balustrade délimitant l'espace sacré. Même lorsque Louis était absent on faisait la révérence devant lui, comme on faisait la génuflexion au passage du saint sacrement. Voulant élever la monarchie vers la divinité, Bossuet et beaucoup d'autres avaient participé inconsciemment à cette paganisation. « *Les Minimes de votre Provence,* écrivait madame de Sévigné au chevalier de Grignan, *ont dédié une thèse au roi où ils le comparent à Dieu, mais d'une manière où l'on voit clairement que Dieu n'est que la copie...* »

Maîtrise de soi et affectation

La courtisanerie faisait le reste. Vivre auprès du roi était l'honneur le plus grand que l'on pût espérer sur cette terre. Combien comme l'orgueilleux maréchal de Luxembourg rêvaient d'être son « *domestique* » : « *Je me ruinerais de bon cœur pour l'être et j'y vendrais, comme le baron de La Crasse, mon dernier arpent de terre.* » Comble de la disgrâce, l'exil était vécu comme une excommunication. « *J'aime mieux mourir que d'être deux mois sans voir le roi* », avouait le duc de Richelieu à madame de Maintenon. Hors de la Cour, point de salut ! « *Le chef-d'œuvre de Louis XIV,* dira Stendhal, *ce fut d'avoir créé l'ennui – au sens originel du mot – l'ennui de l'exil.* »

Derrière la façade brillante, l'éclat des fêtes, la frivolité des divertissements, l'or et la pompe du décor, la vie des courtisans est loin d'être une partie de plaisir. La lutte pour affirmer sa position, son existence sociale, entraîne une compétition constante. Pour rester à la mode ou garder son rang, il faut surveiller de l'œil ses voisins.

Ces règles de conduite s'apprennent et c'est précisément ce qui distingue l'éducation d'un jeune gentilhomme de celle d'un fils de bourgeois. La société aulique est une école de vie qui inculque la maîtrise de soi, la discipline de l'affectivité. Le comportement du courtisan tient d'une manière de stoïcisme hautain mâtiné de basse tartuferie. Il existe des valeurs courtisanes, dérivés édulcorés des valeurs aristocratiques d'autrefois, que le jésuite espagnol Balthasar Gracian (*L'Homme de cour*, traduit en français en 1684) dépeint audacieusement comme des vertus chrétiennes. Il faut savoir garder une humeur égale, ne jamais laisser éclater colère ou découragement, sourire même quand les tracas vous accablent, se soumettre à d'humiliantes contraintes, à de serviles mimétismes, à de pénibles courbettes, constamment masquer ses vrais sentiments. Tout doit être accepté, intériorisé avec résignation comme le revers d'une situation présentant maints avantages. Il n'est qu'à voir le mépris dans lequel les courtisans tiennent la noblesse campagnarde, y compris celle qui a plus de quartiers qu'eux. Pour rien au monde, ils ne troqueraient leur minuscule et incommode réduit de Versailles, où ils s'entassent des caves aux combles, dans des conditions parfois ahurissantes.



La Cour en 1665. A droite : le roi et son frère, Monsieur. Tout à gauche, assise sur un fauteuil, la reine Marie-Thérèse et le dauphin Louis (futur Grand Dauphin), âgé de quatre ans. Les princesses royales, qui n'ont droit qu'à un tabouret, ne sont pas aisées à identifier : sans doute Henriette-Anne, Madame, et la Grande Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans. Au second rang, debout, les filles d'honneur de la souveraine, centre des intrigues, où se confondent parfois la politique et l'amour. On reconnaît au milieu d'elles le Grand Condé. Cette gravure, où le roi semble portraituré en dompteur, illustre bien le propos de madame de La Fayette : **« Tous les hommes ne pensaient qu'à lui faire leur cour et toutes les femmes qu'à lui plaire ».**

Implacable est la règle d'or du courtisan : pour être, il faut paraître, il faut avoir et pour avoir, il faut plaire. Le courtisan doit s'attacher à son roi comme l'esclave à son maître. Sans lui son statut s'effondre. Pour les membres de la « noblesse immémoriale », qui ne devaient rien au souverain, c'est une vraie révolution. La Cour – le sociologue Norbert Elias l'a parfaitement montré – fut un instrument de domination pour le roi et un « organisme de prévoyance » pour le noble, sa sécurité sociale en quelque sorte ! En génial acteur politique, Louis XIV a bel et bien domestiqué la noblesse française, la privant de toute autonomie, la plaçant sous sa coupe et lui interdisant de se mêler sans son ordre des affaires de l'État. Le prince de Condé, qui avait été l'âme de la seconde Fronde, sera d'une parfaite soumission. Son fils, Henri-Jules, fera antichambre servilement : *« Il dormait le plus souvent sur un tabouret au coin de la porte,* raconte Saint-Simon, *où je l'ai vu maintes fois ainsi, attendant avec tous les courtisans que le roi vînt se déshabiller. »*

Une autre fonction de la Cour, souvent méconnue, est le rôle qu'elle joue dans la sélection du personnel politique militaire. A mesure que s'épaissit l'écran curial, le roi choisit ses collaborateurs dans son entourage direct, sans trop se soucier de leurs aptitudes à gouverner. Chamillart, grand amateur de billard, sera propulsé ministre d'État, et l'ami d'enfance Villeroy, bombardé chef d'armée. Même les plus furieux dévots du Grand Roi n'ont jamais prétendu que ces choix furent judicieux.

Certains historiens ont contesté cette domestication : Versailles, ont-ils fait valoir, n'accueillait pas plus de 4 000 ou 5 000 nobles sur une Cour de 7 à 8 000 personnes. En tenant compte du service par quartier de certaines charges, on peut au mieux doubler ce chiffre. Cela ne représente que 4 ou 5 % des 200 000 membres du second ordre que compte alors la France. Mais c'est oublier les effets induits du système, la survivance partout attestée des liens d'homme à homme. Les nobles attirés par le soleil de Versailles étaient les plus en vue ; ceux qui disposaient du plus grand nombre de fidèles ou de clients. Il existait une contagion du modèle versaillais : la noblesse de province,

L'INSTRUCTION PUBLIQUE SOUS LOUIS XIV

Sous Louis XIV l'enseignement se généralise et se démocratise. Il faut dire que, aux yeux des gens de bonne compagnie (et ils sont de plus en plus nombreux), l'enseignement et l'éducation, le décrassage intellectuel et la civilisation des mœurs sont inséparables.

L'instruction n'est pas réservée aux privilégiés. Elle devient, chaque jour davantage, une instruction publique. Une école ouverte à tous, peu onéreuse, souvent gratuite, c'est ce que souhaitent et ce que réalisent alors l'État et l'Église, aidés par les communautés d'habitants, de généreux fondateurs et des congrégations religieuses. Les plus anciennes, jésuites, doctrinaires, oratoriens, fières de leur réussite intellectuelle et sociale, dominent l'enseignement secondaire. Les nouvelles se créent en fonction des besoins actuels, s'intéressent avant tout aux enfants du peuple : les frères des écoles chrétiennes de Jean-Baptiste de La Salle couronnent une œuvre de longue haleine.

Une école élémentaire partout, à la ville, dans le bourg, à la campagne même, c'est la volonté du roi en même temps que le souci des évêques dignes de ce nom. La législation s'en mêle : les expériences heureuses se multiplient. A la fin du règne, les résultats sont concluants. On peut l'affirmer sans paradoxe : L'école obligatoire date de Louis XIV et non de Jules Ferry.

La scolarisation est une délicate entreprise, jamais un art pour l'art. Le souci de Ferry en 1881 sera de laïciser. Chez Louis XIV, deux siècles auparavant, l'idée motrice au contraire est religieuse. Les adversaires du roi ne réagissent d'ailleurs pas autrement. Les protestants ont été en avance pour établir les écoles de bourg et de village. Beaucoup de consistoires ont demandé aux fidèles « de la Religion » d'entretenir de leurs deniers ces maîtres d'école, ces régents zélés qui mettent la sainte Écriture entre les mains de tout le peuple chrétien. Chez les catholiques, la Bible est remplacée par le catéchisme, mais la volonté de propagande est comparable. [...]

Entre les jésuites et les oratoriens, une concurrence journalière tourne à la guerre de tranchée. Les jésuites ont un plus grand nombre de maisons, et bénéficient de l'appui du roi. Les oratoriens ont des méthodes modernes, et le soutien des jansénistes.

Les collèges oratoriens se règlent sur la *Ratio studiorum* de 1645 et sur l'usage de leur maison de Juilly, établissement pilote. Ils sont obligés de privilégier le latin – sinon leurs écoliers les quitteraient au profit de la compagnie de Jésus – mais, depuis les années 60, leur modernisme se traduit sur trois points : l'importance accordée au français, l'introduction de l'histoire, enfin l'étude des sciences. Contre l'Université, contrairement aux jésuites, ils traitent le latin en langue morte, surtout destinée à faire comprendre et aimer le français. L'étude du français, appuyée sur les chefs-d'œuvre du siècle, les fait à l'avance choisir contre les Anciens le camp des Modernes.

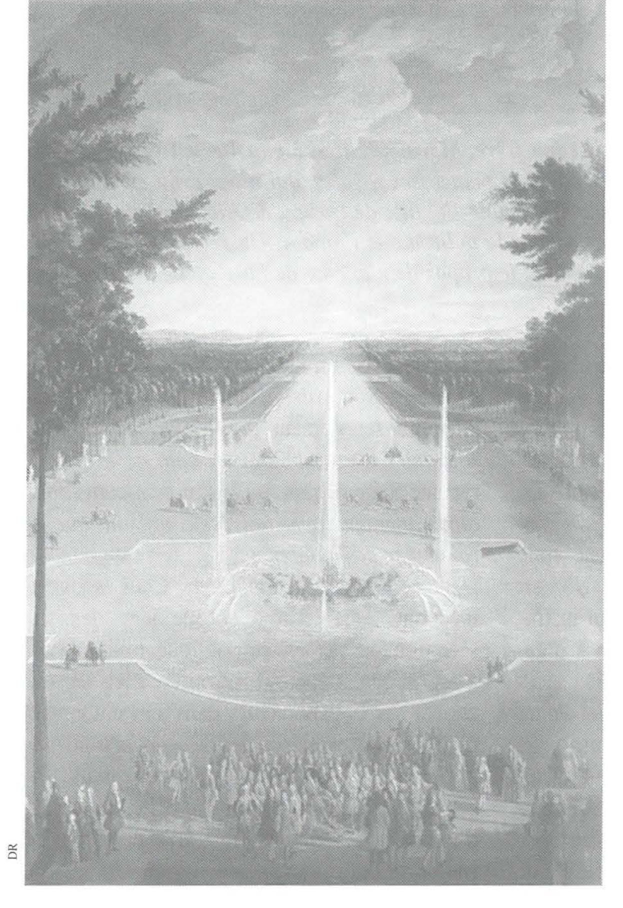
L'Université [en revanche] s'intéresse si bien à la Grèce et à Rome qu'elle n'a pas le temps de suivre les événements plus récents ; paradoxalement elle fait mariner ses écoliers dans le monde des républiques païennes, celui des Brutus et des Caton, au détriment du christianisme et de la monarchie moderne.

FRANÇOIS BLUCHE
La Vie quotidienne au temps de Louis XIV. Le Roi-Soleil et son siècle. Hachette, Paris, 1994.
Voir aussi du même auteur, *L'Ancien Régime, institutions et sociétés.* Livre de Poche, Références, Paris 1993.
Et sous sa direction, *Dictionnaire du Grand Siècle.* Fayard.

en particulier celle des grandes villes, jouait le jeu du pouvoir et copiait la Cour dans ses comportements et son mode de vie. Versailles n'est pas un univers clos. Les carrosses des grands seigneurs roulent sur toutes les routes de France : on retourne sur ses terres ou dans son gouvernement, on rend visite à des amis, on parle dans les salons ou les académies, on s'écrit même si l'on n'a pas la plume coruscante de la marquise de Sévigné. La mode se répand comme une traînée de poudre. Les règles du bon goût et du bon ton se diffusent en même temps que les habitudes de la nouvelle discipline. Versailles est au centre d'une gigantesque noria, irriguant le royaume des volontés de son souverain. N'en doutons pas, pour toutes ces raisons, le château du Grand Roi et son système de cour ont joué un rôle capital dans la formation de la monarchie administrative, la centralisation et l'unification du royaume.

J.-C. P.

Docteur en sciences politiques, Jean-Christian Petitfils est l'auteur de nombreux ouvrages historiques dont une biographie de *Louis XIV* (Perrin), qui a reçu le prix Hugues Capet en 1995 et l'un des grands prix de l'Académie française en 1996. Il prépare une biographie du surintendant Fouquet, à paraître chez le même éditeur.


DR

Versailles, toujours. Le Grand Canal. Dans ses **Réflexions d'un vaincu** *(1953), l'écrivain allemand francophone et francophile Karl Epting fait une remarque iconoclaste qui ouvre à une réflexion impossible à ignorer :* **« La victoire du rationalisme et des classiques,** *écrit-il,* **coïncide en France avec la disparition des grandes forêts [...] et avec l'exploitation destructrice des forêts françaises par les rois. Louis XIII et Louis XIV ont déboisé à la fois le pays français et l'âme française. La poésie moyenâgeuse des chansons de geste ne peut se concevoir sans la forêt. Ensuite c'est fini... »**

MODÈLE FRANÇAIS, MODÈLE ANGLAIS

La querelle des jardins

PAR LE PRINCE DE LIGNE

Dans l'Europe chevelue, les jardins naquirent de la clairière et d'une lutte incessante contre la forêt. L'immense clairière, ordonnée suivant un axe perpendiculaire à la façade des nouveaux châteaux, triompha en France au XVII[e] siècle. Au point que la spiritualité des forêts faillit périr. Elle prit sa revanche à travers la réaction des jardins paysagés conçus par les pré-romantiques anglais. Le débat n'est pas clos. Il trouva son meilleur interprète à la fin du XVIII[e] siècle en la personne du prince de Ligne, dont le château de Belœil comportait un jardin à la française et un parc à l'anglaise. A lui la plume.

« Pères de famille, inspirez la jardinomanie à vos enfants. Ils en deviendront meilleurs. Que les autres arts ne soient cultivés que pour embellir celui que je prêche. Quand on pense à ombrager un ravin, quand on cherche à attraper un ruisseau à la course on a trop à faire pour devenir jamais citoyen dangereux, général intrigant et courtisan cabaleur. Si l'on voulait écrire contre les lois, se plaindre au conseil de guerre, culbuter un supérieur ou manigancer à la cour, on arriverait trop tard, puisqu'on aurait dans la tête son bouquet d'arbres de Judée, ou son buffet de fleurs, ou son bosquet de platanes à arranger. A peine arriverait-on à temps pour profiter de la faiblesse de la femme d'un de ses amis, et on partirait bien vite après, pour aller expier, dans les champs, le plus joli des forfaits.

« On en parle très à son aise, mais quand même les Italiens voudraient faire des jardins à l'anglaise, je les en défierais. La chaleur du sol, l'ardeur du soleil, les privent de ce gazon charmant qui repose les yeux, qui, dès qu'ils y sont faits, leur procure une variété charmante de ton, de couleur et d'entretien. Que les Français se défassent de ces grands blancs, de ces terrains perdus, en faveur des Italiens ; qu'ils leur donnent même leurs tristes charmilles, et qu'ils fassent plus d'usage des richesses de la nature. Elle leur prodigue ses dons, encore plus qu'aux Anglais ; mais elle est bien plus caressée par ceux-ci. Ils lui sacrifient tout, et lui sacrifient



Charles Joseph, prince de Ligne (1735-1814). Écrivain français et maréchal autrichien, il fut chassé par la Révolution du domaine ancestral de Belœil dans le Hainaut, qui avait été le grand amour de sa vie avec les femmes, la guerre et la langue française.

trop, par cette raison-là. Extrêmes en jardins, comme en philosophie, ils sont souvent ridicules, à force de singularité. Ils sont des monstres en construction et en morale. Ils passent le but dès qu'ils y sont. Ils s'écartent de la règle, tous de la même façon, et ont de la monotonie dans la façon de l'éviter. Tous leurs écarts sont connus. Leur irrégularité est prévue ; et ce contourné de convention devient aussi à charge que les parterres des Français, la triste allée du Palais-Royal, etc.

« Je crois que les petits bouts d'architecture, les obélisques et les temples sont dus aux voyages des Anglais dans la Grèce. Pour leur verdure, ils la doivent à leurs brouillards. La Seine sert aussi bien Paris, là-dessus, que la Tamise sert Londres, mais on ne leur donne point d'ouvrage. Les Français s'en plaignent, et ne rendent pas justice à leur bienfaisance.

« J'aime vos brouillards à la folie. C'est bien fait à vous d'entretenir vos gazons ; mais qu'il n'y ait jamais d'eau dans vos jardins est une chose cruelle. On y meurt de soif. Je ferais grand cas de celui de Mylord Batitor, mais il n'y a que celle qui lui tombe du ciel. En vain faites-vous vos ponts chinois sur des creux, pour faire croire qu'il y a quelque chose là-dessous. L'on n'est pas longtemps votre dupe : et les petites mares, que Mylord Mansfield veut faire passer pour rivières, des fenêtres de sa maison, ne font qu'annoncer un malheur qui n'est pas à réparer.

« Je ne veux point faire de relations de mes voyages. Ce n'est que pour dire que j'ai trouvé, même en Angleterre, des choses à désirer. En Italie, par exemple, je n'ai rien vu en jardins qui m'ait fait plaisir. J'ai cependant été aux deux Casa Pizani, le long de la Branta, à



Jardin anglais « paysagé » créé en 1780 pour la reine de Naples au palais La Reggia, à Caserte. Il est contemporain du « hameau » de Trianon édifié par Marie-Antoinette à Versailles.

la Casa Giovanelli et à quantité d'autres. Il n'y a ni la fraîcheur ni le négligé des Anglais, ni le peigné et la grâce des Français, ni la culture des Hollandais, ni le désordre des Chinois. Les Palais des Seigneurs italiens sont tout péristyles et escaliers, et leurs jardins, de grands terrains mal tenus, sans goût et sans dessein.

« Ceux d'Allemagne y ressemblent beaucoup. On ferait mieux d'y faire venir des jardiniers d'Angleterre que des chevaux. Lundenbourg en Moravie peut devenir charmant. Avec cette eau de source, la rivière, l'herbe et le climat, je serais sûr de passer en agrément toutes les campagnes du monde.

« On veut tout forcer, même jusqu'à la nature dans les États du roi de Prusse et dans ses jardins. Il n'y en a pas d'aussi peu faits pour le grand genre auquel ils sont destinés. Sans réfléchir sur l'aridité du sol, on voit de grandes allées dans les sables de Brandebourg, que les vents abattront bientôt, heureusement. Ceux de Sans-souci sont vilains, à l'exception de deux morceaux un peu sauvages, qui, pour leur bonheur, ont été oubliés, ou négligés jusqu'à présent. On y voit un temple, d'un côté d'un ordre assez sévère, dans lequel il y a des trésors en médailles, raretés, et le reste de la galerie que j'ai vue mutiler, et abîmer presque en partie à Charlottenbourg par les Cosaques, et de l'autre le plus beau temple à l'Amitié, le plus auguste, le plus superbe qu'on puisse voir, en colonnes de marbre magnifique.

« Les colifichets de la Hollande ne méritent point de détails. Leur mérite est un fruit des Indes. D'ailleurs des eaux forcées, des magots, de petits vases de porcelaine et des caricatures... Il me semble que tout cela ne vaut pas la peine qu'on en parle. C'est ce que j'avais d'abord envie de faire.

« C'est à la France à l'emporter sur tous et dans tous les genres. A force d'épuiser les arts, qu'on y revienne à la nature. Je parie que le jardin de Montaigne était naturel comme lui. C'est vous, pays charmant, qui réunissez tout. Pays d'enchantement ! Vous êtes fait pour ressusciter dans vos jardins l'Arcadie heureuse. Rendez votre terre digne du séjour d'Astrée. Ne la privez pas des dons qu'elle a reçus de la nature en abondance pour les remplacer par ceux de l'opulence. Vos cascades de marbre, vos magnifiques statues, vos pavillons superbes, vos chantiers mis en berceaux et vos jets qui menacent le ciel, ne valent pas un trône de gazon.

« J'aime cent fois mieux la partie sauvage de Marly que celle qui est bien peignée. Il y faudrait un peu plus de vie. Versailles est triste Mais le plus grand des Rois, et le Roi du plus beau pays, ne peut avoir d'habitation traitée autrement. Je souhaite qu'on pardonne le rocher des bains d'Apollon. Je le trouverais superbe à Fontainebleau, ou peut-être plus loin du château. Qu'on prenne garde de se laisser séduire par des tableaux. Il y a de quoi en faire un magnifique de ce morceau de jardin. Mais les plus beaux chevaux et les plus belles figures de marbre ont quelquefois l'air de biscuit en proportion des masses énormes de pierre où on les place. Il est aisé de se tromper aux effets : les autres parties devraient donc être traitées de ce ton-là. Telles qu'elles sont, elles ne peuvent point passer pour agréables ; mais les dehors qui sont négligés valent beaucoup mieux. Le canal vu de côté en paraît bien plus beau. Il a l'air d'une rivière qui se perd dans une forêt.

« Si je me mets à parler des maisons de France, je ne finirai pas ; tout y paraît beau. On est étonné, on est ravi ; mais ce ravissement passe bien vite. Elles perdent à l'examen. On a tout vu d'abord ; on s'y ennuie. Elles se ressemblent toutes. De malheureuses règles mal entendues ont produit une patte d'oie, un parterre, des bosquets à la droite, pareils aux bosquets de la gauche. Des arbres épuisés, des charmilles languissantes, des chemins labourés, où l'on ne peut pas se promener, une verdure malsaine, du foin au lieu de gazon, des découpures qu'on ménage maladroitement, pour les détacher. Des jardins enfin, qui ressemblent à ceux qu'on met sur nos desserts. Encore, j'aimerais mieux nos cristaux, puisqu'ils ont l'air au moins d'avoir de l'eau, et qu'elle manque presque partout. J'oubliais des plantations ridicules, des dessins, des festons, de malheureuses haies en broderie qui n'ont pas le sens commun et autour de cela une muraille qui ôte la vue de la campagne. Hélas ! elle dédommagerait au moins de tout ce que les parcs, superbes aux yeux des voyageurs imbéciles, m'offrent de triste et de mal entendu. Il faut encore y joindre la perte de sa liberté, et le possesseur s'enferme dans sa triste possession. »

C. J. L.

Le texte que l'on vient de lire est extrait de *Coup d'œil sur Belœil*, ouvrage écrit par le prince de Ligne en 1781 et revu par lui plusieurs fois, jusqu'aux dernières corrections portées à Vienne en 1795. Cet ouvrage a été republié en 1997 par les Éditions de Paris avec une présentation de Frédéric Chaleil.

Pour en savoir plus sur les jardins :

Jacques Benoist-Méchin, *L'Homme et ses jardins*, Albin Michel, Paris, 1975.

Jane Brown, *The Art and Architecture of English Gardens*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 1989.

Gabrielle van Zuylen, *Tous les jardins du monde*, Gallimard Découvertes, 1994.

Le brillant incomparable du XVIIIe siècle

Donner à voir le brillant incomparable de l'esprit français à la cour de Louis XVI, à Versailles, en 1780, telle fut l'ambition de *Ridicule*, film de Patrice Leconte (1996). Pour se faire remarquer, il faut faire assaut d'esprit en des joutes qui, sous les sourires poudreux et les grâces exquises, sont des luttes d'une férocité meurtrière.

On assiste ainsi à une séance de bouts rimés. Un joueur tire au hasard quatre mots qui riment deux par deux. Il a quelques minutes pour composer un quatrain. Le baron Ponceludon de Malavoy (Charles Berling), un jeune hobereau monté de sa province de Dombes pour proposer un projet d'assainissement des marais et sauver ses paysans, doit briller pour espérer arriver jusqu'au roi. Il tire *conduite* et *suite*, *été* et *santé*. Quelques instants après, il déclame à l'intention de l'abbé Vilecourt (Bernard Giraudeau), un fat fielleux qui l'a précédé dans le jeu : *« Toujours fidèle à sa conduite, / L'abbé, sans nuire à sa santé, / Peut faire deux mots d'esprit de suite, / L'un en hiver, l'autre en été. »*


SIPA PRESS

Une scène de* Ridicule. *A gauche, le baron Ponceludon de Malavoy (Charles Berling) en conversation avec la comtesse de Blayac (Fanny Ardant) qui l'a introduit auprès de Louis XVI, représenté (à droite) sous des traits débonnaires et plutôt sympathiques.

Tout le film est de cette veine, un festival d'esprit français : à-propos, vivacité, finesse, brio, à quoi s'ajoute une forte dose de cruauté. Car dans ce monde, il faut ridiculiser pour tuer. Les ministres et les grands du royaume côtoient les courtisans. Les uns ont le pouvoir, les autres vivent d'espoir : un commandement, une charge, une décoration, une pension... Chacun fait sa cour. Comme il y a foule, une sorte de bourse de l'estime est instaurée. Chacun a sa « cote d'amour ». Et le premier des mérites est l'esprit : celui qu'on a, ou celui qu'on veut avoir en singeant la désinvolture des grands.

L'esprit mène à tout, même s'il ne sert à rien. Il n'est pas seulement le sel de la conversation, mais sa nourriture, sa raison d'être. Et le manque d'esprit est le vice rédhibitoire, la faute impardonnable qui laisse une souillure indélébile. Très sollicités, les beaux esprits deviennent de véritables aventuriers de cour, des séducteurs redoutables qui peuvent faire carrière en ridiculisant les gêneurs jusqu'à ce qu'ils trébuchent eux-mêmes... sur le ridicule. A courir éperdument après l'esprit, ils attrapent souvent la bêtise. Et puis il y a l'amour, qui donne de l'esprit aux femmes et le fait perdre aux hommes !

En débarquant dans cette cour, tel un Martien, le baron Ponceludon apprend vite que le ridicule tue vraiment, et que les réceptions et dîners du palais sont autant d'embuscades : il faut avoir de la repartie ou mourir. Il a l'esprit vif, le trait railleur et n'a rien perdu de son bon sens paysan. Mais aux yeux de ces parasites égoïstes, il a un grave défaut : il est sensible aux malheurs des autres et il est convaincu que son destin est d'aider ses semblables. Il manque de frivolité.

Venu à la conquête de Versailles pour exposer ses idées de progrès sanitaires au roi, il accomplit une sorte de voyage initiatique. Il méprise ces gens, mais il en a besoin. Tous les moyens lui sont bons pour s'en faire admettre. En fin stratège, par intelligence et par opportunisme, il gravit les échelons jusqu'à conquérir la faveur du roi. Les courtisans, envieux, ulcérés, se vengeront, sans parvenir à le ridiculiser. Car si Ponceludon finit par maîtriser les règles du jeu, il n'y joue pas. Les joueurs lui inspirent même une certaine compassion.

La comtesse de Blayac (Fanny Ardant), qui a manipulé les gens tout au long de l'intrigue, laisse apparaître sa détresse et sa douleur quand, à la fin, Ponceludon lui échappe.

Tous ne sont pas aussi cyniques. Le marquis de Bellegarde (Jean Rochefort) offre un contrepoint rassurant : il n'est dupe de rien et considère tout avec une sagesse bienveillante. Il éduque sa fille Mathilde (Judith Godrèche) en la détournant de la cour pour qu'elle s'engage vers les temps nouveaux. Pourtant, à la fin, lorsque la Révolution a éclaté et qu'il est allé se réfugier en Angleterre, il s'exclame : *« L'esprit... il était l'air que nous respirions ! L'éloquence bouffie des Danton et des Saint-Just l'a chassé... »* Placée là et dans la bouche du personnage le plus lucide, cette réplique fera-t-elle soupçonner Patrice Leconte de nostalgie pour l'Ancien Régime.

Ridicule est une satire, mais elle ne vise pas particulièrement la monarchie. Le roi Louis XVI est débonnaire et plutôt sympathique. Lorsqu'il invite Ponceludon à faire un mot sur sa propre personne, celui-ci répond *« Le roi n'est pas un sujet. »* Gagné ! Le roi l'écoutera. L'aristocratie n'y est pas davantage tournée en dérision. Cette caste avait ses mérites et ses travers, elle était le produit d'un monde qui touchait à sa fin et dans lequel il ne lui restait pour survivre que l'intelligence. A l'évidence, les personnages du film sont envahis par le doute. Ils sont dérisoires et ils le savent. Et ils sont méchants parce qu'ils souffrent.

DOMINIQUE GARDES

Une identité incontestée

PAR FRANÇOIS CROUZET

Y aurait-il une fatalité ? Le français serait-il voué à se scléroser en langue morte ou à se dégrader en patois banlieusard ? Réponse d'un amoureux de la langue qui ne croit pas aux fatalités.

« *Ah ! mes enfants, que j'ai aimé la grammaire !* » C'est un des plus beaux mots de mourant qui soient. Il est de la grand-mère de Daniel Halévy. Il est le « persiste et signe » de tout un art de vivre français, qui est, avant et après tout, l'art de parler français.

On croit pouvoir être tranquille. *Bouillon de culture* ne manque pas de fidèles. Il se publie chaque jour en ce pays quelque quarante à cinquante titres. Le Salon du Livre attire les visiteurs par dizaines de milliers.

Tout va bien alors ? Non. Les apparences sont trompeuses. Luc Ferry, philosophe à la mode, affirme que 40 % des enfants d'aujourd'hui ne savent pas lire. « *Il dit des bêtises* », proteste Alain Bentolila qui vient de remettre à Jacques Chirac un rapport sur l'illettrisme, ce doublet aseptisé d'analphabétisme. Possible, mais cet expert est lui-même obligé de reconnaître : « *On estime qu'entre 12 et 15 % des élèves entrant au collège ne peuvent pas aller au bout d'une page. Ils distinguent des mots, lisent des phrases simples, mais ne saisissent pas le sens de la page. Il semble d'autre part qu'il y ait entre 6 et 8 % des jeunes adultes de 18 à 25 ans incapables de lire une phrase de plus de trois mots.* »

Mânes de Jules Ferry, réveillez-vous ! Sortez de vos cendres pour maudire jusqu'à la fin des temps vos successeurs, les Edgar Faure, René Haby, François Bayrou, la Fédération de l'Éducation nationale, le syndicat des instituteurs et la méthode globale ; sans oublier la faiblesse des parents, la télévision, la publicité, les borborygmes du rock, les puérilités de la bande dessinée, et quelques autres coupables bien connus.



Le poète normand François de Malherbe (1555-1628). Il impose un idéal de clarté et de rigueur qui annonce le goût classique.

Plus guère de doute : le français est chef-d'œuvre en péril. Il a eu grand mal jadis à se forger ses lettres de créance, puis de noblesse. Ses batailles face au latin, son père abusif, et à l'italien, son frère aîné et arrogant, ont été longues, dures, incertaines. Marc Fumaroli, subtil et savant, en a retracé l'histoire mouvementée dans le troisième volume des *Lieux de mémoire* de Pierre Nora. Avant que s'ancre au plus profond de chaque sujet, et bientôt citoyen, « *l'amour de la langue française, inséparable de l'amour du royaume et de la communauté que cet amour construit* », on aura beaucoup discuté et disputé, beaucoup écrit, à la chancellerie, au Parlement, chez Montaigne, chez Malherbe, bientôt Vaugelas et Bonhours. A la fin, il est vrai que « *la France est devenue le salon de l'Europe* » et que Rivarol en exalte l'universalité, mais l'aube des temps modernes se lève déjà : « *C'est par sa véhémence révolutionnaire, très vite au service des armées conquérantes, que la langue française va cette fois étonner l'Europe.* »

Encore faudrait-il s'entendre : de quel français parle-t-on ? Car il y en a, aujourd'hui comme hier, de plus d'une sorte. Et de deux au moins : le français de Versailles et de Paris, de la Cour et de la ville, des salons et des savants ; le français des châteaux, dirait le bon M. Mauroy. Et le français des crocheteurs, des champs, des terroirs, des croquants. La province résiste.

Dans *Naissance de la nation France*, Colette Beaune écrit : « *Suivant les régions, le passage au français est plus ou moins rapide : vers 1400 en Auvergne, 1500 à Bordeaux, 1550 dans les Landes et 1600 dans les Pyrénées* [...] *mais les classes populaires restent longtemps à l'écart du mouvement* ». Henriette Walter confirme dans *L'aventure des langues en Occident* : « *A l'époque de la Révolution, le français n'était vraiment parlé que par un Français sur dix, et on pense qu'un Français sur quatre ne le connaissait pas du tout.* »

Rien n'est fini. Nous sommes un vieux pays de guerres civiles. Cela fait longtemps qu'on voit des insurrections populaires contre le français, des Ligues, des Frondes et des Communes qui se dressent contre le despotisme et le centralisme et qui réclament le fameux droit à la parole, le droit à leur parole : le breton, le basque, l'occitan. Naguère, on envoyait au coin avec un sabot pendu au cou l'écolier qui continuait à patoiser ; aujourd'hui breton, basque, catalan, occitan, gallo et corse sont admis au baccalauréat, mais Henriette Walter remarque : « *Si les unilingues, il y a deux cents ans, étaient les patoisants, de nos jours, ils ne parlent que le français.* »

Cependant, une nouvelle langue dissidente est née : la tchatche, français des banlieues,



Inventée à Strasbourg par Gutenberg vers 1440, l'imprimerie se développe parallèlement à l'artillerie, sa contemporaine. Chacune en son domaine, ces deux armes se révèlent aussi décisives. Elles favorisent l'émergence des nations européennes, l'une par l'unification des langues, l'autre par celle des armées.

mot né de l'argot algérois. Jean-Pierre Goudaillier, professeur de linguistique, lui a consacré un livre instructif : *Comment tu tchatches*. On apprend les sources : slang, arabe, tsigane, africain, yougoslave ; et les procédés les plus courants : l'apocope qui est la troncation de la syllabe finale et l'aphérèse, troncation de l'initiale (« gonzesse » devient « zesse » et « problème », « blème ») et surtout la verlanisation, permutation des syllabes (le « verlan » c'est l'« envers »).

Claude Hagège, qui a préfacé ce livre, voit dans la tchatche *« une parole explosive* [...] *la manifestation linguistique d'une révolte »*. A l'heure du tag et du rap, de Nique ta mère et de *La Haine*, la fracture sociale passe par le langage. Au XII[e] siècle, un clerc écrivait que *« comme les bêtes de même langage vivent ensemble par nature paisiblement, aussi les hommes de même langage mènent plus facilement une vie commune. »*

Que faire ? Se battre pour un français un et indivisible ou se résigner plus ou moins à un français multiculturel et pluriethnique ? La guerre civile continue. Il y a les libéraux et les ultras, ceux qui sont pour qu'on ouvre les frontières aux mots sans papiers et ceux qui pensent qu'on doit leur interdire droit de cité.

Gide se donnait volontiers les gants de se montrer laxiste à faire peur. Il admettait « malgré que » et « réaliser », et surtout, il écrivait ceci à Paul Souday, le critique du *Temps*,

LES MOTS GAULOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE

Grâce aux travaux de plusieurs générations de chercheurs, la langue gauloise fait de mieux en mieux entendre sa voix originale au cœur du français moderne. Quand Georges Dottin publia en 1918 sa *Langue gauloise*, modèle de précision, d'exactitude et de prudence, il ne disposait que d'un nombre limité de documents. Depuis, l'épigraphie s'est enrichie de nombreux textes. Dans un ouvrage publié en 1994 à Paris aux éditions Errance (*La Langue gauloise*) Pierre-Yves Lambert, directeur de recherche au CNRS et directeur d'études à l'École pratique des hautes études, a présenté l'état des connaissances actuelles les plus sûres. Au-delà de mots latins d'origine gauloise, tout un chapitre est consacré à l'étude non limitative de mots français d'origine celte, tous riches, savoureux et parfois inattendus, dont nous donnons ici une liste partielle.

Alouette, ambassade, ardoise, arpent, aulne, auvent, bac, balai, bannette, barque (barge), barre (barrière), baume (grotte), bec, benne, bercer, berret (béret), bief, bièvre, bille (tronc d'arbre), blaireau, bonde, borne, boue, bouge, bouleau, bourbe (embourber), braie, brenneux (merdeux), breuil (présent dans beaucoup de toponymes, et qui signifie champ), briser, broc, brochet, bruyère, caillou, cervoise, chamois, change, char, charpente, charrue, chat-huant, chemin, chêne, claie, combe, coudrier, coule (vêtement à capuchon typiquement gaulois, appelé aujourd'hui cagoule ou anorak), craindre, crème, creux, darne (morceau de poisson), dartre, drap, dru, étain, flanelle, gaillard, gibet (le *gabalus* latin vient du gaulois), glaise, glaive (le *gladius* latin est emprunté au gaulois), glaner, gober, gosier, gouge, grève, if, jaillir, jambe, jante, jarret, javelle (brassée d'épis), javelot, lance (le *lancea* latin est d'origine gauloise), lande, lauze, lieue (unité de longueur), limande, loche, luge, marne, mélèze, mine, mouton, palefroi, petit, pièce, quai, raie, renfrogné, roche, ruche, sapin, sillon, soc, souche, suie, talus, tan (tanin), tanche, tanière, tarière, tonne (tonneau), trogne, truand, truie, vandoise (petit poisson blanc), vanne, vanneau (oiseau), vassal, valet, vautre (chien de chasse), virole, vouge (serpe et large fer de lance).

D.V.

Pierre-Yves Lambert, *La langue gauloise*, préface de Michel Lejeune. Éditions Errance, Paris, 240 pages, 195 F.

TRISTAN ET ISEUT AMOUR COURTOIS ET LÉGENDAIRE CELTIQUE

Entre 1160 et 1180, le plus fécond des ateliers de création littéraire œuvrait dans les cours que tenait le roi d'Angleterre, Henri II Plantagenêt, principalement en Anjou, en Normandie et dans le duché d'Aquitaine, dont, du chef d'Aliénor, sa femme, il était aussi le maître. Dans les réunions qu'il présidait, les modes étaient lancées. Pour réjouir et éduquer les chevaliers autour de lui rassemblés et les jeunes gens dont ils surveillait l'éducation dans sa maison, les poètes à son service développaient son point de vue sur un sujet qui touchait tous ces hommes, celui des rapports conflictuels entre la convoitise masculine et son objet, la femme, la femme bien née évidemment, la dame. Ils traitaient ce thème sous diverses formes, soit dans l'effusion lyrique, chantant la « fine amour », l'amour que nous disons aujourd'hui courtois, soit en adaptant des récits empruntés aux auteurs latins classiques, soit encore, et c'était s'engager dans la voie la plus neuve, en travaillant la « *matière de Bretagne* », c'est-à-dire un corps de légendes issues de traditions celtiques. [...]

Le succès du roman [de Tristan et Iseut] fut immédiat, bouleversant, durable. Depuis le lieu où la légende primitive avait été reçue puis élaborée, depuis ce point focal de la culture chevaleresque qu'était la cour anglo-normande, la belle histoire envahit l'Europe entière, à commencer par l'Allemagne, où l'empereur Frédéric Barberousse s'appliquait à implanter les usages de la chevalerie. Vers 1230, en France, furent brodées sur sa trame les arabesques infinies, chatoyantes, d'un interminable *Tristan* en prose. Un demi-siècle plus tard, l'Italie à son tour se laissait prendre au charme de l'amour tristanesque. Ce charme a conservé sa vigueur au cours des siècles. Il est loin aujourd'hui d'être éteint. L'histoire de Tristan, tout le monde en est d'accord, s'établit solidement au cœur même d'une mythologie spécifiquement européenne.

GEORGES DUBY
Dames du XIIe siècle, Héloïse, Aliénor, Iseut et quelques autres,
Gallimard, Folio Histoire, 1997.

conservateur inflexible en matière de langage : *« On risque de tout perdre en voulant trop exiger. Il importe que la langue écrite ne s'éloigne pas trop de la langue parlée ; c'est le plus sûr moyen d'obtenir que la langue parlée ne se sépare pas trop de la langue écrite. J'estime qu'il est vain, qu'il est dangereux de se cramponner à des tournures et à des significations tombées en désuétude, et que céder un peu permet de résister beaucoup.*

On est tenté de donner raison à Jacques Boulenger et à André Thérive, auteurs soiffards et désinvoltes des *Soirées du Grammaire-Club*. Ils écrivaient, comme André Gide, dans les années vingt et ils lui répondaient : *« En matière de langage, il faut être réactionnaire. Il faut l'être, parce qu'il n'y a aucun intérêt à ce que le français change rapidement* [...]. *Pourquoi désirer que le français, qui était très bien au XVIIIe siècle et qui (mais chez les fort bons écrivains seulement, non plus chez tous) l'était presque autant au XIXe siècle, pourquoi désirer qu'il s'éloigne de ces moments d'excellence qu'il a connus, et quand nous voyons que c'est pour se gâter et perdre les qualités de clarté et d'abstraction qui lui avaient valu l'audience du monde ? »*

Impossible de préférer un parti à un autre. D'autant que l'un et l'autre trahissent à tout bout de champ leur drapeau : rien de plus rigoriste que le Gide qui résiste aux entraînements du vulgaire. Rien de moins conformiste que le Jacques Boulenger de *Toulet au bar et à la poste* : il s'enchante sans cesse des cabrioles souvent très « limite » de l'auteur des *Contrerimes*.

Le 21 octobre dernier, Marc Fumaroli présidait la séance de rentrée de l'Institut de France. Elle était consacrée à la mémoire. Dans le brillant discours prononcé par Gilbert Dagron, qui enseigne Byzance au collège de France et qui, en la circonstance, parlait au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, une phrase circonscrit très bien le débat : *« Une langue chargée de trop de mémoire est menacée de diglossie, comme la langue grecque, lourde d'un si riche héritage qu'elle se scinda pendant de longs siècles en une langue savante où chaque mot valait référence et où l'on ne pouvait dire bonjour ni bonsoir sans un détour par Platon ou les Pères de l'Église, et une langue populaire, plus savoureuse, mais de moindre épaisseur. »*

Mais il n'y a pas de fatalité : le français n'est voué ni à se scléroser en langue morte ni à se dégrader en patois banlieusards. Empaillé ou débraillé, non merci. Roland Barthes, qui écrivait plus souvent en barthes qu'en français, l'a dit lui aussi, en bon français cette fois : *« Il n'y a pas de crise de la langue, il y a une crise d'amour de la langue. »*

L'amour est toujours là pourtant. Rappelons-nous ce qui s'est passé il n'y a pas si longtemps dans la guerre de l'orthographe. Le pauvre M. Rocard, las peut-être de réserver ses bienfaits aux Canaques, avait nommé des experts chargés de proposer des rectifications. C'était bien la dixième fois depuis le début du siècle qu'on allait tenter cette chirurgie esthétique. Même les puristes purs de la famille Thérive dénonçaient depuis longtemps notre *« fétichisme »*, notre *« pédantisme orthographique »*. Rien n'y a fait. Tempête de protestations, levée de boucliers. Il a fallu renoncer. Les corrections proposées étaient pourtant très légères, très bénignes. Non, il ne fallait pas toucher à ce tabou.

L'affaire du nénuphar ou le fétichisme de l'orthographe

L'affaire nénuphar que rappelle gaiement Henriette Walter donne une bonne idée de l'intransigeance montrée : *« La nouvelle graphie proposée comportait un f au lieu du ph, puisque ce mot n'est pas d'origine grecque mais vient du persan nenufar, lotus bleu, par l'intermédiaire de l'arabe. La graphie ph n'a donc aucune justification ici* [...]. *Il faut aussi ajouter que nénuphar s'écrivait nénufar jusqu'au début du XXe siècle (c'est cette graphie qui est encore attestée chez Proust). Mais la force de l'imaginaire est telle que nombreux ont été ceux qui ont déclaré que, sans son ph, le nénuphar serait une moins jolie fleur »*. Le plus frappant dans cette guerre de religion c'est que les jeunes générations faisaient partie des réfractaires : *« Un petit sondage effectué auprès d'un groupe de jeunes, qui presque tous avaient fait plus de cinquante fautes au championnat d'orthographe de 1992 a montré que, malgré ces mauvais résultats, ils montraient tous une fascination irraisonnée pour cette orthographe qui les faisait souffrir »*.

Peut-être pas si irraisonnée. Peut-être inspirée par la peur instinctive et inexprimée qu'on n'en arrive à l'orthographe phonétique *« qui effacerait dans les mots d'aujourd'hui toute trace de leur prestigieux passé »*. C'est que les mots ont leur beauté physique. Rémy de Gourmont la vantait dans son *Esthétique de la langue française* et Vaugelas lui-même disait de « insidieux » : *« Il est beau et doux à l'oreille »*. Beauté des mots, pouvoir des mots.

Peut-être aussi est-ce faire offense à la force du français, à sa capacité toujours renouvelée d'assimiler et d'intégrer que de le croire condamné à s'abâtardir en accueillant la terre entière. Quoi de plus français que alarme, arsenal, bémol, cavalier, citadelle, alerte, charlatan, ou fanal ? C'est de l'italien annexé. Et abricot, incartade, fétiche ou alcôve ? De l'espagnol incorporé. Ne pas oublier la naturelle tendance française à naturaliser : *« Dès le XV[e] siècle, Landsknecht était devenu lansquenet, drinken, trinquer, Beiwache, bivouac et Sauerkraut, choucroute. Et les soldats de Louvois qui garnisaient à Kaiserslautern en avaient fait tranquillement Caseloutre. »*

Mais l'anglais ? L'anglais finira bien par y passer lui aussi un jour, cela apaisera Etiemble, le pourfendeur du franglais. Il suffit d'écrire interviouve comme Jacques Perret ou Marcel Aymé pour que le mot ait tout l'air de nous revenir du latin et de l'anglo-normand. Prenons le verbe zapper, d'usage courant chez nous à présent : nous l'avons volé à l'anglais chez qui il voulait dire : faire disparaître brusquement, d'où tuer. Mais il a très vite voulu dire uniquement : changer de chaîne parce que la publicité est trop ennuyeuse ou le feuilleton trop bête. Zapper n'a ce sens que depuis peu chez les anglophones : ils doivent croire qu'avec son air de zigzaguer, le zapping est bien un mot que n'auraient pu inventer que ces sauteurs de Français.

Tout cela finit par faire penser que l'art du parler français exige, a toujours exigé, et tradition et révolution. Un grammairien du siècle passé, respecté dans tous les camps, Darmesteter, disait sagement dans sa *Vie des mots* : *« La vie, la santé du langage consiste à suivre le plus lentement possible la force révolutionnaire qui l'entraînera toujours assez vite, en se retenant fortement aux principes conservateurs. »* Victor Hugo disait déjà : *« Ne dédaignez pas les grammairiens : ce sont des ouvriers utiles. Ils réparent et raccommodent la langue, incessamment ravagée et effondrée par ces lourdes charrettes de prose et d'éloquence que les journaux, la presse, le barreau et le tribunal, les tribunaux et les Chambres font partir chaque matin pour les quatre coins de la France et, il faut le dire aussi, ébranlée quelquefois, mais d'une autre manière, par le passage royal des grands écrivains. Ils pavent la grande route royale des idées. »*

La capacité d'assimilation du français

L'important à la fin, c'est d'aimer. Libre aux uns de regretter que de plus en plus rares



Le tourangeau François Rabelais (v. 1483-1553). D'abord franciscain, puis bénédictin, défroqué, médecin, père de trois enfants, il les voit légitimés par un pape qui le réintègre dans la prêtrise. Vie peu banale et œuvre hors normes, à la charnière de l'univers médiéval et de l'humanisme. Il conserve la liberté et l'irrespect du premier, le sens de la parodie joyeuse et de la provocation. Mais son appétit « pantagruélique » de toute chose, à commencer par celui des mots, appartient sans doute plus au second.

soient les lecteurs qui savoureront toutes les nuances délicieuses qu'il y a dans la phrase : *« J'aime beaucoup les femmes que j'ai beaucoup aimées. »* Libre aux autres de se dire qu'à une phrase bien plate du genre : *« Les femmes maigres n'ont pas de poitrine »*, ils ont bien le droit de préférer une tournure de tchatche autrement concise, pittoresque et imagée : *« Les findus n'ont pas d'airbags »*.

« Le français est devenu une langue provinciale. Les indigènes s'en accommodent. Le métèque seul en est inconsolable ». C'est ce qu'écrivait un métèque du nom de Cioran qui, comme Ligne ou comme Maistre, autres métèques, écrivait un magnifique français. Il raconte aussi : *« L'interprète des ambassadeurs envoyés par Xerxès pour demander aux Athéniens la terre et l'eau, Thémistocle le fit condamner à mort, par un décret approuvé de tous,* "pour avoir osé employer la langue grecque à exprimer les ordres d'un barbare"*. Un peuple ne commet un geste pareil qu'au sommet de sa carrière. Il est en pleine décadence, il est hors circuit dès qu'il ne croit plus à sa langue, dès qu'il cesse de penser qu'elle est la forme suprême d'expression, la langue même. »*

F. C.

UNE LANGUE SURGIE DU PEUPLE

« Je suis français par grand amour et grande admiration pour la langue française et ses chefs-d'œuvre, les noms si doux et si beaux, si pleins de charme et d'évocation de nombre de ses localités provinciales, dont la seule prononciation me remplit d'une rêverie de voyages. » Cette notation de Paul Léautaud, dans son *Journal littéraire* (22 juin 1945) suggère une richesse qui s'étend bien au-delà de Versailles ou de Paris. Ce fut l'ambition des lettrés du XVI[e] siècle que d'affirmer le génie de la langue maternelle, ainsi que le proclamait en quatre vers Jacques Peletier du Mans en 1547 :

« Si les Grecs sont si fort fameux,
Si les Latins sont aussi tels,
Pourquoi ne faisons-nous pas comme eux,
Pour être comme eux immortels ?»

En 1862, Émile Littré (1801-1881) publie une *Histoire de la langue française*, réunion d'études et d'articles d'érudition consacrés à la formation de la langue. Elle montre quelle vitalité puissante et proprement originelle a permis le passage d'un bas-latin fortement celtisé au roman puis au français.

« Cinquante générations de truands, salonnards, péquenots, fourbisseurs, clercs et soudards ont su nous arranger la musique », résumera à sa façon Jacques Perret. Avant que d'être ennoblie par la littérature, la langue a surgi du peuple. Montaigne le savait bien, qui écrivait : *« J'aimerais mieux que mon fils apprît aux tavernes à parler qu'aux écoles d'éloquence... Puissé-je ne me servir que des mots qui servent aux Halles de Paris ! »* Ronsard ne disait pas autre chose, lui non plus, en assignant cette condition à l'adoption de mots nouveaux : *« qu'ils soient moulés et façonnés sur un patron déjà reçu du peuple »*. Un patron qu'Etiemble, au XX[e] siècle, appellera joliment le *« gosier populaire »*. Encore faut-il, naturellement, qu'il y ait un peuple, c'est-à-dire une communauté vivante et enracinée. Jacques Perret donne un exemple entre mille de l'aptitude gauloise d'assimilation des vocables étrangers : *« Prenez un mot charmant comme paletot qui vient du XIV[e] siècle et des Pays-Bas où paltrock signifiait une robe de palais. »* Et il ajoute : *« Les attardés qui en sont encore à basket-ball et rewriting n'auraient pas lâché paltrock, tel quel, pour le transmettre à leurs héritiers, sans retouche. »* Convertir à sa loi tout vocable importé, n'est-ce pas que firent « nos ancêtres les Gaulois » et tous leurs successeurs pour nous transmettre la langue d'Émile Littré ?

Vingt siècles de bonne cuisine

PAR PHILIPPE CONRAD

Tout Français se sent un peu gastronome de naissance et cultive la fierté de cette exception. Parcours historique et gourmand dans un domaine privilégié de l'identité française.

C'est bien connu, la France entretient avec l'art culinaire une relation aussi ancienne que privilégiée. La réputation des grandes tables parisiennes ou provinciales n'est plus à faire et, naguère, un certain ministre des Affaires culturelles ajouta la tradition gastronomique au patrimoine culturel national. Des banquets gaulois chers à Obélix aux tables célèbres illustrées par les noms de Bocuse, des frères Troigros ou de Bernard Loiseau, la continuité paraît évidente à tous et, s'il est un domaine où l'orgueil national n'entend pas s'en laisser conter, c'est sans nul doute celui du bien boire et du bien manger. Ordonné dans un cadre rituel précis, bénéficiant des multiples savoir-faire accumulés au fil du temps, ouvert aux innovations, conservateur des traditions mais aussi créateur de modes, l'art de la table demeure naturellement l'une des fiertés gauloises, l'un des aspects incontournables de l'identité française... Pour Auguste Escoffier, l'un des grands noms de notre tradition culinaire, *« il suffit de se rendre compte que le sol français a le privilège de produire naturellement et en abondance les meilleurs légumes, les meilleurs fruits et les meilleurs vins qui soient au monde, ainsi que les plus fines volailles, les viandes les plus tendres, les gibiers les plus variés et les plus délicats, les plus beaux poissons et crustacés. C'est donc tout naturellement que le Français devient tout à la fois gourmand et bon cuisinier... »* Ce brevet d'excellence décerné aux produits nationaux néglige peut-être le fait qu'il se sont diversifiés et affinés du fait de la tradition culinaire et gastronomique propre à la France mais une belle unanimité n'en demeure pas moins quand il s'agit de chanter les louanges de notre pays de cocagne, riche de la qualité et de la variété de ses productions, une diversité qui permet à Charles-Louis Cadet de Gassicourt de présenter dans son *Cours* publié en 1809 une première *« carte gastronomique de la France »*.



DR

Raffinement des parures, plaisirs de la table et de la conversation au XVIe siècle.

Nos « ancêtres » gaulois furent-ils pour autant les initiateurs que l'on croit. Ils étaient

ımateurs de bonne chère, cela ne fait aucun ɫoute et Diodore de Sicile nous rapporte que « *lorsqu'un Gaulois rencontrait un étranger, 'a première parole qu'il lui adressait était ɔour le prier à manger* ». Il ne faut pas oublier ɔour autant que la cuisine a déjà acquis ɟuelques lettres de noblesse dans les civilisa-ːions de l'Europe méditerranéenne, que le Grec Archestrate et le Romain Apicius – ce ɫernier dans une compilation contemporaine ɫu IV[e] siècle – ont été les premiers auteurs ꜱpécialisés sur cette question, que la prétendue ꜱupériorité, quasi naturelle, de la cuisine gau-ːoise participe sans doute à ce passé recompo-ꜱé au siècle dernier à la gloire des compa-ːriotes de Vercingétorix. Peuple rustique, hos-ɔitalier et bon vivant, les Gaulois faisaient ːinalement des ancêtres très convenables et ːeur goût pour les bonnes choses participaient ì cette image sympathique. Ils ne furent pas ːes inventeurs de la cuisine, mais ils eurent la ɔonne idée, contrairement aux Romains, de ɱanger assis autour d'une table et non cou-ɔhés, ce qui favorisait la convivialité. Excel-ːents cultivateurs, ils produisent froment, ꜱeigle et orge, récoltent haricots, fèves, pois, ısperges, choux et oignons. Avant que les Romains n'introduisent le pêcher, l'abricotier ːt l'olivier, ils bénéficient des bienfaits de la ɔomme et de la châtaigne. Le gibier est abon-ɫant et ils font leurs délices du lièvre, du lapin, ɫu cerf, du chevreuil et du sanglier. La grande ꜱpécialité demeure l'élevage du porc et les Gaulois sont sans aucun doute les pères fonda-ːeurs de la charcuterie, experts à fabriquer ıambons, saucisses et boudins en tout genre. Éleveurs de bovins, ils consomment leur vian-ɫe et l'art du tripier n'a pas de secret pour eux. Les volailles, coqs, poulets et surtout oies sont ıbondantes et leur réputation est grande à Rome. Instruits par les Romains dans la cultu-ːe de la vigne, ils consomment le lait de leurs ʋaches et savent fabriquer de délicieux fro-ɱages. Hydromel, vin et cervoise agrémentent ːnfin leurs banquets. Poissons et fruits de mer ıe sont pas oubliés et Ausone décrit les diffé-ːentes espèces d'huîtres que l'on appréciait ılors, ainsi que les poissons d'eau douce ɔêchés dans la Moselle. Goujons, carpes, ːruites, saumons, perches, brochets, ombres, ɔarbeaux ou chevesnes viennent honorer les ːables gallo-romaines alors que la mer fournit ıux cuisiniers du temps, turbots, raies, plies et ːhons.

La disparition de la *pax romana* va porter ın sérieux coup à ce qu'avait été l'art de vivre ɫes Gaulois et des Gallo-Romains. Pendant les

SPÉCIALITÉS GAULOISES



La Gaule est renommée pour ses troupeaux. On connaît, par les inscriptions, des bouchers en gros et groupés en corporations. Mais la grande « spécialité » gauloise, c'était la charcuterie : les forêts nourrissaient des troupeaux de porc qui faisaient l'admiration des Romains. A l'époque romaine, les auteurs citent à l'envi les charcuteries de la Cerdagne, du Comtat, des Pyrénées, de Franche-Comté, de Flandre, d'Alsace, très recherchées à Rome. Dans les boutiques d'alimentation, on voit, suspendues derrière le comptoir, des pièces de charcuterie, parmi lesquelles sont des jambons : quant à l'étal du charcutier, il offre aux clients boudins, têtes de porcs, quartiers de lard et saindoux.

On s'attable aussi autour d'une hure de sanglier, car le gibier complète grandement viande de boucherie et charcuterie. Les volailles figurent souvent sur la table, et Pline rapporte que les oies de Flandre étaient recherchées en Italie, où les marchands les conduisaient par la route.

Les poissons et fruits de mer étaient consommés en abondance, le goût des Gaulois rencontrant ici celui des Italiens. Le transport et la conservation de ces denrées périssables entre toutes ne paraissent pas avoir soulevé de difficultés insurmontables : les Romains ont, en effet, importé en Gaule leur habitude de faire des viviers, et l'on sait qu'il en existait en Languedoc.

On ne sait comment on conservait leur fraîcheur aux huîtres, mais on en a trouvé des écailles dans bien des points de l'intérieur de la Gaule.

L'ail et les oignons gaulois sont réputés ; l'huile était fabriquée dans le Midi où importée d'Italie et d'Espagne.

Le sucre n'étant pas connu, il y a tout lieu de penser que le miel en tenait lieu ; le sel était extrait en Franche-Comté et dans le Jura, en Lorraine, dans le Sud-Ouest, et recueilli sur les côtes ; l'anis et le cumin étaient depuis longtemps employés par les Gaulois.

Les légumes étaient variés : Pline cite l'asperge sauvage du Palatinat, le fenouil marin, le panais, le chervis de Rhénanie et le grand raifort de Germanie qui atteignait la taille d'un petit enfant (c'est peut-être la betterave). Ausone se plaît à voir « *rosée déposée sur les pointes des légumes, et sur les larges choux se former des gouttes luisantes* ».

Les fruits sont souvent représentés sur les bas reliefs : la pomme, en premier, dont le nom gaulois, *aballo* ou *avallo*, survit dans le nom d'Avallon. Et si le nom français de la « pomme » vient du mot latin qui signifiait « fruit » (*pomum*), c'est sans doute parce qu'elle était dans ce pays le fruit par excellence, le plus commun.

Le pain servait de base à ces repas. La Gaule était pour Rome, après l'Égypte et avec l'Andalousie, le pays des céréales : c'est assez dire la place que celles-ci devaient y tenir dans l'alimentation.

On renonce aujourd'hui à donner au mot « blé » une origine gauloise, mais le « brais », sorte d'épeautre, farine de choix (ou orge broyée pour préparer la bière), vient du gaulois latinisé *bracis* (d'où vient le mot « brasser »). Les blés de Gaule étaient renommés pour leur légèreté, les farines qu'on en tirait pour leur blancheur.

Boulangerie, pâtisserie : l'étalage du boulanger-pâtissier montre des séries alignées de pains ou gâteaux circulaires, et sur des plateaux, rangés par vingtaines des petits gâteaux ronds.

Enfin, les produits de laiterie étaient nombreux et variés dans ce pays de riche pâture.

PAUL-MARIE DUVAL
La Vie quotidienne en Gaule. Hachette.

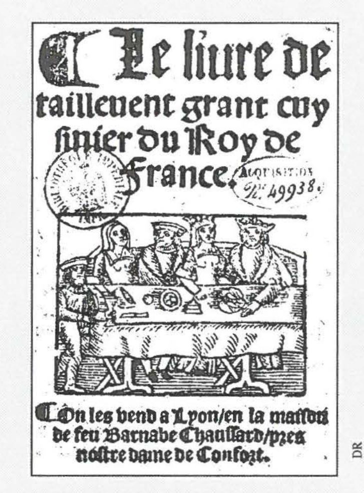
LES PÈRES FONDATEURS DE LA GASTRONOMIE

TIREL, DIT TAILLEVENT

Le Normand Guillaume Tirel, dit Taillevent, est d'abord un marmiton qui apprend son métier chez la reine Jeanne d'Évreux, femme de Charles IV le Bel. Il s'impose ensuite dans les cuisines de Philippe VI de Valois. Écuyer de cuisine sous Charles V, puis Charles VI, il devient un personnage important au point qu'il ne se découvre pas devant le roi. Maistre des garnisons de cuisine du roi fou, il meurt vers 1395 après avoir consacré toute sa vie à son art. Il apparaît dans *Le Grand Testament* de François Villon et nous avons de lui la truculente description que nous en a laissée un contemporain : *« De petite taille et si rond du ventre, du dos et des membres que, de loin, il avait l'air de rouler plutôt que de marcher... »* Modèle du maître queux régnant sur ses cuisines, Taillevent est bien l'ancêtre par excellence de tous nos grands chefs.

GRIMOD DE LA REYNIÈRE

Né à Paris en 1758, dans le splendide hôtel que son père, fermier général, avait fait construire à l'angle de la place Louis-XV, Alexandre Balthazar Grimod de La Reynière était naturellement destiné aux plaisirs de la table puisque son grand-père, charcutier de son état puis intendant de la famille de Soubise, s'était assuré une solide réputation de gourmand, voire de goinfre après qu'il eut succombé à une indigestion de foie gras. Après des études de droit, il devient avocat et se consacre à quelques travaux littéraires. Ce ne sont point ces travaux qui assurent sa réputation mais les soirées fines qu'il organise dans l'hôtel familial en l'absence de son père qui l'exile en province. Revenu à Paris à la mort de son géniteur et devenu riche, il peut reprendre une vie mondaine organisée autour de ses dîners. La Révolution vient bouleverser ses habitudes épicuriennes et il déplorera bientôt que *« pendant ces années désastreuses, il n'est pas arrivé un seul turbot à la Halle »*. La Terreur le ruinera pour une part mais lui laissera sa tête, son humour et son goût pour la bonne chère. Quand les années noires s'éloignent, il crée en 1803 l'*Almanach des gourmands* qui, publié jusqu'en 1812, apparaît comme l'ancêtre fondateur de la littérature gastronomique, avec ses itinéraires des bonnes tables parisiennes, ses recettes, ses anecdotes ou ses maximes humoristiques. C'est également dans ses pages que sont publiées les appréciations d'un jury de dégustateurs qui rendent compte de la qualité des dîners servis


Le liure de taillevent grant cuysinier du Roy de France.

On les vend a Lyon/en la maison de feu Barnabe Chaussard/pres nostre dame de Confort.

DR

dans les restaurants ou les hôtels particuliers les plus courus. Grimod publie en 1808 le *Manuel des amphitryons* contenant la nomenclature des menus les plus nouveaux de chaque saison, et les éléments de la politesse gourmande. Il lance ensuite le *Journal des gourmands et des belles*, car ce spécialiste en gastronomie est aussi un galant homme, même s'il répugne à la présence dans son jury de dégustateurs des *« petits minois bien grimaciers et bien fardés »* du beau sexe. Retiré en son château de Brinvilliers, il s'y éteint lors du réveillon de Noël 1837, à l'issue, bien sûr, d'un délicieux dîner.

BRILLAT-SAVARIN

Né à Belley, dans la Bresse, le 2 avril 1755, fils d'un procureur du roi au bailliage et de Claudine-Aurore Récamier – une cousine de la célèbre égérie – Jean Anthelme Brillat ajoutera Savarin à son nom pour répondre au vœu d'une grand-tante qui a fait de lui son légataire universel. Devenu juge à Belley après des études de droit, il a hérité de ses parents leur goût pour les bonnes choses et, magistrat, il est aussi gourmet. Ce notable est élu député aux États généraux et se fait remarquer à la Constituante pour son opposition au découpage départemental. Soupçonné en 1793 de sympathies pour les Girondins, il est arrêté après avoir dîné d'une *« fricassée de poulets de haute facture, richement dotée en truffes, comme on n'en trouve qu'en province... »* Émigré en Suisse, puis en Amérique, il y survit en donnant des leçons de violon et de cuisine. Rentré en France en 1796, il sert un temps aux armées puis devient juge à la Cour de cassation. Une fonction qui lui laisse suffisamment de loisirs pour se consacrer aux sciences, à la musique et, surtout, à la bonne chère. Il reçoit beaucoup et n'hésite pas à se mettre aux fourneaux pour réaliser le filet de bœuf aux truffes, le faisan à l'orange ou l'omelette au thon. Il apparaît ainsi très vite comme l'une des figures les plus en vue du milieu gastronomique parisien. En même temps, il travaille à la rédaction de sa *Physiologie du goût* qu'il publie, sans nom d'auteur, en octobre 1825. Le succès est considérable mais il ne pourra en profiter. Ayant pris froid, le 21 janvier 1826, à la messe célébrée à Saint-Denis en mémoire de Louis XVI, il meurt d'une pneumonie dix jours plus tard, laissant une œuvre qui enthousiasmait Balzac.

ANTONIN CARÊME

Issu d'une famille misérable, Marc-Antoine Carême – il se fera appeler Antonin – est né à Paris le 8 juin 1784. Il a onze ans quand il quitte ses parents pour travailler chez un aubergiste puis chez Bailly, rue Vivienne, l'un des traiteurs les plus célèbres du moment. Doué pour le dessin, le jeune homme se partage entre les fourneaux de son patron et le cabinet des Estampes. Son goût pour le décor fait que son maître lui confie la réalisation des pièces montées destinées à la table du Premier Consul. Il devient rapidement un maître apprécié du Tout-Paris.

Le jeune pâtissier est remarqué par Talleyrand dont l'Empire va bientôt faire le prince de Bénévent. Resté au service de Talleyrand, il réalise les somptueux dîners destinés aux alliés vainqueurs lors de la chute de l'Empire. Le tsar Alexandre I[er] est tellement impressionné qu'il souhaite l'emmener à Saint-Pétersbourg. mais Carême est déjà sollicité ailleurs et, pendant quelques mois, c'est le régent d'Angleterre, le futur roi George IV, qui l'emploie. Il part ensuite pour la capitale russe, toujours sur le conseil de Talleyrand, car il sera là en position favorable pour transmettre au gouvernement de la Restauration de précieuses informations... Après l'empereur de Russie, Carême passe au service de celui d'Autriche et officie à Vienne puis lors des congrès de Laybach et de Vérone. Il sert ensuite de nouveau en Russie, chez la princesse Bagration, avant d'être employé par le baron de Rothschild, tout en continuant de fournir au gouvernement français diverses informations. Avant de mourir le 1[er] janvier 1833, Antonin Carême aura eu le temps de former de nombreux élèves que se disputeront toutes les Cours d'Europe. Il est ainsi l'un de ceux qui ont établi d'une manière durable la supériorité de la cuisine française.

JACQUES BERREL



Enchantement des fêtes galantes, des vins légers, des femmes charmantes…

longs siècles du haut Moyen Âge, l'insécurité et la disette sont souvent le lot des populations. Les Francs mangent de la viande et des volailles, confectionnent des ragoûts assaisonnés à l'ail et à l'oignon. Salades, lentilles, poix, choux et navets fournissent l'accompagnement de légumes. La cour de Charlemagne établira pourtant un certain rituel de la table et le Moyen Âge est riche d'une gastronomie originale et souvent décrite. Le père fondateur de la « nouvelle cuisine » post-médiévale est Guillaume Tirel, dit Taillevent, qui règne sur les cuisines des premiers Valois. Il fournit, dans son *Viandier*, une première liste des condiments et des épices de son temps. La cuisine de l'époque vaut en effet par la quantité et la qualité des épices utilisées pour donner du goût aux viandes et faire oublier l'absence de conservation par le froid. Gingembre, cannelle, girofle, safran et cumin viennent s'ajouter au persil, à l'oseille, à la ciboule, au thym, au basilic, à l'anis et aux oignons pour agrémenter les plats. La viande de porc demeure la plus courante et la Foire aux jambons qui se tient sur le parvis de Notre-Dame témoigne du dynamisme de la tradition charcutière. Mais le Moyen Âge finissant apprécie également les oiseaux tels que l'oie, le poulet, le canard, la perdrix ou le faisan, voire des animaux plus gros à la chair pourtant bien fade comme le paon, le cygne, la grue, la cigogne ou le héron...

Le paon, qui doit son prestige à son superbe plumage, est alors la viande des preux. On le sert rôti avec tous ses membres et ses plumes. Au lieu de plumer l'animal, on l'écorchait proprement de manière que les plumes s'enlevassent avec la peau ; on lui coupait ensuite les pattes, on le farcissait d'épices et d'herbes aromatiques et on lui enveloppait la tête d'un linge avant de le mettre à la broche. Pendant qu'il rôtissait, on arrosait continuellement le linge avec de l'eau fraîche. Quand il était cuit, on rattachait les pattes, ôtait le linge, arrangeait l'aigrette, rajustait la peau et étalait la queue. On pouvait également remplir le bec de laine imprégnée de camphre ; en servant l'oiseau sur la table, on mettait le feu à la laine, de sorte que le paon semblait alors cracher des flammes... Ce n'était point les écuyers servants qui plaçaient le « noble oiseau » sur la table. La plus belle et la plus noble des dames présentes faisait fonction de reine de la fête et entrait, au son des trompettes, dans la salle du festin en portant le plat d'or ou d'argent sur lequel était placé l'animal. A l'issue d'un tournoi, c'est au vainqueur qu'était offert le paon et il avait pour charge de le découper. L'intéressé pouvait prononcer en cette occasion un vœu *« d'audace ou d'amour »*, le serment de combattre tel ou tel adversaire ou celui de servir une dame. On connaît le fameux *« vœu du faisan »* prononcé par le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, et par un grand nombre de ses chevaliers. Le grand duc d'Occident déclarait alors : *« Je voue à Dieu premièrement, à la très glorieuse Vierge sa Mère, ensuite aux dames et au fai-*

LES PREMIERS LIVRES DE CUISINE

En France, le premier livre de cuisine connu date de la fin du règne de Charles V (1380). Appelé *Viandier* de Guillaume Tirel, plus connu sous le nom de Taillevent, il est rédigé par un cuisinier prestigieux qui a servi successivement Philippe VI de Valois, Jean I[er] et enfin Charles V. En 1373, il a accédé à la charge de « premier queux du roi ». Simultanément paraissent les *Enseingnemens qui enseingnent à appareiller toutes manières de viandes.* Ces ouvrages sont rédigés en langue « vulgaire » comme ceux qui sont publiés ailleurs en Europe à la même époque. En Italie, l'auteur du *Liber de coquina*, qui utilise initialement le latin, voit son ouvrage rapidement traduit en toscan, puis en dialecte vénitien. Le *Libre de Sent Sovi* est écrit en catalan en 1324 et c'est au milieu du XIV[e] siècle qu'est réalisé le *Buch von guter speise*, le *Livre des bons aliments*, qui témoigne du fait que les Allemands du temps ne sont pas en reste, de même que les Scandinaves puisque le premier livre de cuisine en langue danoise date du XIII[e] siècle.

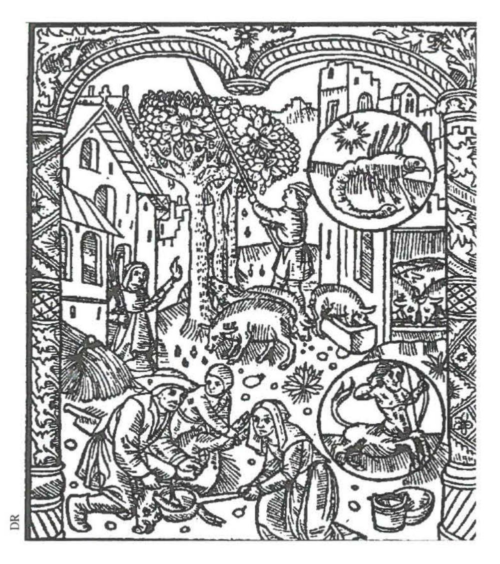
Les auteurs de ces traités sont souvent les cuisiniers des Grands, le roi de France, celui d'Angleterre, le duc de Savoie, le pape Martin V dans le cas du *Registrum coquinae* de Jean de Buckenheim. Il s'agit d'ouvrages pratiques qui mettent en écrits des recettes et des savoirs transmis jusque-là oralement. Si l'on excepte le *Libre del Coch* de maître Robert, cuisinier du roi Ferdinand de Naples, ces traités ne se préoccupent guère de pédagogie et s'adressent surtout aux autres « professionnels », souvent à la demande des princes ou des prélats, soucieux de voir s'affirmer une tradition qui donne à leurs maisons et à leurs tables le prestige nécessaire. Le livre ne détaille que les éléments qui font l'originalité des productions de son auteur. Les informations relatives à la cuisson, à la nature des ingrédients utilisés sont sommaires ou absentes car tout cela est supposé connu. Au fil du temps, le livre de cuisine correspond à des ambitions plus vastes ; il détaille les techniques de la coupe des viandes, fournit des conseils aux intendants chargés de l'approvisionnement des grandes tables, explique comment il convient de conserver le vin. Plus modeste, *Le ménagier de Paris* est écrit par un magistrat pour son épouse à la fin du XIV[e] siècle. C'est un manuel de bonne gestion de la maison, et la cuisine dont il est question ici n'est plus celle des princes mais celle des bourgeois.

ESCARGOTS ET GRENOUILLES

Que *Le ménagier de Paris* (1393) soit à la fois l'un des premiers manuels à traiter des escargots et des cuisses de grenouille et qu'il en parle l'un à la suite de l'autre prouve que les grenouilles sont depuis longtemps associées à l'escargot dans la représentation du patrimoine gastronomique français. Elles provoquent d'ailleurs le même dégoût et, à l'inverse, le même enthousiasme des convives. Comme les escargots, elles sont assimilées à du poisson.

A la table gauloise, les escargots sont frits à l'huile ou rôtis avec du garum, du poivre et du cumin. Représentatif de la cuisine du Moyen Âge tardif, *Le ménagier de Paris* propose une recette de limaçons, mais sa consommation ne semble guère courante. Au début du XVIe siècle, l'escargot est cependant l'apanage des meilleures tables et on dresse des chiens pour chasser les escargots dormeurs enfouis sous terre l'hiver. Au XVIIIe siècle, leur consommation est presque abandonnée jusqu'à ce que Talleyrand la remette à la mode en demandant à Antonin Carême d'en inscrire au menu d'un dîner offert au tsar de Russie. A partir de 1860, le succès de l'escargot ne sera plus guère démenti. Nombre de grands restaurants le servent et se spécialisent parfois dans ce plat. Surtout, l'escargot achève de se répandre grâce aux bouillons et aux brasseries qui le proposent en entrée de leur menu où il fait office d'huîtres du pauvre.

Publié vers 1393, *Le ménagier de Paris* donne les conseils suivants pour préparer les grenouilles : *« Pour les attraper, il vous faut une ligne et un hameçon avec un appât de viande ou un morceau de tissu rouge. Une fois les grenouilles prises, coupez-les en deux par le milieu du corps près des cuisses et videz leurs intestins. Prenez les deux cuisses que vous pèlerez toutes crues après avoir coupé les pattes. Puis lavez-les à l'eau froide ; si elles restent pendant une nuit dans de l'eau froide, elles en seront d'autant meilleures et plus tendres. Après qu'elles auront trempé, il faut les laver à l'eau tiède puis les essuyer dans une serviette. Ensuite elle seront roulées dans la farine puis on les fait frire dans de l'huile, de la graisse ou un autre liquide. Les mettre ensuite dans une écuelle avec de la poudre fine d'épices. »*


DR

A l'automne, on ramasse les châtaignes et on tue le cochon. Gravure sur bois du XVe siècle.

san, qui si le roi de France, mon seigneur, ou quelques autres princes de la Chrétienté veulent se croiser contre le Turc, je les suivrai et les accompagnerai, et combattrai même contre le Sultan corps à corps s'il veut y consentir. »

Dépendante des épices, la cuisine princière privilégie, selon l'expression de Fernand Braudel, *« la quantité ostentatoire par rapport à la qualité du goût »*. L'apparence somptueuse des plats, la mise en scène qui accompagne les festins comptent autant que le plaisir procuré par la dégustation des mets.

Le XVIe siècle apprécie le bien-vivre et le menu de Pantagruel que présente Rabelais dans son *Quart Livre* en témoigne. Légumes et produits végétaux sont négligés et c'est la viande qui retient l'intérêt des gourmands. Les Grands donnent le ton puisque, dans son *Journal*, Pierre de l'Estoile nous rapporte qu'à l'occasion d'une visite du duc de Lorraine, on donna des festins magnifiques *« en l'un desquels la reine mère mangea tant qu'elle cuida* [faillit] *crever et fut malade de double de son dévoiement. On disait que c'était d'avoir trop mangé de culs d'artichauts et de crêtes et rognons de coq, dont elle était fort friande. »* Catherine de Médicis – puisqu'il s'agit d'elle – a ramené d'Italie quelques cuisiniers de talent qui simplifient les sauces et les assaisonnements introduits par Taillevent et transmis par ses successeurs. Selon Montaigne, ces maîtres queux ne se tenaient pas en basse estime et se prenaient même pour des artistes. L'auteur des *Essais* nous rapporte ainsi la conversation qu'il eut avec un ancien maître d'hôtel d'un cardinal romain : *« Je luy faisoy compter de sa charge. Il m'a fait un discours de cette science de gueule avec une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eust parlé de quelque grand point de théologie. Il m'a déchiffré une différence d'appétits : celuy qu'on a à jeun, qu'on a après le second et le tiers service ; les moyens tantost de luy plaire simplement, tantost de l'éveiller et picquer ; la police de ses sauces premièrement en général, et puis particularisant les qualitez des ingrédiens et leurs effects ; les différences des salades, selon leur saison, celle qui doit estre reschauffée, celle qui veut estre servie froide, la façon de les orner, de les embellir pour les rendre encore plus plaisante à veuë. Après cela, il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considérations. Et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et celles mesmes qu'on employe à traiter du gouvernement d'un empire. »* La cuisine est alors devenue une affaire de praticiens qui se perçoivent comme des artistes des fourneaux. Les plats sont davantage préparés, les assaisonnement plus subtils et la France abandonne alors le recours massif aux épices, qui avaient caractérisé l'art culinaire médiéval. Au point que les voyageurs français se plaignent désormais régulièrement de l'abus que l'on en fait dans le reste de l'Europe.

On mange toujours en quantité à la cour des Valois et, quand des ordonnances somptuaires imposent, par temps de disette, de fixer une limite aux plaisirs de la table, il s'agit seulement d'interdire les repas à plus de trois services (entrées, viande ou poisson, dessert) mais chacun de ces services peut comprendre jusqu'à six plats différents... Le menu du festin « maigre » donné le vendredi 30 mars 1571 pour l'entrée solennelle dans Paris d'Elisabeth d'Autriche, l'épouse du roi Charles IX, est éloquent sur ce point. C'est par dizaines que les convives consomment saumons, turbots, barbues, mulets, éperlans, huîtres, homards, aloses, truites, carpes, brochets, lamproies, harengs, moules et un panier de cent grenouilles..., alors que le mauvais temps a empêché Liénard Hubert, le traiteur de la rue Tiquetonne, de fournir esturgeons, dorades et maquereaux frais...

Malgré les guerres de religion et les malheurs du temps, l'appétit des Parisiens demeure toujours aussi éveillé et un chroniqueur peut déplorer *« qu'on ne se contente pas en un disner ordinaire d'avoir trois services, premier de bouilly, second de rosty et troisième de fruict. Et encore il faut d'une viande avoir cinq, ou six façons, avec tant de saulces, de hachis, de pasticeries, de toutes sortes de salmigondis, et d'autres diversitez de bigarrures qu'il s'en fait une grande dissipation. »* Cer-

tains déplorent la gloutonnerie des contemporains car elle contribue à élever les prix des denrées alimentaires, ainsi Jean Bodin, dans son *Discours sur les causes de l'extrême cherté qui est aujourd'hui en France* : « *Et quoique les vivres soient plus chers qu'ils ne furent oncques, si est-ce que chacun aujourd'hui se mêle de faire festin, et un festin n'est pas bien fait, s'il n'y a une infinité de viandes sophistiquées pour aiguiser l'appétit et irriter la nature...* »

Si l'époque est à la gourmandise, elle est aussi celle qui voit l'essor d'une science culinaire désormais mise par écrit. Les premiers livres de cuisine sont apparus à la fin du Moyen Âge, mais ils se multiplient désormais. Pierre Pidoux publie en 1540 *La fleur de toute cuisine*, contenant la manière d'habiller toute viande, tant chair que poisson. Deux ans plus tard, le *Livre fort excellent de cuisine* est édité à Lyon (déjà) et y rencontre un vif succès puisqu'il y sera réimprimé en 1570, sous le titre de *Grand cuisinier de toute cuisine*. De nombreux ouvrages italiens du début du siècle sont alors traduits en français ; notamment *La manière de faire toutes sortes de confitures*, de Baptiste Cavagioli. Le célèbre Nostradamus n'est pas en reste puisqu'il publie à Lyon (toujours), en 1555, son *Excellent et moult utile opuscule à tous qui désirent avoir connaissance de plusieurs exquises receptes*.

De manière générale, dans le domaine de la cuisine comme dans beaucoup d'autres, c'est l'Italie qui donne alors le ton. Les choses vont changer au Grand Siècle car c'est à la cour de Versailles que se fixent les règles du moment. Il est significatif que l'ouvrage de François Pierre de La Varenne, intitulé *Le cuisinier français enseignant la manière de bien apprester et assaisonner toutes sortes de viandes*, publié en 1653, soit ensuite régulièrement réédité et... traduit en italien. En 1682, l'*Escole parfaite des officiers de bouche* de Pierre David confirme la primauté des maîtres queux français et sera réédité sept fois en vingt ans. A la même époque, Louis Robert constate que dans son *Art de bien traiter*, ouvrage nouveau, curieux et fort galant, dans lequel sont résumés tous les progrès accomplis depuis quinze ans dans l'art culinaire « *que n'est point aujourd'hui ce prodigieux regorgement de mets, l'abondance des ragoûts et des galimafrées, ce n'est pas cet entassement confus de diverses espèces, ces montagnes de rosts, ces entremets bizarrement servis... c'est le choix exquis des viandes,*



DR

Au XVIII[e] siècle, somptueux repas en plein air au cours d'une chasse aristocratique.

la finesse de leur assaisonnement, la politesse et la propreté de leur service, leur quantité proportionnée au nombre des gens... » qui font la qualité d'un repas. Qualité plutôt que quantité, mais aussi recherche du goût naturel des produits comme l'explique Nicolas de Bonnefons dans son *Epistre aux maîtres d'hôtel* quand il traite du « *vray goust qui se doit donner à chaque viande... Essayez vous le plus que vous pourrez à faire diversifier et distinguer par le goust et par la forme ce que vous ferez apprester : qu'un pottage de santé soit un bon pottage de bourgeois, bien nourry de bonnes viandes bien choisies, et réduit à peu de bouillon, sans hachis, champignons, épiceries ny autres ingrédiens mais qu'il soit simple puisqu'il porte le nom de santé ; que celuy aux choux sente entièrement le chou ; aux porreaux, le porreau ; aux navets, le navet... et vous verrez que vos maîtres s'en porteront mieux, auront toujours bon appétit et que vous en recevrez de la louange. Ce que je dis des pottages, j'entens qu'il soit commun et serve de loi pour tout ce qui se mange...* »

Potages de rois, potages de bourgeois

Alors que la fin du XVIII[e] siècle voit disparaître la famine, vaincue par la culture de la pomme de terre, et naître, en 1782, le premier véritable restaurant, la tourmente révolutionnaire vient compromettre dangereusement la tradition culinaire française, ce que nous explique dans son *Manuel des amphitryons*, l'un des tout premiers « gastronomes », Alexandre Balthazar Grimod de La Reynière :

VATEL PRÉFÈRE LA MORT AU DÉSHONNEUR

L'épisode remonte à 1671, quand Louis XIV en route pour les Flandres s'arrête à Chantilly chez le Grand Condé en compagnie de la reine Marie-Thérèse, de Monsieur – son frère, le duc d'Orléans – et d'une partie de la Cour. Vingt-cinq tables ont été prévues dans la galerie des batailles et c'est François Vatel qui a reçu la charge d'organiser les repas. Chef d'office chez Foucquet, il s'était exilé en Angleterre de 1661 à 1664, quand son premier maître avait connu la disgrâce. Auteur d'un *Art de l'escuyer tranchant* utile à tous les gentilshommes de cet emploi, il est ensuite, quand il passe au service du prince de Condé, l'inventeur de la crème dite Chantilly. Ce maître des cuisines va connaître, en avril 1671, un destin tragique puisque, selon le récit que nous a donné de l'événement madame de Sévigné, il se suicide pour ne pas avoir à soutenir l'affront d'une marée – c'est-à-dire d'un arrivage de poissons – qui n'était pas arrivée à temps pour la préparation du repas royal. Déjà, la veille, le rôti avait manqué à une table et il avait fallu les paroles réconfortantes du prince de Condé pour consoler son intendant. Au cours de la nuit, de malencontreux nuages gâchèrent les effets du feu d'artifice grandiose qui avait été prévu. Pour le malheureux Vatel, c'était un coup du sort supplémentaire. Il fut d'autant plus accablé quand un petit convoyeur de poisson lui apporta deux charges de marée destinées au repas maigre du vendredi. Oubliant qu'il avait envoyé des émissaires dans tous les ports les plus proches, Vatel s'affole à l'idée de ne pouvoir garnir les assiettes des nombreux convives et déclare à un témoin *« ne point pouvoir survivre à cet affront-ci »*. On se moque de ses inquiétudes mais il monte à sa chambre et se passe son épée à travers le corps. Il venait à peine d'expirer que de nombreuses marées arrivèrent de toutes les directions. On loua et l'on blâma en même temps le courage de cet homme d'honneur mais la table n'en fut pas moins mise et, selon madame de Sévigné *« l'on mangea comme si un grand deuil n'était pas inopinément tombé sur la cuisine. »* Évoquant ce suicide dans son essai sur *La Mort volontaire au Japon* (Gallimard), Maurice Pinguet observe qu'il fallait l'esprit d'un samouraï ou d'un Romain pour comprendre et saluer la grandeur de Vatel.

LE REPAS, UN RITE COMMUNAUTAIRE

Geste sacré, le partage de la table implique un rapport privilégié avec les convives. On ne mange pas son pain avec n'importe qui et on ne s'assoit pas à la même table que tout le monde. Le faire est un signe d'appartenance à une communauté, une manière de se mettre sur un pied d'égalité. Le partage du pain et du vin permet de renforcer les liens amicaux ou associatifs, comme en témoignent les repas d'adoubement ou, à l'inverse, d'exclusion de la chevalerie. Dans l'un, le nouvel élu est au centre des convives ; dans l'autre, l'exclu isolé à une table mange et boit seul du pain et du vin, pendant que les autres festoient.

L'emblème le plus accompli de cette fusion des convives est la table ronde de la légende du roi Arthur.

La présence de convives est si fortement significative qu'elle a ses règles et ses obligations, à commencer par le devoir d'hospitalité. On se doit ainsi d'offrir le gîte et le couvert au voyageur de passage, même inconnu. Autre coutume, dès le Moyen Âge, les riches ouvrent au moins ponctuellement leur table aux pauvres. Saint Louis reçoit treize pauvres à sa table pour renouer avec la tradition de la Cène, tandis que les représentations médiévales montrent au bas de la table domestique, gens de journée et chiens croquant les abats et les reliefs ou suçant les os de concert. Plus tard, la Cour n'échappe pas à cette tradition et les courtisans emportent les restes de la table du roi.

Lieu d'échange, le repas est le moment idéal pour faire connaître des décisions, officialiser des changements, sceller une alliance, qu'elle soit transaction immobilière ou mariage. L'essentiel étant de boire et de manger ensemble pour se témoigner sa confiance, le contenu des assiettes importe initialement peu. Puis, le devoir d'hospitalité impose d'honorer au mieux les convives et offre l'occasion d'échapper, le temps d'un repas, à une nourriture quotidienne particulièrement fruste et à un monde hostile. Toutes les représentations de fêtes se plaisent à peindre le festin, les ripailles, les kermesses, la liesse des convives et enfin l'abondance : jambons entamés, saucisses en chapelets, venaisons fumantes, coupes de vins dorés ou rutilants accompagnent les défoulements collectifs et les récits gargantuesques.

ANTHONY ROWLEY

Les Français à table. Atlas historique de la gastronomie française. Hachette, 1997.



DR

Repas de noce à Yport, ***tableau d'Albert-Auguste Fourié (1886).***

« L'art alimentaire allait prendre un nouvel essor, lorsque la Révolution vint, tout à coup, non seulement l'arrêter dans sa marche et paralyser ses progrès renaissants, mais le faire rétrograder avec une telle rapidité que, si le règne des Vandales eût duré plus longtemps, on aurait perdu jusqu'à la recette des fricassées de poulet. Les Jacobins nous mirent pendant trois ans à la diète et ce n'est pas assurément leur faute si cette diète n'a pas été organisée en famine. » Une fois la paix civile revenue, les conditions d'une renaissance sont remplies et c'est en 1801 qu'apparaît pour la première fois le mot *« gastronomie »* qui va bientôt désigner la *« mise en règle du manger et du boire, transformés en art de la table ».*

Naissance des restaurants parisiens

La cuisine va désormais quitter les palais princiers et sortir des terroirs où se maintenaient de riches traditions locales pour faire du restaurant l'un des lieux de sociabilité emblématiques de la bourgeoisie triomphante. Avec ses codes et ses rites, avec les traditions qu'il installe et les commentaires que produit désormais la littérature gastronomique, le repas, ou plutôt la manière de faire bonne chère, devient un élément déterminant de la « distinction » recherchée par les nouveaux maîtres. Jadis, le courage au combat, les manières de Cour puis le beau langage permettaient d'identifier l'homme de qualité, le *« mangeur du XIXe siècle »*, brillamment étudié par Jean-Paul Aron, apporte aux nouveaux dominants l'un des signes de leur suprématie sociale. Le restaurant parisien devient le lieu par excellence de l'initiation mondaine et c'est au Rocher de Cancale, chez Véry ou chez Véfour que Balzac entraîne les personnages de sa *Comédie humaine.* La France des banquets républicains ou des repas de noces va demeurer fidèle tout au long de ce siècle à cet art du bien manger dont les règles s'établissent à Paris, mais la première moitié du XXe siècle verra s'affirmer la résistance des cuisines régionales et, en 1929, La Mazille exalte dans sa *Bonne cuisine du Périgord « la daube de veau à la mode du pays »*, deux ans avant que Pierre Benoit ne donne avec son *Déjeuner de Sousceyrac* une brillante onction littéraire à ce retour vers les terroirs, une tendance confirmée par Curnonsky, le champion de la cuisine provinciale.

La nouvelle cuisine née il y a deux décennies a quelque peu transformé le paysage gastronomique français mais les traditions de la table n'en demeurent pas moins un élément d'identité fort qui contribue à l'image du *« pays où il fait bon vivre »* que la France conserve encore en cette fin du XXe siècle.

Ph. C.

LES OBJETS ET LE DÉCOR DE LA TABLE

La table, qui apparaît aujourd'hui comme le meuble par excellence du repas, n'avait pas la même importance chez les Anciens et, jusqu'au Moyen Âge, elle se résume à des plateaux rectangulaires posés sur des tréteaux mobiles. Le meuble principal est alors le banc, qui a donné son nom au banquet et qui demeurait fixe alors que plateaux et tréteaux étaient par nature mobiles. C'est de là que viendraient les expressions *« mettre la table »* ou *« dresser la table »*. La forme rectangulaire du meuble permettait de placer les convives en fonction d'un rituel de préséance compliqué. Ce n'est qu'au XVI[e] siècle, du fait des influences italiennes et peut-être des réminiscences arthuriennes, que la table ronde devient plus fréquente. Quand les sièges individuels se substitueront au banc et quand les tables fixes remplaceront les plateaux posés sur des tréteaux mobiles, le temps sera venu d'aménager une pièce spécifique, la salle à manger.

Les nappes sont utilisées dès le haut Empire romain et il en va de même à la cour de Charlemagne. Pendant longtemps, la nappe recouvrant la table fit fonction de serviette, quand ce n'était pas de mouchoir. Ce fut Henri III, le promoteur de la chaise à dossier, qui voulut avoir des nappes et des serviettes empesées, changées à l'entremets, après les sauces... La serviette était connue à Rome mais la nappe ou le revers de la main suffisaient pour s'essuyer la bouche au cours des siècles rustiques du Moyen Âge. Parfois, on recourait à des serviettes attachées au mur comme de vulgaires torchons. Portée à l'origine sur le bras, la serviette proprement dite va être nouée autour du cou avec la mode des fraises, collerettes fragiles que l'on tenait à protéger des taches. Quand cet élément vestimentaire était trop volumineux, il devenait difficile de le protéger d'une serviette et l'on constatait qu'il était délicat de *« joindre les deux bouts »*. Au XVII[e] siècle, la disparition de ces collerettes conduit à poser la serviette sur les genoux.

DR

Assiette en faïence italienne et couverts en vermeil exécutés par le maître Jean Villain en 1684. Le couteau comporte une lame d'acier.

L'assiette personnelle ne s'imposera qu'avec Louis XIV. Pendant longtemps, une tranche de pain sur laquelle on posait la viande en fit fonction. A l'issue du banquet, elle était souvent distribuée aux miséreux affamés. L'écuelle apparaît pour la consommation du potage mais il n'y en a souvent qu'une pour deux, voire plusieurs convives. Une communauté qui disparaît au Grand Siècle, avec le triomphe définitif de l'assiette creuse, qui doit d'abord servir de récipient pour le potage.

Le couteau était un objet personnel que l'hôte n'était pas obligé de fournir. Chacun portait le sien à la ceinture quand il se rendait à table, cela jusqu'au XVI[e] siècle. Cette pratique est encore observée aujourd'hui dans certains repas de chasse.

La cuiller est un instrument très ancien, familier aux Égyptiens, aux Grecs et aux Romains. Au Moyen Âge, il n'y en a souvent qu'une pour deux mais elle devient un objet personnel au XVII[e] siècle. Son manche s'est alors nettement allongé, car il avait fallu là aussi s'adapter aux vastes fraises contemporaines de l'époque d'Henri III.

La fourchette est beaucoup plus récente puisqu'elle paraît à Venise au XIII[e] siècle ; son usage reste longtemps limité mais, passée à Florence chez les Médicis, c'est par eux qu'elle arrive en France, même si la reine Catherine – dont la gourmandise était proverbiale – mangeait encore délicatement avec ses doigts. Là aussi, c'est avec Henri III que ce précieux ustensile voit son usage se répandre avant de se généraliser, avec quatre dents désormais et non plus deux, à la fin du XVII[e] siècle.

Le verre existe chez nous dès l'époque gauloise, riche en toutes sortes de vases à boire. La tradition perdure au Moyen Âge, époque durant laquelle on utilise des chopes de grès ou d'étain (toujours en usage en Allemagne pour la bière), des gobelets en bois, des coupes de métal. A table, il n'y a parfois qu'un verre pour deux ou pour plusieurs, un pot commun où l'on boit à tour de rôle, mais cet objet si utile devient rapidement individuel sur les tables aristocratiques et les autres.

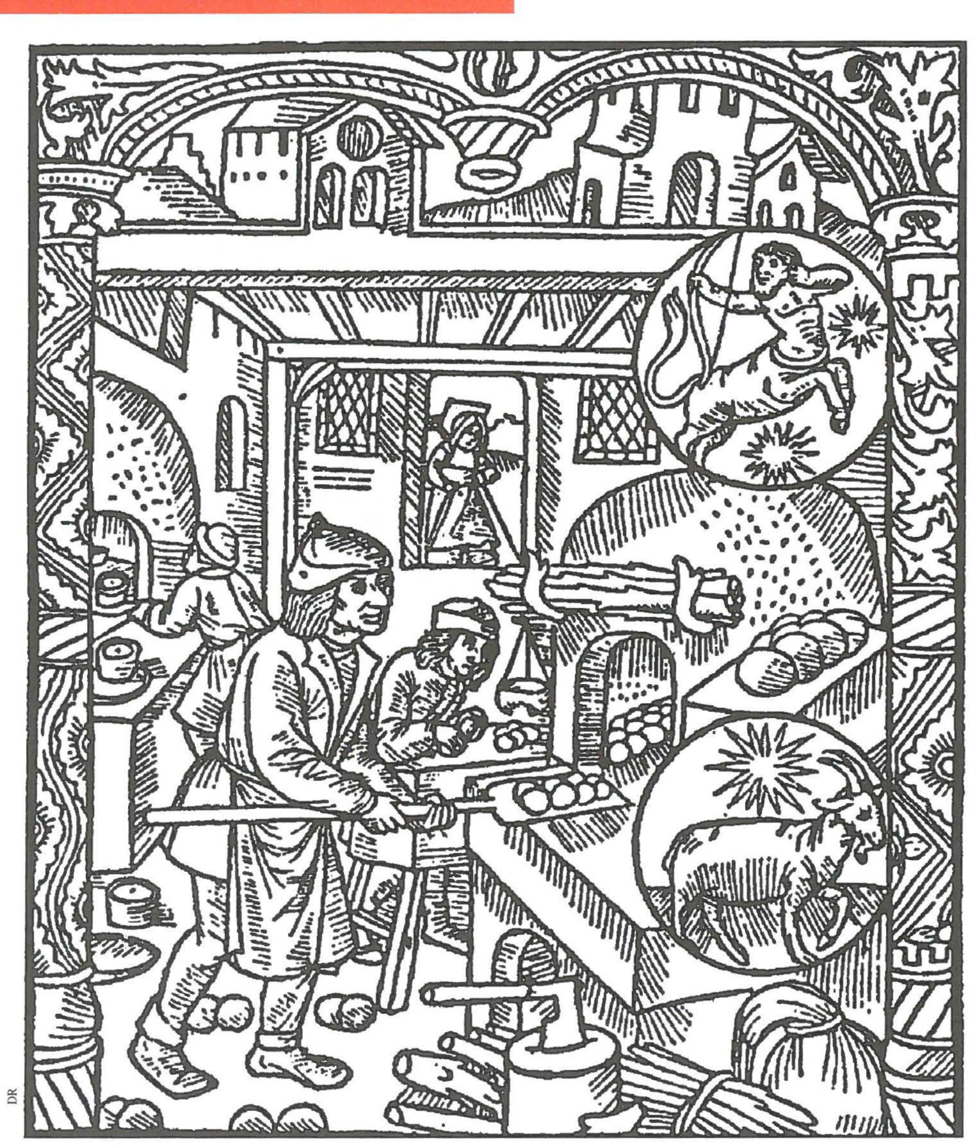
PHILIPPE CONRAD

MICHES DORÉES, ODORANTES, CROUSTILLANTES...

Digression sur le pain

ENTRETIEN AVEC LIONEL POILÂNE

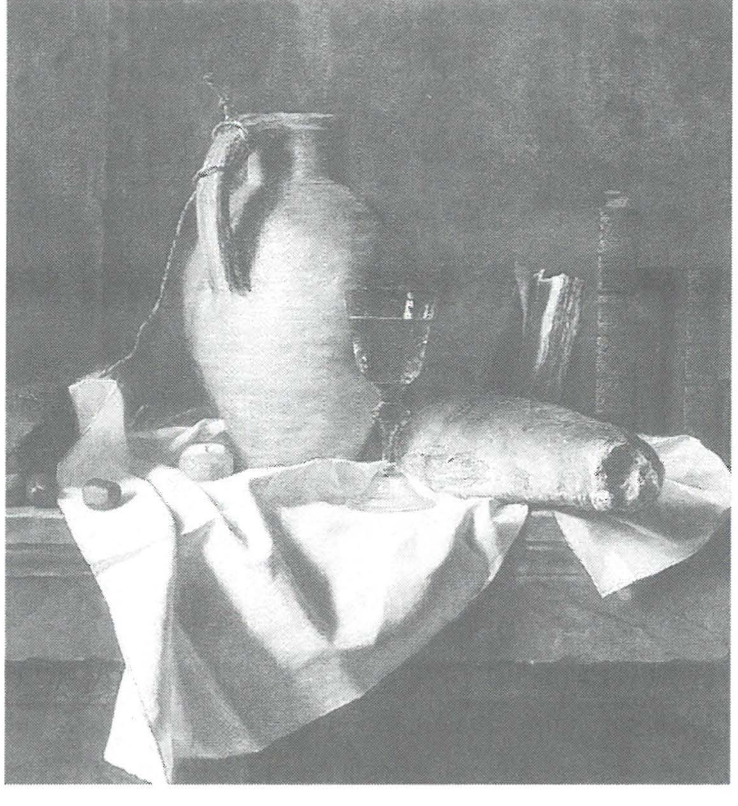
En 1932, Pierre Poilâne crée sa première boulangerie qui est encore à Paris, au 8, rue du Cherche-Midi. Le maître fournil n'avait d'autre ambition que de perpétuer le savoir-faire ancestral. Le pain Poilâne d'alors – qui n'a jamais varié – c'est le pain français du XVIII[e] siècle. Celui d'avant la Révolution... Aujourd'hui, son fils, Lionel, a pris la suite. Et les boulangeries Poilâne livrent du pain français de tradition dans le monde entier. Rencontre avec l'homme de l'art.



DR

Préparation de petits pains. Gravure sur bois d'un almanach du XV[e] siècle.

C'est en 1959 que Lionel Poilâne, fils du fondateur, entre en boulangerie comme on entre en religion. Pur produit de l'apprentissage traditionnel, dont il n'hésite pas à dire que sa suppression est un véritable drame pour la jeunesse, il se forge une morale exigeante de chef d'entreprise astreint à la réussite et prêt à en répondre sur ses biens propres, devant ses employés comme devant la loi. « *A l'opposé,* dit-il, *de ces PDG d'aujourd'hui "à responsabilité limitée", qui se permettent de multiplier cyniquement les faillites, réduisant des milliers de braves gens au chômage en toute impunité* »... Une vision, donc, du contrat social pour façonner un produit remontant à la nuit des temps dans la logique de sa maxime favorite empruntée à Nietzsche : « *L'homme de l'avenir est celui qui aura la plus longue mémoire* ». Une maxime qui, a vingt ans, l'a poussé à partir pour les USA et à se présenter chez Bloomingdale's, le plus chic magasin de New York, un pain français de tradition multiséculaire sous le bras. Résultat, aujourd'hui, 3 000 clients américains se font livrer chaque semaine par Federal Express une miche Poilâne ambassadrice du goût traditionnel français. Elle est également livrée par milliers en Belgique, en Grande-Bretagne et même au Japon...


DR

Nature morte au pain, tableau du XVIII[e] siècle. Le pain que nous aimons était déjà cuit par les Gaulois. Il connaît au Moyen Âge une grande diversité : cimereaux dijonnais, miches blanches lyonnaises, pain choine nommé ainsi car préparé dans les monastères. Leur goût s'approche du pain de mie actuel. Ces pains de bouche se mangent tout seuls ou avec des fruits et du fromage. Les pains mollets doivent leur légèreté au remplacement du levain par de la levure de bière. Marie de Médicis les appréciait tant qu'on les nommait pains à la reine. Les fouaces d'Amiens sont des pains de première qualité qui n'ont rien à voir avec les fouaces et fougasses qu'on mange aujourd'hui dans le Midi.

Enquête sur l'histoire : L'origine du pain se perd dans la nuit des temps. On en trouve la trace en Gaule avant l'occupation romaine. Au Moyen Âge, sa fabrication est très diversifiée. Quelle place tenait-il dans la vie sociale ?

Lionel Poilâne : Parce qu'il est le plus facile à stocker et à conserver, le blé a toujours été le premier capital, d'où les expressions française *« avoir du blé »*, ou anglaise *« to have much dough »* (avoir beaucoup de pâte) qui, aujourd'hui encore, traduisent la fortune et la puissance. Celui qui stocke le blé devient le maître du pain ; et le contrôle du pain, c'est la maîtrise de la paix sociale. C'est-à-dire le pouvoir...

ESH : Retrouve-t-on la trace de ce « pouvoir par le pain » dans l'histoire ?

LP : *Panem et circenses !* Dans la Rome antique, on en était même arrivé à nationaliser les boulangeries pour parer à toute mauvaise surprise. Et quand les Parisiens marchent sur Versailles, en 1789, c'est pour ramener à Paris *« le boulanger, la boulangère et le petit mitron »*, en l'occurrence la famille royale à qui ce qu'on pardonnait le moins était de n'avoir pas su prévoir le manque de pain, lequel était l'essentiel de la nourriture à l'époque... A tel point que l'obsession de Napoléon, même en campagne au fin fond de la Russie, était d'interroger ses estafettes : *« Le peuple a-t-il du pain à Paris ? »* Autre facteur de cohésion sociale, les religions s'approprient l'imaginaire du pain, dans la fermentation duquel les prêtres Égyptiens voyaient quelque chose de magique.

ESH : Pourtant, les meuniers n'ont pas toujours été en odeur de sainteté ?

LP : Accusés de s'approprier les forces de l'eau et du vent qui n'appartiennent qu'aux dieux, ils ont effectivement été longtemps « religieusement incorrects », à l'origine de l'avènement de la culture technique. Car, à qui attribuer les premiers balbutiements de la biotechnologie, sinon à cette Égyptienne à qui la légende prête la première fermentation d'une pâte à pain, cuite avec retard, et qui devait se révéler plus digeste et légère, ouvrant la voie à la panification que nous connaissons encore aujourd'hui ? Et qui est à l'origine de la première roue dentée, du premier embrayage, du premier régulateur de force, du premier arbre à cames ? Ce n'est ni Louis Renault, ni Henri Ford, ni Ettore Bugatti, ni aucun géant moderne de l'industrie automobile, mais l'humble quête du pain d'une succession multiséculaire de meuniers anonymes...

ESH : Considérez-vous comme un progrès l'évolution du pain moderne ?

LP : Un produit véhiculant autant de symboles que le pain fut toujours chargé de quelque chose d'immatériel et d'affectif que l'on retrouvait dans le langage populaire : *« avoir du grain à moudre »*, *« bon comme du bon pain »*, *« pétri de bonnes intentions »*, les mauvaises intentions consistant à vous *« faire passer le goût du pain »*... Mémoire vive d'une région, chaque type de pain transcendait un type de culture. Il traduisait l'opulence de certains peuples et la frugalité des autres, telles ces miches somptueuses et colorées, immortalisées par certains peintres flamands, comparées aux pains plats et diaphanes des pays méditerranéens. Sans faire de nostalgie, on constate que l'industrialisation du pain compromet cette dimension.

ESH : Cette industrialisation, qui ne concerne pas que le pain, traduit-elle une évolution du goût de nos contemporains ?

LP : Je sursautais récemment en passant près d'un marteau-piqueur assourdissant sur lequel était inscrit : *« instrument insonorisé »*. C'est le même mécanisme intellectuel qui avait conduit les républiques d'Europe de l'Est à s'intituler « démocratiques ». La vérité, c'est qu'on ne parle jamais autant des choses que lorsqu'elles disparaissent, comme le respect de la nature ou... le goût ! Le goût et l'écologie sont d'abord question d'éducation. Il faut réinitier les consommateurs à la joie de redécouvrir dans leurs assiettes, le goût et le rythme de la vie ; à renoncer aux produits passés de saison pour les retrouver dans toute leur authenticité et leur fraîcheur, la saison revenue. Il faut leur apprendre à respecter la chronobiologie du vivant. Si l'on consomme du fromage de chèvre en décembre et janvier – période pendant laquelle les chèvres ne donnent pas de lait – c'est au prix d'une déprogrammation du rythme biologique de ces animaux, ce qui n'augure rien de bon. La première prise de position écologique relève aussi du bon goût : consommer du fromage ou des légumes hors saison, c'est à la fois ouvrir la porte aux manipulations chimiques ou génétiques et s'exposer à payer plus cher des produits qui sont une insulte au palais. Alors que respecter les rythmes de la vie, c'est redécouvrir à peu de frais des saveurs authentiques oubliées.

Tant il est vrai, pour conclure, que le contenu des assiettes est un champ d'expression des dérèglements d'une société particulièrement révélateur, mais aussi un champ d'action à ne pas négliger...

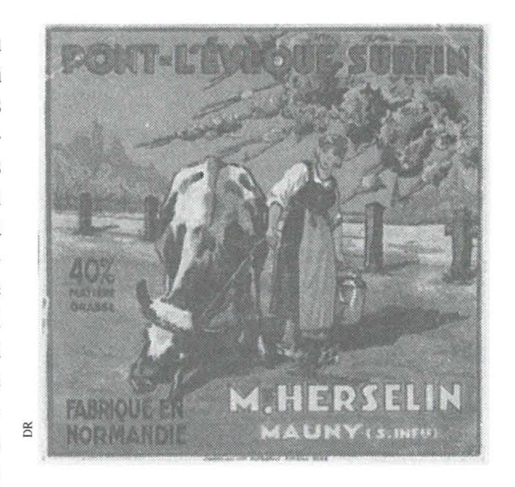
PROPOS RECUEILLIS PAR RAOUL GAUTHIER

Le régal des pauvres et des rois

PAR JEAN KAPPEL

Où l'on apprend que Charles VII, déjà, protégeait le roquefort, Henri IV aimait le brie, Napoléon III faisait la fortune du camembert, tandis que Zola détestait le livarot. Voyage odorant aux pays des pâtes molles et pâtes cuites.

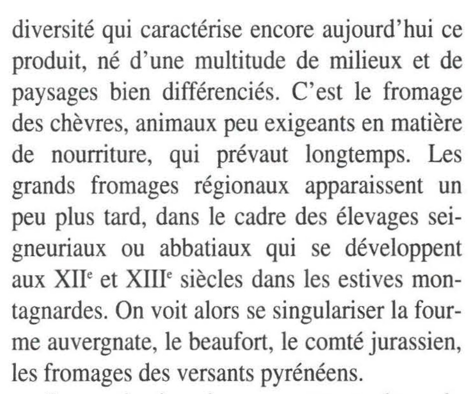
On connaît la boutade fameuse du général de Gaulle selon laquelle un pays qui a été capable d'inventer près de trois cents fromages ne peut être qu'ingouvernable... Produit considéré longtemps comme la nourriture du pauvre, et bien qu'apprécié des rois, le fromage n'a réussi à conquérir que récemment ses lettres de noblesse, au point de mériter, au même titre que le vin, de prestigieuses appellations contrôlées. Il est né il y a pourtant bien longtemps, quand les éleveurs se soucièrent de conserver, une fois le lait de leurs animaux caillé, les éléments nutritifs qui demeuraient encore consommables. Le mot vient du vieux français *formaige*, ou *fourmaige*, qui a donné notre fourme auvergnate et qui est issu du mot latin *forma* désignant la forme à fromage et du grec



DR

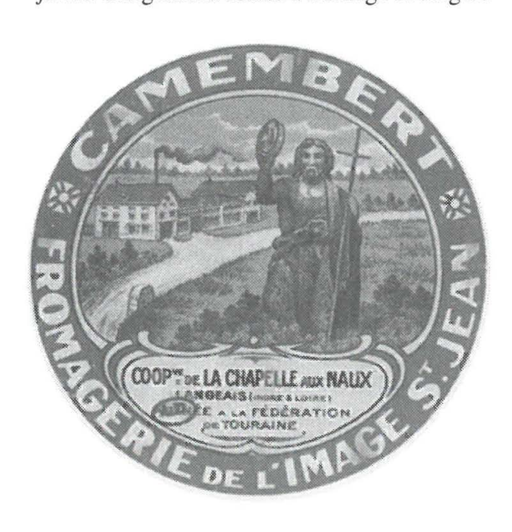
formos qui correspond plus précisément à la corbeille servant à égoutter le produit. Le mot latin qui désigne le fromage (*caseus*) a donné en revanche le *cheese* anglais et le *käse* allemand.

Connu dès l'Empire romain, le fromage est alors un mets rustique apprécié des bergers et des montagnards, mais aussi des soldats en campagne. Les monts des Cévennes et du Gévaudan fournissent un produit réputé et il en va de même de certaines vallées alpestres d'où les éleveurs viennent les vendre sur les marchés des villes gallo-romaines. Le repli sur les campagnes, qui caractérise le haut Moyen Âge et la multiplication des économies locales autarciques encourage partout la production des fromages destinés à l'autoconsommation, ce qui explique pour une large part l'extrême



diversité qui caractérise encore aujourd'hui ce produit, né d'une multitude de milieux et de paysages bien différenciés. C'est le fromage des chèvres, animaux peu exigeants en matière de nourriture, qui prévaut longtemps. Les grands fromages régionaux apparaissent un peu plus tard, dans le cadre des élevages seigneuriaux ou abbatiaux qui se développent aux XII[e] et XIII[e] siècles dans les estives montagnardes. On voit alors se singulariser la fourme auvergnate, le beaufort, le comté jurassien, les fromages des versants pyrénéens.

La production demeure, tout au long du Moyen Âge, inégale selon les régions. Les conditions climatiques méditerranéennes ne sont guère favorables car la période de lactation des troupeaux ovins correspond à leur remontée estivale vers les montagnes voisines.





DR



DR

L'Armorique bretonne, malgré son caractère bocager et des conditions naturelles largement favorables, ne produit aucun fromage et préfère utiliser le lait pour en faire du beurre. Phénomène propre aux celtes insulaires puisque l'Irlande et le pays de Galles ignorent longtemps le fromage. Ces diversités dureront jusqu'à aujourd'hui, puisque Auvergnats et Rouergats consommaient encore, au début des années soixante, quatre fois plus de fromage que les Bretons.

Née des différents terroirs, la production fromagère va évoluer en fonction des marchés qui s'ouvrent à elle. Dès la fin du Moyen Âge, certains produits s'exportent à de longues distances. Le maroilles tire ainsi son nom d'une abbaye de Thiérache qui fournit, dès le XIVe siècle, les cités flamandes, Paris, la Champagne et la cour d'Angleterre. Produit plus près de Paris, le brie ne tardera pas à s'imposer comme le fromage par excellence, mais le géromé vosgien ou le comté du Jura, beaucoup plus lointains, commencent également à asseoir leur réputation. Les conditions de transport font naturellement que les fromages périssables sont produits à la périphérie des villes, alors que les fromages durs à pâte pressée peuvent venir de loin, notamment des régions montagneuses. Dans celles-ci, l'exportation des fromages de qualité encourage à fabriquer, pour la consommation locale, des produits secondaires comme la brocotte vosgienne ou le gaperon auvergnat.

Quand le pays de Bray inventa le petit-suisse

Les goûts de la cour royale vont imposer, au fil du temps, la réputation de certains fromages. Le brie est apprécié dès le XIIIe siècle et la faveur qu'il rencontre auprès des souverains lui confère un prestige qui lui garantit un succès de plusieurs siècles. Henri IV, Marie Leszczynska et Louis XVI en seront friands et, lors du congrès de Vienne, Talleyrand, qui a suggéré un concours des principaux fromages européens, lui permet de triompher de tous ses rivaux.

Longtemps fabriqué dans la seule région de Vimoutiers, le camembert normand va entamer sa prodigieuse carrière quand Marie Harel, une Briarde venue s'établir dans le village de Camembert, lui applique les procédés d'affinage appris dans sa province d'origine. Connu dans la région d'Argentan, ce nouveau produit va accéder à la notoriété nationale quand le gendre de Marie Harel l'offre à Napoléon III venu inaugurer la ligne de chemin de fer Paris-Granville. Enchanté, l'Empereur se fait régulièrement livrer aux Tuileries et assure ainsi son succès dans la capitale.

Connu dès le XIe siècle, le roquefort voit sa production réglementée et protégée par l'autorité royale, de Charles VII à Louis XIV et, dès le XVIIIe siècle, le parlement de Toulouse interdit les contrefaçons. Les représentants du pouvoir royal encouragent parfois, en vue de leur exportation, la fabrication des fromages locaux. On fait ainsi venir en Auvergne des fromages hollandais ou suisses pour qu'ils améliorent le produit et lui ouvrent des perspectives commerciales analogues à celles dont bénéficient depuis longtemps le roquefort ou le brie. Il faut pourtant attendre la révolution des transports pour que les différents fromages régionaux partent, au XIXe siècle, à la conquête du marché national. C'est alors, vers 1850, que le pays de Bray invente le petit-suisse, fabriqué à l'origine par un fromager suisse employé par un fermier de Villers-sur-Auchy.

Le fromage n'en reste pas moins à cette époque une nourriture destinée avant tout aux paysans et aux milieux populaires. Les autorités gastronomiques que sont Grimod de La Reynière et Brillat-Savarin ne lui accordent que peu d'intérêt, moins en tout cas qu'aux truffes et aux foies gras et dans son *Dictionnaire de cuisine*, Alexandre Dumas demeure très réservé, même s'il apprécie « *les délicieux petits fromage suisses* ». La description que Zola nous donne dans son *Ventre de Paris*, de l'étal d'un fromager des Halles n'a rien de très appétissant. Seuls, le brie, le roquefort et le port-salut – né en 1816 à l'abbaye d'Entrammes – trouvent grâce aux yeux de l'auteur, qui ne manque pas de dénoncer les « *puanteurs* » du limbourg, du pont-l'évêque, du livarot et du géromé dont l'odeur a suffi pour tuer les mouches imprudentes qui s'en sont approchées. La révolution des transports et des techniques de conservation vont mettre bon ordre à tout cela et les citadins du XXe siècle pourront disposer d'une gamme de fromages très diversifiée, composante désormais indispensable de la qualité de la table.

J. K.

UNE BOISSON AIMÉE DES DIEUX

Le vin et la littérature

PAR PIERRE DEVILLE

Les Gaulois étaient réputés, déjà, pour la variété de leurs vins, mais aussi pour le goût immodéré qu'ils portaient à cette boisson aimée des dieux. Leurs descendants ne sont pas en reste. Comme le prouve la place du vin dans notre littérature.


TALLANDIER

Pas de repas gourmand ni galant sans bon vin. Gravure française du XVII[e] siècle.

Un des privilèges de la langue française est de faire rimer vin avec divin. C'est aussi une marque de gratitude à l'égard des dieux bienfaiteurs de la vigne. Osiris en Égypte, Dionysos chez les Grecs qui honorent en ce fils de Zeus, le dieu du Vin et le symbole de la fête. A Rome, Bacchus prend le relais.

Dans l'Europe médiévale, la vigne est le jardin des hommes de Dieu. C'est aux bénédictins et aux cisterciens que l'on doit les grands crus de Bourgogne et du Bordelais qui nous donnent envie d'entonner l'Alléluia ! Jean-François Gautier écrit dans *La Civilisation du Vin* : « *Premier personnage de la cité et premier vigneron, l'évêque se doit de maintenir un vignoble de qualité intra-muros, allant parfois même jusqu'à déplacer le siège de son évêché pour trouver un meilleur site viticole.* » (1)

D'abbaye en monastère, de prieuré en commanderie, le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle est la plus grande route du vin.

Plaisir de Dieu, plaisir du roi, le vin d'Ay, dit *vinum dei*, est le préféré de François I[er] qui le fait servir à Henri VIII au camp du Drap d'Or. Les Bourbons sont plus grands mangeurs que fins buveurs : Louis XIII attendra d'avoir trente-neuf ans pour boire son premier verre de vin pur. (2)

C'est sous le règne de Louis XIV que dom Pérignon, bénédictin de l'abbaye de Hautvilliers, aveugle mais doué d'un palais et d'un odorat miraculeux, crée le champagne qui connaît un succès foudroyant à Versailles, avant de faire mousser la France dans le monde entier. On s'étonne et même on s'afflige qu'un tel bienfaiteur de l'humanité, dont Claudel dira : « *il a mis le soleil dans nos verres* », n'ait pas encore été canonisé. Sa gloire est que personne n'a osé commettre le sacrilège de traduire champagne dans une autre langue. D'un pays à l'autre, il reste le mot de passe de la fête. Sous la Révolution française, les aristocrates à la veille de monter sur l'échafaud consacrent leurs derniers louis d'or à faire acheter des huîtres et du champagne qu'ils partagent avec leurs geôliers, dans un dernier hommage au savoir-vivre.

Que Paris soit en proie à la famine n'empêche pas les députés de la Convention, nouveaux riches du pouvoir, de faire bombance à l'exemple de Danton qui s'écrie : « *Mets merveilleux, vins exquis, femmes dont on rêve : tout cela est le prix de la force conquise.* » A une époque où les têtes ne tien-

ERNST JÜNGER ET LE TASTEVIN

Chers confrères du Tastevin, je vous remercie de tout cœur de l'accueil, qui m'honore, au sein de votre illustre Confrérie. J'ai accepté avec plaisir votre invitation, en tant qu'ami du vin qui m'a accompagné tout au long de ma vie, mais aussi en tant qu'ami de la France. Pourtant cela n'est pas la seule raison. Les enfants allemands découvrent déjà le nom de Bourgogne dans le chant des Niebelungen, cette vaste épopée du temps des grandes migrations. En effet, la légende de Siegfried se déroule à la cour des rois de Bourgogne qui, en ce temps-là, n'étaient évidemment pas encore arrivés jusqu'à votre région prospère, mais qui résidaient encore à Worms, au bord du Rhin. Ensuite à l'école, on apprend que deux empereurs germaniques dont le souvenir est encore vivant, Frédéric Barberousse et Maximilien, nommé le dernier des chevaliers, ont épousé des princesses bourguignonnes. Il est très probable que plusieurs tonneaux du vin de Bourgogne, le meilleur, faisaient aussi partie de la magnifique dot. Le vin offre au solitaire aux heures de tristesse, la consolation et l'oubli ; et quand il est bu en bonne compagnie avec des frères, des amies et des jolies femmes, il donne son éclat à la fête. De grands poètes, d'Anacréon et Omar Khayyâm jusqu'à Rabelais et Baudelaire, ont vanté son pouvoir merveilleux, je dirais même sacramental. Je tiens particulièrement à vous remercier, en tant que bon Allemand, pour cette soirée de fête au château du Clos-Vougeot qui réunit confraternellement de nombreuses nations. Nous savons tous, et nous en sommes profondément heureux, que le climat des relations entre nos deux peuples s'est adouci d'une manière prodigieuse depuis la Seconde Guerre mondiale, grâce aussi, pour une large part, aux liens de l'amitié entre vos présidents et nos chanceliers : de Gaulle et Adenauer, Giscard et Schmidt, Mitterrand et Kohl. Puisse cette soirée contribuer modestement à cette entente, et en être le témoignage. Depuis la disparition de l'Empire carolingien, nous avons bu pendant mille ans à des tables différentes, et nous nous sommes vidés réciproquement nos caves. Comme Goethe l'a dit, si l'Allemand aime boire les vins français, le Français par contre, apprécie en plus de ses propres vins, aussi ceux de la Moselle et du Rhin. Mais cela ne suffit pas. Entre-temps, nous avons découvert l'un chez l'autre, notre voisin le plus cher. Que les mille prochaines années nous voient assis autour de la même table en bonne amitié ! Au nom de ma femme et de moi-même, merci encore !

ERNST JÜNGER

Discours prononcé par Ernst Jünger, le 20 juin 1987 au Clos-de-Vougeot, alors qu'il vient d'être fait commandeur de la confrérie du Tastevin. Ce discours fut publié dans la revue *L'Œil de Boeuf* de décembre 1994.

nent pas longtemps sur les épaules, il n'y a plus une seule goutte à perdre... La République a chassé les moines de leurs vignobles, mais le culte du vin reste imprégné de ses origines religieuses. Il a gardé ses saints, ses châteaux, ses pèlerinages, ses rites, ses chansons, ses confréries dont le cérémonial et les costumes s'inspirent du Moyen Âge et de la Renaissance... Il est plus facile d'obtenir la Légion d'honneur que d'être fait chevalier du Tastevin, et le chanoine Kir est passé à la postérité pour avoir donné son nom au blanc-cassis.

L'eau n'est qu'une nécessité, le vin est un plaisir qui accompagne les étapes de la vie : naissances, baptêmes, anniversaires, mariages, promotions sociales. Dans les campagnes, l'usage demeure de réunir, après un enterrement, la famille et les amis autour d'une table bien garnie. Honnête occasion de vider quelques bouteilles à la mémoire du défunt et de la regretter jusqu'à plus soif, soit tout en goûtant soi-même le plaisir d'être encore bien vivant.

Rabelais, qui était aussi médecin, est formel dans son diagnostic : *« Maintenons que boire, non rire, est le propre de l'homme »*. Peut-on trouver meilleur compagnon que le vin qui dissipe la mélancolie, donne du courage au poltron, de l'audace au timide, ouvre l'appétit, éduque le goût, stimule l'esprit, exalte l'imagination, inspire les poètes, entretient l'amitié, salue les retrouvailles, scelle les réconciliations, attise le désir, favorise l'amour, bouscule les dernières défenses d'une femme vertueuse ?

Il dissipe la mélancolie, donne du courage au poltron, de l'audace au timide, et ouvre l'appétit

Le bonheur qu'il procure ne se limite pas à la dégustation d'un grand cru. On savoure aussi le plaisir du *« petit vin blanc qu'on boit sous la tonnelle »*, du vin de pays découvert au hasard d'une halte, du pot de beaujolais servi frais dans un bouchon de Lyon, du verre pris au comptoir d'un de ces bistrots parisiens de la rive gauche où Antoine Blondin trinquait la nuit avec le fantôme de Monsieur Jadis.

Plaisir à prix d'or du collectionneur qui acquiert des bouteilles historiques qu'il aura l'héroïsme de ne jamais ouvrir ! Plaisir des mots qui cernent la personnalité d'un vin. Il a une belle robe, du corps, de la jambe. D'un cru à l'autre, il est bien charpenté, franc, subtil, plaisant, élégant, racé, rond, souple, gouleyant, fruité, moelleux, généreux, pointu, ardent, sensuel, charmeur, velouté, incisif, long en bouche.

Un vin peut bien acquérir une réputation universelle, il reste d'abord un produit du terroir, tel que le vénère François Mauriac, fils du Bordelais, qui, après avoir « fauté » avec un bourgogne, retourne à ses crus tutélaires : *« La finesse d'un haut-brion ou d'un gruau-larose, d'un margaux ou d'un lafite, j'atteste qu'il ne faut l'attendre d'aucune autre terre que celle où je reposerai. »* Le vin et les écrivains ont toujours entretenu des relations chaleureuses (3). De Villon à Ronsard, les auteurs du Moyen Âge et de la Renaissance trouvent dans le plaisir de boire le moyen le plus sûr d'éloigner l'angoisse de la disparition... *« Je mouille, je humecte, je boy et tout de peur de mourir »*, dit un personnage de *Gargantua.* Un autre rassure : *« Buvez toujours, vous ne mourrez jamais. »*

Molière, au contraire, nous met en garde contre la brièveté de la vie et le danger de la sobriété : *« Quand on a passé l'onde noire/ Adieu le vin et nos amours/ Dépêchez-vous de boire/ On ne boit pas toujours. »*

Cette philosophie reçoit l'approbation de Grimod de La Reynière : *« Il faut se méfier des gens qui ne boivent pas. L'abstinence est une vertu antisociale. »*

A chacun son style dans cet éloge du précieux breuvage. Lyrique chez Baudelaire qui célèbre *« L'âme du vin, chant plein de lumière, et de fraternité »*. Épique pour Dumas qui en verse autant dans ses œuvres que dans sa vie : le bourgogne est la vitamine des *Trois Mousquetaires.* Mystique chez Huysmans et Max Jacob.

Colette trouve des mots savoureux pour évoquer son initiation précoce de petite bourguignonne privilégiée : *« C'est entre la onzième et la quatorzième année que se parfit un si beau programme éducatif. Pour accompagner au retour de l'école mes en-cas modestes, j'eus droit à des chambertin et des corton qui avaient échappé, en 70, aux Prussiens. J'ai tari le plus fin de la cave paternelle, godet après godet, délicatement... Ma mère*

LE VIN GAULOIS

En Gaule, il y a plusieurs variétés de bière, selon les grains dont on la compose : blé, orge notamment.

La mieux connue de ces bières, c'est la cervoise, dont le nom est resté dans l'usage pendant tout le Moyen Âge.

Les vins aussi nous sont assez bien connus, et les auteurs anciens prêtaient aux Gaulois un goût immodéré pour cette boisson qu'ils ont appréciée d'abord hors de chez eux, en Italie : il est bien établi aujourd'hui, en effet, que la culture de la vigne a été importée par les Romains dans le midi de la Gaule, conquis par eux vers 120 avant l'ère chrétienne.

Qu'il fût de Gaule, d'Espagne ou d'Italie, on buvait du vin très couramment, comme le prouvent les bas-reliefs relatifs au commerce des vins, voire à sa fabrication, les mosaïques représentant la culture de la vigne, les inscriptions des amphores de transport et des vases à boire, et quelques épitaphes de producteurs ou de marchands.

On faisait subir à certains de ces vins des préparations qui leur donnaient un goût artificiel, en leur assurant peut-être une meilleure conservation : tantôt, on « poissait » ou résinait le vin, tantôt on le fumait ; ou bien on y mélangeait des aromates, et l'on obtenait ainsi du *picatum* (poissé), du *conditum* (aromatisé), quand on ne préférait pas le *merum*, ou vin pur. On distinguait les qualités de nombreuses catégories de vins, notamment, le « béziers », bœterrense, blanc ou rouge, préparé à la poix, et la « biturige », vin bordelais. Il y avait aussi les vins des Eduens, en Bourgogne... A ces vins de pays que l'on buvait non seulement chez soi, mais aussi dans mainte taverne, certains préféraient les crus italiens, le falerne ou l'aminéen.

Qu'en plus des vins, on ait goûté liqueurs et boissons fermentées, nous le savons par Pline. Dans la région de Vaison, chez les Voconces, on faisait du vin cuit, de raisin sec *« extrêmement parfumé et savoureux »* : on fabriquait dans la région de Saintes une absinthe célèbre, et Pline et Ammien Marcellin s'accordent pour attribuer aux habitants de la Gaule l'art de multiplier les espèces de boissons capables d'engendrer l'ébriété.

PAUL-MARIE DUVAL
La vie quotidienne en Gaule. Hachette.



Les inscriptions gallo-romaines des vases à boire nous font entendre, à presque vingt siècles de distance, des propos et cris des buveurs qui semblent d'aujourd'hui : **« J'ai soif »** *(sitio).* **« Remplis, patron, verse ! »** *; et la réponse de l'hôtesse :* **« Je t'apporte du vin, je suis douce pour toi »** *; et le résultat :* **« Je suis en joie »** *(gaudio) ; et les différentes façons de porter des santés :* **« Porte-toi bien »** *(vale),* **« Sois heureux »** *(felix sis), et les malicieuses sentences :* **« Plus tu seras malheureux, moins tu boiras : plus tu seras heureux, plus tu boiras ! »** *; et les fanfaronnades :* **« Je suis le roi des buveurs »** *(vinco bibentes) ; et les appels amoureux :* **« Je t'aime, aime-moi ! »...**

rebouchait la bouteille entamée et contemplait sur mes joues la gloire des vins français. »

Cette gloire serait-elle menacée ? Selon un sondage publié par *Le Figaro*, le pourcentage de personnes de 18 à 35 ans qui se déclarent réfractaires au vin, atteint la cote d'alerte de 60 % (4).

Prenons-les en pitié et racontons-leur cette histoire d'amour entre l'homme et le vin qui se passe, en 1945, sous le ciel de Touraine, non loin du village où naquit Rabelais. Le propriétaire d'un très bon chinon embauche un jeune prisonnier de guerre allemand pour désherber la vigne. Chez ce buveur de bière, la découverte du vin est une révélation. Une révolution ! il se prend d'une telle passion pour la vigne qu'il se consacre définitivement à la Touraine et au chinon. Il ne lui faut que quelques années pour avoir un des nez les plus fameux du pays de Loire. Quand le propriétaire disparaît, c'est tout naturellement qu'il prend sa suite et épouse sa veuve. Ils vivront très heureux et auront beaucoup de millésimes.

Sa plus belle récompense, Ernest Zeninger, Allemand de souche mais Français de vigne, la reçoit le jour où un visiteur, ébloui par son lyrisme et sa compétence, s'écrie : *« Ah ! vous, on voit bien que vous êtes du pays ! »*

P. D.

---

(1) *La civilisation du vin,* par Jean-François Gautier, Que-sais je ? n° 3296, 1997.

(2) *Histoire naturelle et morale de la nourriture,* par Maguelonne, Toussaint, Samar. Bordas.

(3) *Le vin et l'encre. La littérature française et le vin du XIII[e] au XX[e] siècle,* par Sophie Guermès. Mollat.

(4) *Enquête sur le vin,* parue dans *Le Figaro* du 27 octobre 1997.

La sculpture française

PAR MICHEL MARMIN

Depuis la petite *Danseuse* gauloise du Ier siècle, jusqu'au récent *Monument à Thomas Couture*, la statuaire française présente une étonnante continuité. Examen d'une permanence.

La véritable histoire de la sculpture française commence le lundi 27 mai 1861, à Neuvy-en-Sullias, une petite commune du canton de Jargeau, dans le Loiret. Ce jour-là, sept ouvriers occupés à tirer du sable dans une carrière tombent sur du dur. Leur pioche heurte en effet un mur de briques qui s'écroule au premier choc, découvrant un extraordinaire ensemble de bronzes gaulois cachés là depuis le IIIe siècle : un superbe cheval dédié au dieu Rudiobos, un cerf figurant le dieu Cernunnos, plusieurs sangliers, et surtout des statuettes dont la plus étonnante, une femme nue dite *La Danseuse*, porte déjà en germe tout ce qui fera la spécificité de la statuaire française, telle que l'a définie le grand historien d'art Georges Hilaire : « *Qu'ont parié les sculpteurs français ? Que la sculpture changerait le plomb en or, la matière en forme humaine, l'inertie de cette forme en mouvement et en expression, la fugacité de l'expression et du mouvement en indestructibilité.* »

Forme et expression : ces deux tendances esthétiques contradictoires, c'est le génie de la statuaire française que d'avoir su les concilier ou, plus exactement, les rendre dialectiquement consubstantielles, l'expression étant subordonnée à la forme et la forme visant à l'expression.

Depuis la petite *Danseuse* de Neuvy-en-Sullias jusqu'à une œuvre contemporaine comme le magistral *Monument à Thomas Couture*, exécuté en 1989 par Félix Schivo (né en 1924) et érigé à Senlis, tous les sculpteurs français ont fondé leur art sur cette dialectique féconde qui ne connaît pratiquement aucun équivalent ailleurs : ainsi que l'a fait justement observer Georges Hilaire, il est des civilisations où le primat dogmatique de la forme interdit l'expression – dans l'Antiquité classique ou dans le baroque italien par exemple –, d'autres au contraire où l'exigence de l'expression tend à abolir la forme, comme dans le gothique et l'expressionnisme allemands. Si la synthèse plastique de la forme et de l'expression est si spécifiquement française, c'est peut-être parce que la civilisation française elle-même est le fruit d'une synthèse entre un courant de sensibilité « méditerranéen » de caractère apollinien et un tempérament « nordique » de nature dionysiaque.



MUSÉE DES BEAUX ARTS D'ORLÉANS

La petite danseuse gauloise de Neuvy-en-Sullias (Loiret). Paul-Marie Duval a pu écrire d'elle :* « La petite femme nue qui touche à peine le sol de ses pieds légers, une main à ses cheveux éployés, avec un torse démesuré, mais élancé, et ses cuisses longues, ne serait pas désavouée par un grand artiste de notre siècle ; elle est, en tout, l'opposé d'une œuvre gréco-romaine ; elle ne doit rien non plus aux « Vénus » boursouflées de la préhistoire. » *La liberté de style de cette statuette en bronze de 14 cm permet de dater l'œuvre du Ier siècle av. J.-C., alors que l'ensemble du trésor de Neuvy a été enfoui au IIIe siècle ap. J.-C., les symboles païens faisant l'objet de persécutions. (Musée historique de l'Orléanais, Orléans).

Cette synthèse ne va évidemment pas sans tension, mais c'est précisément cette tension qui a permis à la statuaire française de se renouveler perpétuellement et de ne connaître aucune éclipse, cas absolument unique en Europe. Et pour citer encore Georges Hilaire, « *n'est-ce pas parce qu'il s'agit d'un art qui répond naturellement aux exigences cartésiennes et à la dynamique de l'esprit français ?* »

Toute l'histoire de la statuaire française pourrait dès lors être tracée au prisme de la dialectique de la forme et de l'expression, et à la lumière de la tension qui en résulte. Prenons le cas de Marcel Gimond (1894-1961), l'un des maîtres du XXe siècle, dont les œuvres, et plus particulièrement les bustes, subordonnent très strictement l'expression à la forme et excluent tout impressionnisme ou tout naturalisme : « *La vie sculpturale,* a expliqué Gimond, *n'est pas l'imitation par l'extérieur de muscles et d'épiderme, puisque c'est une création de l'esprit : c'est une création architecturale dotée d'un dynamisme intérieur.* [...] *L'artiste choisit entre les divers éléments*



Nymphes radieuses sculptées par Jean Goujon (v. 1510-1569) pour la Fontaine des Innocents à Paris.

naturels qui parfois contredisent l'expression générale du modèle, il ordonne ces éléments conformément à la nature, c'est-à-dire à ce que devrait être le modèle pour être parfaitement harmonieux et logique d'après son architecture et son esprit particulier. » De toute évidence, il y a chez ce sculpteur méridional une prédominance de l'esprit apollinien qui, s'il n'avait été soutenu par une sensibilité certes retenue et intériorisée, mais très vive et très profonde, aurait pu tourner au formalisme. Certains de ses élèves, qui ne l'ont pas compris, n'ont d'ailleurs pas hésité à tirer fallacieusement argument de son enseignement pour justifier leur évolution vers l'abstraction.

Le même malentendu a d'ailleurs été récemment créé autour de l'œuvre de François Pompon (1855-1933), œuvre solaire par excellence et dont l'extrême pureté plastique – « *J'aime la sculpture sans trous ni ombres* », disait-il – a été l'objet d'une scandaleuse interprétation dans un luxueux ouvrage collectif paru en 1984 sous la direction d'Anne Pingeot. Tandis que cette dernière, conservateur général au musée d'Orsay, se laissait aller à regretter que ce très grand sculpteur animalier n'ait pas fait « *le saut dans l'abstraction* », un autre auteur, Catherine Chevillot, s'évertuait à démontrer que son art portait en germe les stériles jeux formels d'un Brancusi, d'un Arp, d'un Hajdu ou d'un Moore, n'hésitant pas à conclure à « *l'insignifiance de son propos* », ce qui était d'une stupidité sans égale. Car Pompon, loin de rechercher dans le règne animal un simple répertoire de formes, entretenait au contraire avec ses « modèles » des rapports d'une étonnante sympathie. Son exécuteur testamentaire, René Demeurisse, a livré à cet égard un témoignage qui ridiculise les sinistres élucubrations des dames Pingeot et Chevillot : « *De bonne heure, rasant les grilles* [du Jardin des Plantes], *il entrait et les bêtes semblaient s'éjouir à son approche. La hyène paresseuse se dressait lentement, câline, elle approchait sa truffe brune entre deux barreaux, quêtant la caresse de Pompon et celui-ci contait la bouderie du fauve quand il tardait plusieurs jours.* » Et c'est bien cette sympathie qu'expriment en pleine lumière son *Ours blanc* ou sa *Panthère* !

Les précieuses ridicules du musée d'Orsay

A l'inverse, il est d'autres sculpteurs français chez qui la synthèse s'est opérée à partir de la prédominance de l'expression. Mais ni Pierre Puget (1620-1694), ni, à l'époque romantique, un Antoine Barye (1796-1875) ou un Auguste Préault (1809-1879), ni, bien sûr, l'énorme, épique et tumultueux Auguste Rodin (1840-1917), ni, aujourd'hui, la si ardente et si intransigeante Arlette Ginioux (née en 1944), n'ont jamais fait vaciller leur art dans l'« informe ». Georges Hilaire, une fois encore, l'a admirablement noté à propos de Rodin : « *La dynamique expressive de l'auteur de* L'Âge d'airain *est liée, en réalité, à la conception d'ensemble de la masse et à la rigueur de la périphérie, comme en témoigne la pureté des profils, qui, lorsqu'on tourne autour de ses sculptures, s'enchaînent insensiblement les uns aux autres et définissent l'unité de l'œuvre sous l'apparente turbulence de l'expression.* »

Qu'elle procède d'une obsession de la forme ou d'un irrépressible désir d'expression, la statuaire française, la grande statuaire française, se réalise ainsi pleinement dans la résolution de la tension dialectique qui l'a suscitée. Il est toutefois une voie royale qu'elle n'a en réalité jamais quittée, celle de la plénitude et de la grâce, non pas atteinte au terme d'une lutte entre deux tendances contradictoires, celle des forces de l'esprit et celle des forces de la vie, mais acquise d'emblée, sans tension, sans conflit. C'est la voie de l'on qualifiera tout simplement de « classique », non par référence à une période de son histoire ou à une école, mais à une disposition naturelle à l'équilibre de la forme et de l'expression. Cette disposition est-elle particulièrement française ? Il faut le croire, si l'on considère que cette voie n'a jamais été désertée, du *Beau Dieu d'Amiens* et de *L'Ange de Reims* aux

délicates figures féminines de Jean Goujon (1510-1566), des bustes d'Antoine Coysevox (1640-1720) à la statue du maréchal Ney de François Rude (1784-1855), chef-d'œuvre absolu d'harmonie virile.

Au XXe siècle, les meilleurs sculpteurs français, définitivement délivrés des tentations « naturaliste » ou « expressionniste » de la fin du siècle dernier, conscients également des dangers auxquels une imitation paresseuse et erronée de Rodin pouvait exposer leur art, mais cependant puissamment enracinés dans le réel, souverainement indifférents aux impasses de la modernité artistique enfin, ont spontanément renoué avec cette tradition et l'ont renouvelée avec une fraîcheur et une indépendance totales. Le nom d'Aristide Maillol (1861-1944) vient, bien sûr, immédiatement sous la plume. Mais plus significatifs encore de cette continuité française paraissent des artistes comme Charles Despiau (1874-1946), Charles Malfray (1887-1940) ou Jean Carton (1912-1988).

Du Landais Charles Despiau, auteur de figures majeures comme cet *Apollon* qui faisait dire à Waldemar George que *« le principe actif de l'homme occidental ne s'est probablement jamais manifesté nulle part d'une façon aussi claire que dans cette rayonnante effigie d'un être libre »*, les bustes sont demeurés les plus justement célèbres : *« La sensation de beauté que communique chaque buste de Despiau,* remarque Patrice Dubois, *procède d'une synthèse harmonieuse des formes. La logique, dans son œuvre, est mère de la grâce. A partir d'une étude analytique, scrupuleuse et pénétrante du réel, Charles Despiau, sans jamais forcer son émotion, révèle les rapports musicaux des plans, les finesses intérieures des lignes, la sensibilité précieuse du modelé. Un désir absolu de clarté, allié à un certain sentiment de la grandeur, explique la perfection silencieuse de ses effigies. »*

Avec l'Orléanais Charles Malfray, la grandeur s'épanouit dans la calme, robuste et cependant très subtile célébration du corps humain. Ses figures féminines, comme celles qui entourent son magnifique monument aux morts d'Orléans, ont la force et l'égalité d'âme de certaines sculptures romanes avec lesquelles, par-delà les âges, Malfray renoue naturellement, sans solution de continuité. La grandeur un peu forcée, un peu théâtrale, un peu artificielle, qui entache l'œuvre d'un Bourdelle et qui l'empêche de convaincre en profondeur, est chez lui fondée sur une prodigieuse sensualité dont témoignent par ailleurs ses admirables dessins. *« L'œuvre de Malfray,* a écrit André Chamson, *s'organise autour de cette mise en équilibre d'une forme sereine et d'un mouvement intérieur gorgé de toutes les forces les plus élémentaires de la vie. »* Disons-le : Charles Malfray reste aujourd'hui le grand méconnu de la statuaire française.

Toilette de Vénus, ***par Auguste Rodin (1840-1917).***

TALLANDIER

Quant au Parisien Jean Carton, il réunit intégralement en lui les vertus de l'« apollinisme » méditerranéen et du « dionysisme » nordique. Carton s'est voué à l'interrogation passionnée de la condition humaine et à sa transfiguration plastique, que ce soit par la sculpture, le dessin ou le pastel, genre où il s'est montré l'égal d'un Degas : dans ses œuvres les plus monumentales comme dans les plus intimes, dans ses nus les plus tendres et les plus raffinés comme dans les plus dramatiques, son art a consisté à réaliser formellement l'énergie spirituelle que toute chair, aussi fragile, aussi éphémère, aussi pitoyable soit-elle, renferme au cœur de sa destinée tragique. Selon Claude-Roger Marx, *« il parvient à s'élever au-delà de la sensualité à une noblesse presque religieuse »*. Cette noblesse est éclatante dans une statue comme *L'Offrande*, une figure de femme enceinte qui est un hymne bouleversant à la vie, mais aussi dans ses bustes, qui allient la plus rigoureuse fermeté à la plus amoureuse délicatesse.

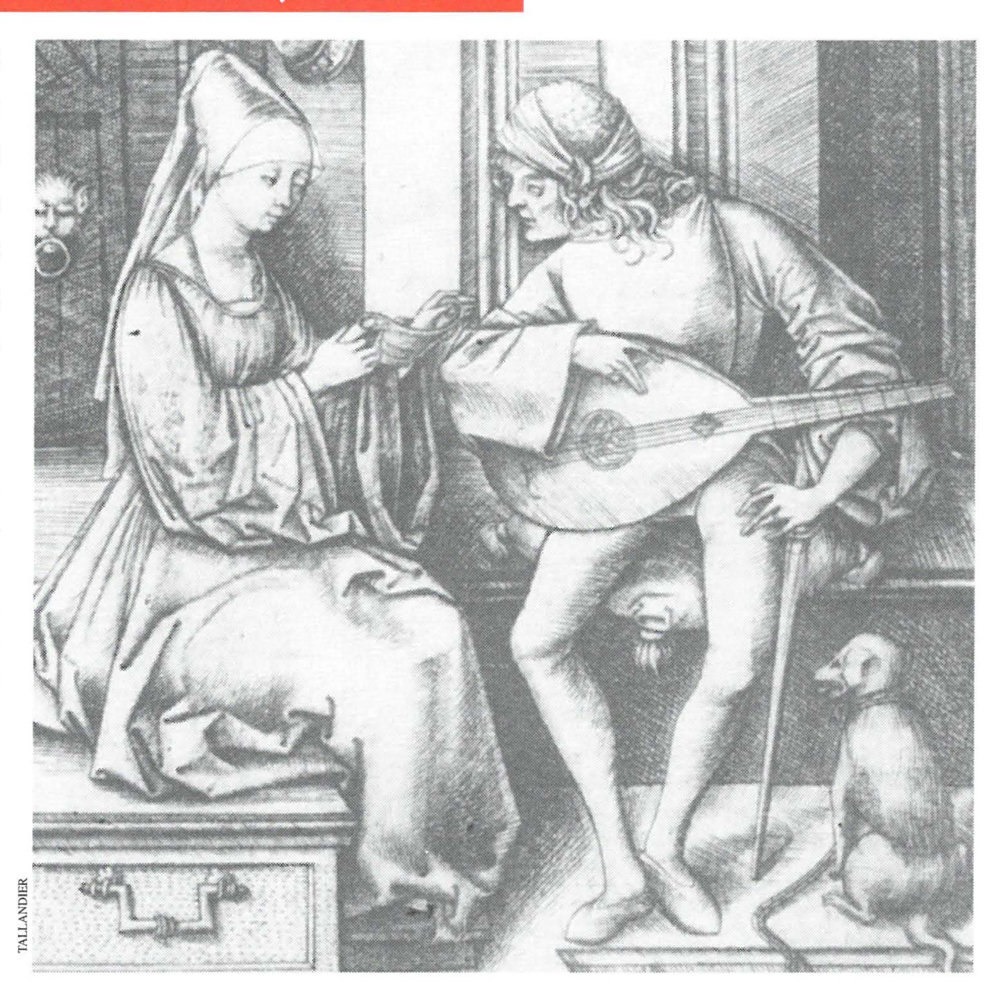
Forme, expression... La question se pose, en conclusion, de savoir qu'est-ce qu'un mauvais sculpteur français. Le plus simple est encore de répondre par un exemple. Pour bien nous faire comprendre, nous choisirons celui d'un artiste qui possédait un métier incontestable et qui a joui d'une immense célébrité : James Pradier (1790-1852). Les sculptures de Pradier sont des mauvaises sculptures parce que la forme en est molle, inconsistante et invertébrée, et parce que l'expression y est insignifiante. C'est probablement la raison pour laquelle elles ont retrouvé aujourd'hui la faveur des conservateurs !

M. M.

Une symphonie fantastique

PAR JEAN-FRANÇOIS GAUTIER

Où l'on découvre que la France médiévale était réputée pour la qualité des chants populaires. Les choses changèrent à l'époque classique et la suprématie d'une musique savante. Ces deux pôles ne sont-ils pas le reflet de la société française et de son histoire ?



Le joueur de luth et la chanteuse, gravure en taille douce du XVᵉ siècle.

Dans sa *Précellence du langage françois*, de 1579, Henry Estienne cite un dicton selon lequel « *les Italiens dansent, les Hispaniques gémissent, les Germains hurlent et les Gaulois chantent* ». Ainsi y eut-il une époque où la réputation des voix françaises passait les frontières, sans que ce soit pour les moquer. En 1753, Rousseau termine ainsi sa *Lettre sur la musique française* : « *Le chant français n'est qu'un aboiement continuel, insupportable à toute oreille non prévenue* [...] *D'où je conclus que les Français n'ont point de musique et n'en peuvent avoir ; ou que si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux.* »

Que s'est-il passé en quelque deux siècles, qui justifie des jugements aussi divergents ? A dire vrai, ces opinions contraires ne sont pas contradictoires. La musique française a toujours vécu ainsi, non sous le signe d'une inspiration unique mais entre deux pôles : celui de la musique populaire, immédiate et conciliante, qu'appréciait Estienne, et celui de la musique instruite, distante et distinguée, que détestait Rousseau. Cette bipolarité elle-même répond à ce que fut l'histoire de la société française, conservatrice, simple et rurale en son fonds sociologique, centralisatrice, savante et urbaine dans sa forme politique. D'où l'élaboration progressive d'un art de vivre en musique qui, dans ses meilleures époques, réussit à concilier les disparités de la sensibilité populaire et du fonds savant.

Dès l'aube du Moyen Âge, la réputation musicale des Francs incitait au voyage. Les écoles de Paris, du Mans, de Rouen, où Pépin le Bref s'occupa de chant, l'abbaye de Corbie, sur la Somme, où Robert le Pieux, roi de France et Othon, empereur d'Allemagne, seront élèves et condisciples, attiraient des étudiants de toute l'Europe. Faute de partitions, il est difficile de savoir ce qu'on y chantait . Mais les deux termes qui caractérisent le goût musical français apparaissent déjà. Le pape Étienne II, venu quêter en 754 les secours de Pépin le Bref contre les Lombards, s'étonne en effet du chant *gallican* entendu lors des cérémonies de sa réception et conseille leur remplacement par le chant *grégorien* usité à Rome. Le clivage entre populaire et savant, entre ce qui est nourri des traditions locales et ce qui nourrit les techniques d'écriture, est dès lors en place.

Charlemagne, par souci d'unification politique de son empire, inclinera contre les traditions gallicanes, en faveur de l'enseignement du grégorien et du chant latin. La réaction ne se fera pas attendre. Troubadours et trouvères abandonnent bientôt le latin, qu'ils réservent aux pièces religieuses, et écrivent dans leurs deux langues d'oc et d'oïl des centaines de chansons qu'ils interprètent eux-mêmes et dont les jongleurs se feront les colporteurs. Chansons d'amour langoureuses, chansons d'aube mystique, chansons de toile empreintes de mélancolie ou pastourelles galantes sont les principaux genres grâce auxquels, du Xe au XIIIe siècles, les poètes établiront leurs réputations dans les très actives cours provinciales.

Les subtilités abondent dans ces pièces, tant dans la versification que dans les mélismes, mais la priorité est donnée au chant, à la voix qui ravit la sensibilité de l'auditeur et lui fait éprouver une certaine communauté de goût.

De Guillaume de Poitiers (XIe siècle) à Guiraut (XIIIe siècle), en passant par Bernard de Ventadom ou Gautier d'Épinal, s'exprime chez les poètes le fonds populaire de la musique, la mise en scène d'un *geste*, d'une façon d'être, sur le mode : nous sommes ce que ma chanson dit que nous sommes. Art social que cette manière de distance construite, révérencieuse à l'égard d'autrui, qui laisse éprouver un accord sensible plus qu'une conviction raisonnée.

Retour de balancier aux XIVe et XVe siècles : la musique savante reprend le pas sur la tradition, dans les cérémonies religieuses et les pompes profanes favorisées sous les Valois par la montée d'une bourgeoisie artisanale et marchande qui met en scène son pouvoir de manière démonstrative. C'est l'*ars nova* initiée par Philippe de Vitry, évêque de Meaux en 1350, qui codifie la durée des notes, et donc la complexité des rythmes, et ouvre la porte à de nouvelles spéculations formelles, lesquelles rendent possible la maîtrise des architectures grandioses de la *messe* et du *motet*.

S'il n'y a pas opposition stricte entre les deux sources du goût musical, puisque les chansons à succès font partie du matériel mélodique des messes et des motets (le thème de la chanson l'*Homme armé* fut l'un des « tubes » de l'époque, utilisé une vingtaine de fois par Tinctoris, Dufay, Ockeghem, Josquin, et jusqu'à Palestrina au siècle suivant), on note néanmoins que la complexité de l'écriture professionnalise le métier de compositeur relativement à celui d'interprète. L'exécution de la musique écrite va bientôt échapper aux amateurs de bonne volonté.


TALLANDIER

Chant d'amour du XVIIe siècle.

La fastueuse cour de Bourgogne, dont le royaume s'étend à la Flandre, au Hainaut et à la Frise, représente la seule exception à l'envahissement des formes savantes. Les chœurs de voix et d'instruments, tant à Gand qu'à Dijon, agrémentent les banquets et les fêtes, et jamais musique française ne fut plus vivante et débridée que celle-là. Mais, agitée par les circonstances de la prospérité, elle n'a guère pris le temps, sinon Gilles Binchois, chapelain à Dijon en 1430, et dont Van Eyck laissa un portrait, de fixer les traces écrites à son inventivité.

La fin du règne de François Ier et les années d'essor que connaît le royaume de France au XVIe siècle ouvrent la voie à une renaissance profane, celle de la chanson dite « parisienne », dont Clément Jannequin (1480-1560) fut le plus éminent représentant. La technique du contrepoint de l'*ars nova* est élaguée, et laisse place à une plus grande liberté dans l'écriture.

Le luth qui accompagne de plus en plus souvent la voix est alors l'instrument-roi. Pierre Attaingnant (1528), Adrien Le Roy et Robert Ballard, éditeurs de musique à Paris, et Jacques Moderne à Lyon, recueillent dans des *suites* pour luth la double tradition des hautes danses (au pied levé) d'origine paysanne, et des basses danses (au pied glissé) des cours aristocratiques et bourgeoises, pour les fondre en une même composition alternant chansons, méditations et refrains faciles. Les modèles de chansons françaises vont alors s'exporter dans toute l'Europe, en Italie (madrigal), en Flandre et en Bourgogne, et ceux des suites vont eux aussi prospérer pour longtemps, en Allemagne notamment, jusque deux siècles plus tard sous les doigts d'un Jean-Sébastien Bach. Le goût musical français est alors universel.

« TOUS LES MATINS DU MONDE »

Filmer les résonances profondes de la musique baroque du XVIIe siècle, non seulement celle qu'on entend, mais celle qui habite les personnages, ce fut l'ambition de *Tous les matins du monde*, film d'Alain Corneau, dont Pascal Quignard a écrit le scénario (Gallimard).

Une histoire vraie ou presque, celle de deux personnages réels : monsieur de Sainte-Colombe, maître de viole de gambe vers 1675, et Marin Marais, son disciple.

Après avoir perdu la femme qu'il aimait, Sainte-Colombe vivait dans la solitude et le désespoir, reclus avec ses deux filles dans une gentilhommière provinciale. C'était un homme « plein d'embarras », un janséniste qui avait refusé la Cour, ses ors et ses pompes que lui offrait le roi Louis XIV. Il éprouvait une véritable répulsion pour la gloire. Il s'enfermait dans une cabane qu'il avait fait construire au fond de son jardin, et là, sur sa viole à sept cordes, il composait une musique de la plus noire mélancolie. Et la femme morte se laissait apprivoiser par la musique que son inconsolable mari jouait comme on prie. L'exaltation de l'art transcendait la mort et les misères du monde.

Un jeune violiste de talent, Marin Marais, vint le trouver pour prendre des leçons. A peine l'eut-il entendu jouer que Sainte-Colombe brisa sa viole en lui disant : « *Vous faites de la musique, mais vous n'êtes pas musicien.* » Entre le puriste ombrageux qui se complaisait à être un musicien maudit et le virtuose mondain qui deviendra l'un des plus fameux instrumentistes de la musique baroque française, compositeur de plus de six cents pièces pour viole, les rapports seront d'une rare violence.

Gérard Depardieu, dans le rôle de Marin Marais vieux, n'apparaît que dans deux scènes, mais il est le narrateur, en voix off, de son destin. Son fils Guillaume joue le rôle de Marais jeune. Et Jean-Pierre Marielle est un Sainte-Colombe orgueilleux et farouche, dont la musique n'adoucit pas les mœurs.

Alain Corneau filme cette recherche de l'absolu avec un dépouillement qui convient au versant austère d'un XVIIe siècle qui ne fut pas seulement celui des jeux de Versailles. Miraculeusement, le public a suivi.

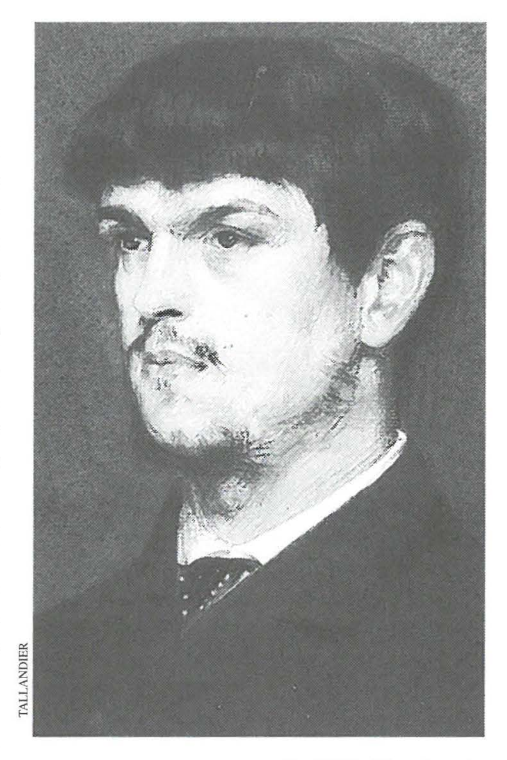
DOMINIQUE GARDES

Les XVIIe et XVIIIe siècles seront, en musique, l'époque d'un parfait concert avec les autres arts. Chants et danses, voix d'instruments manifestent leurs accords dans les théâtres de cour et les salons. Tandis que Descartes plaide pour un certain hédonisme musical, Louis XIII chante et compose, par exemple les airs de *La Merlaison* (1635). Madeleine de Scudéry chante et joue du luth. Dans la génération suivante, Louis XIV étudie la guiterne sous la direction de Robert de Visée et apprend la danse savante.

Les fêtes musicales reproduisent, dans leurs formes mêmes, les subtiles hiérarchies du pouvoir et mettent en scène le régime royal selon les règles d'un opéra sublime, sur fond de décors signés Mansart et Le Nôtre, de musiques jouées par la troupe permanente des Violons du Roi, et de ballets auxquels le roi participe ès qualités, impliqué dans de subtiles figures d'éloignement et de rapprochement soulignées par la musique. Les meilleurs des musiciens du temps, Campra, Grigny, ou la fabuleuse lignée francilienne des Couperin, n'oublient pas leurs racines populaires et magnifient à la cour des traditions paroissiales enracinées de longue date. La musique religieuse suit la même pente et s'invente, loin des théologies systématiques, une sensualité individualiste et distante que redira Fénelon au jeune duc de Bourgogne : *« Goûtez et voyez comme est bon le Seigneur... »*

Les règnes de Louis XV et Louis XVI marqueront, avec l'autonomisation des cours et la séparation du peuple et de l'aristocratie, une nouvelle rupture entre musiciens savants et traditions populaires. La terrible Querelle des Bouffons, qui dura deux générations et durant laquelle disciples de Rameau et partisans de Rousseau en viendront aux mains, traduit l'âpreté de cette rupture. Les bluettes de la fin du régime, celles de l'entourage de Marie-Antoinette, montrent qu'on rêvait d'une réconciliation mais sans être capable de la mettre en œuvre : leur insignifiance musicale ressortit à un populisme bourgeois sans aucun lien avec la vraie musique populaire.

Le conflit sera bientôt consommé avec la naissance en 1795, par décret de la Convention, du Conservatoire national. La musique n'aura plus pour fonction que la mise en valeur des messages politiques. Les quatre voix simples et souvent pauvres de la *marche harmonique* enseignée au Conservatoire serviront à diffuser le *Salpêtre républicain*, hymne aux nitres indispensables à la fabrication de la poudre à canon, et qu'il fallait récolter en grattant les murs des caves, ou la *Ronde pour la plantation de l'arbre de la liberté*, ou les mises en vaudeville des textes de la constitution de l'an VIII, ou les bals des multiples fêtes de la Vieillesse, de la Mère, de la Bastille, etc.


TALLANDIER

Claude Debussy (1862-1918). Une inspiration populaire nullement populiste.

Le Conservatoire étend le désert français

La science de la musique est enseignée dans l'optique de l'efficacité démonstrative : composer des basses cuivrées sur un chant donné, écrire des parties vocales ou instrumentales intermédiaires pour faire chanter les foules en plein air, la rythmique étant soutenue par des percussions, telle était la tâche obligée des musiciens, tout comme les ingénieurs de l'École centrale, récemment inaugurée par Monge, étaient destinées aux grands ouvrages de la République, ou les officiers de Polytechnique adonnés aux calculs améliorant l'efficacité de l'artillerie.

Dès lors, privée de manécanteries d'églises et des corporations de ménestrandise qui constituaient son réseau de recrutement et forgeaient les liens entre musique populaire et musique savante, coupée aussi du répertoire où se logeaient ses habitudes d'écrire, la tradition nationale, confrontée à une véritable désertification accomplie en moins de dix ans, passera à côté du romantisme qui emportera le reste de l'Europe, et singulièrement l'Allemagne.

A la notable et météorique exception de Berlioz, dont les orchestrations cuivrées héritent des pratiques instrumentales de la Révolution, il faudra attendre un modeste compositeur belge, César Franck, et surtout le génie de Claude Debussy, pour entendre, après 1870, la France reprendre place au concert des nations musicales.

Debussy retrouve l'inspiration populaire – mais non populiste – de la tradition des Couperin, une imagination musicale toute de nuances, grave sans être plaintive, virtuose sans exhibitionnisme, dansante mais jamais démonstrative. Debussy n'a laissé ni traité d'écriture ni mode d'emploi technique de ses partitions. Il ne concevait de musique que capable de convaincre des esprits déjà confiants, d'émouvoir des âmes par avance ébranlées et qui viennent vers la musique chercher, non des révélations bruyantes ou d'étonnantes gymnastiques rationnelles, mais de simples preuves, la preuve de l'exactitude de leur sensibilité, la preuve de leur époque. C'était, comme chez les luthistes ou comme chez les clavecinistes du Grand Siècle, retrouver une voie d'entente entre les deux pôles de la sensibilité musicale à la française : une science à toute épreuve, mais dont les moyens se plient à l'effort de se faire distant et singulier pour construire sans drame superflu les termes esthétiques d'un accord certes collectif, mais relatif à ce que l'on sent, à ce que l'on éprouve, et non à ce que l'on pense.

Au XXe siècle, l'école française se fera, comme à l'époque de l'*ars nova* de Vitry, méditative et spéculative, souvent brillante, sensuelle dans ses orchestrations, mais terriblement abstraite dans son écriture et coupée tant du rythme de la danse que des figures de la distance, du rapprochement et de l'éloignement qui sont la quintessence d'un art de vivre. La musique est ici le reflet, plus que la cause, de ce qui a disparu : non le *concept rationnel* de communauté, mais plutôt un *goût commun*, une harmonie dont l'art était l'occasion d'éprouver la réalité concrète. Depuis le « scandale » de *Pelléas et Mélisande*, en 1902, les grandes œuvres servent de prétexte à l'expression des désaccords et des conflits ; une crise d'identité qui ne va pas sans quelque leçon politique.

J.-F. G.

Jean-François Gautier a publié aux éditions Actes Sud deux essais sur la philosophie de la musique : *Claude Debussy, Palestrina, ou l'esthétique de l'âme du monde* (1994) et *La musique et le mouvant* (1997). **Voir notice page 61.**

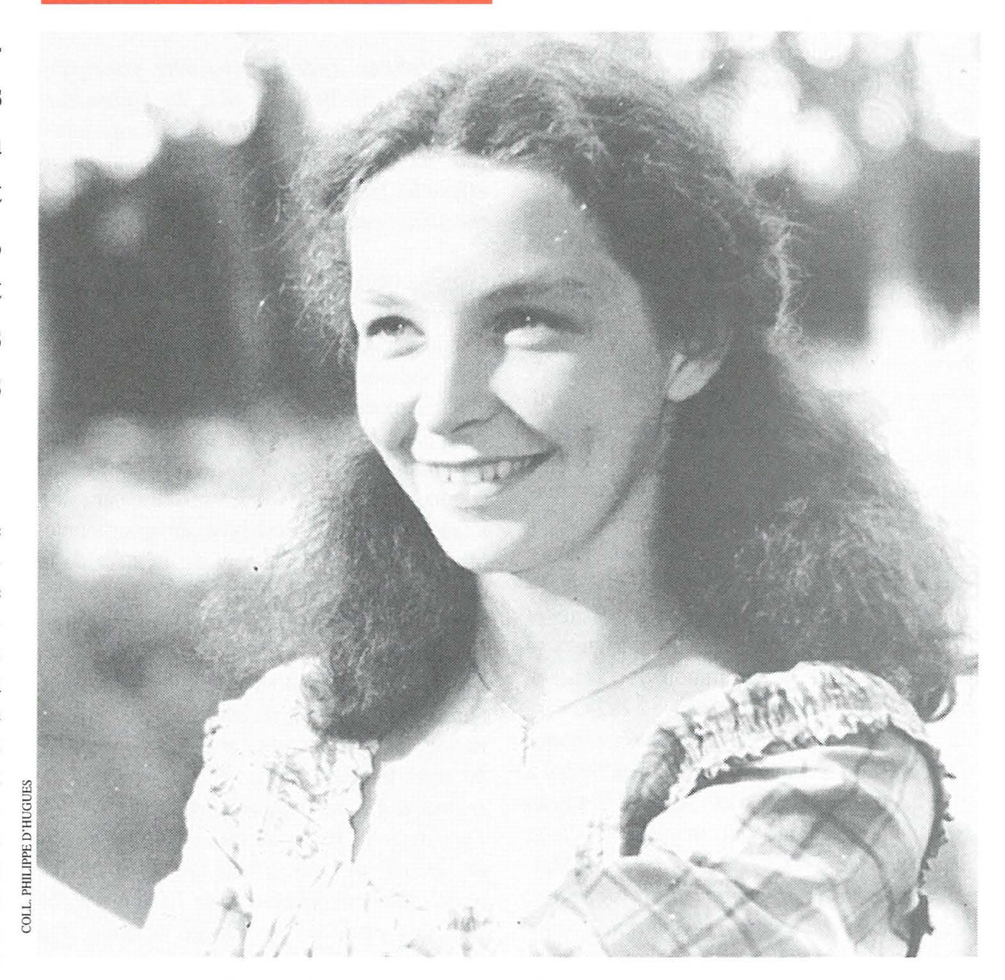
U N   C H A R M E   M Y S T É R I E U X

La France au miroir de son cinéma

PAR PHILIPPE D'HUGUES

L'art d'accommoder à la lyonnaise en versant l'huile sur les pommes de terre bouillantes, cela ne s'invente pas. Un air vif et plaisant, le plus fin des paysages, le plus clair des villages, ce sont aussi les secrets qu'il faut sans doute porter en soi afin de les porter à l'écran.

On n'essaiera pas de définir l'art de vivre français, ce mélange de gastronomie, de haute couture, de peinture impressionniste, de clochers villageois, de châteaux de la Loire, et de french cancan, que les étrangers viennent chercher chez nous. C'est à eux qu'il appartient de le faire, pour essayer de le comprendre. Pour nous qui nous contentons d'en jouir et de le pratiquer, nul besoin n'est d'en avoir une claire conscience, la fibre héréditaire nous suffit. Notons seulement que ces mots font tout de suite lever en nous des images de France d'Ancien Régime, sans doute à cause de Talleyrand et de sa fameuse douceur de vivre. L'art de vivre français ? C'est lui qu'évoque avec profondeur et en se jouant une phrase inoubliable de Roger Nimier dans *Le Grand d'Espagne* : « *Les arts, l'industrie, la guerre, le commerce vont de pair ; on sait qu'au XVIII*[e] *siècle, on vendait son blé comme Voltaire écrivait ses lettres, comme Gluck composait sa musique : avec imprévoyance et tendresse.* » Nul « spécialiste » n'a jamais mieux formulé en aussi peu de mots, toute une philosophie de l'histoire, sinon Péguy expliquant que la littérature devient meilleure quand les généraux gagnent les guerres. En effet, l'art de vivre national s'est édifié au cours des siècles grâce à notre prépondérance militaire et politique autant qu'à une position géographique favorable et d'heureuses dispositions naturelles des autochtones.



COLL. PHILIPPE D'HUGUES

Odile Versois dans* Les Dernières vacances*, film de Roger Leenhardt (1947).* « Ah ! pensai-je, le charme mystérieux de la France... » *Faisant ici sa part au charme slave, cette exclamation apparaît sous la signature de l'écrivain allemand Ernst von Salomon dans son récit autobiographique* Boche im Frankreich*, inclus dans* Le Questionnaire *(Gallimard).

Mais le cinéma dans tout cela ? Nous y voici, avec d'abord une anecdote. Vers 1942, les deux plus grands cinéastes français René Clair et Jean Renoir, exilés à Hollywood par le malheur des temps, traînaient leur nostalgie de la terre natale sous un ciel trop bleu. N'y tenant plus, Renoir vint un jour trouver son voisin René Clair pour lui proposer d'acheter un cochon. Citadin et même Parisien jusqu'au bout des ongles, Clair fut bien étonné et demanda pourquoi. *« Eh bien, nous l'élèverons, nous le tuerons et nous ferons du fromage de tête que nous mangerons en buvant du vin rouge. »* Bien entendu, les choses en restèrent là et les deux cinéastes durent se contenter des nourritures yankees. L'histoire, apparemment frivole, a plus d'un sens. Elle concerne d'abord les deux cinéastes français qui ont sans doute le mieux et le plus complètement exprimé l'art de vivre français dans leurs chefs-d'œuvre, René Clair plutôt celui de la capitale (*Sous les toits de Paris*, *Le Million*, *14 Juillet*), et Jean Renoir plutôt celui de la campagne (*Toni*, *Partie de Campagne*, *La Règle du jeu*, *Le Déjeuner sur l'herbe*). Mais tous deux cinéastes complets, ils ont su au besoin chasser chacun sur les terres de l'autre. Et de même que Renoir a très bien montré Paris et les Parisiens (*Boudu sauvé des eaux*, *French Cancan*) c'est à René Clair qu'on doit, outre *Belles de Nuit* et *Les grandes Manœuvres*, *Les Deux Timides* et l'évocation restée célèbre du *« plus fin des paysages français, le plus clair des villages... un air vif et plaisant, une lumière que nous n'avons encore jamais sentie ailleurs baignant ce film léger d'une grâce extraordinaire »* (Bardèche et Brasillach). Néanmoins, c'est Renoir qui a su pousser très loin la description de l'heureux mariage qui unit le sol de France à la manière de vivre et à la physionomie de ses habitants. Cela, c'est un écrivain fort peu cinéphile qui a su le mettre en relief, c'est Armand Petitjean avec cette remarque qui va loin : *« Jean Renoir a su rendre sensible dans sa* Marseillaise, *cette imprégnation des visages des Français par les paysages de France, cette fécondation presque mystique d'un peuple par une terre... »* Réserve faite pour le mysticisme assez étranger à Renoir, c'est bien lui qui a le mieux traduit cette osmose naturelle entre un peuple et sa terre qui est visible non seulement dans la *Marseillaise* mais aussi dans *Madame Bovary* ou *Partie de Campagne* et dans presque tous ses films, même dans un film de propagande communiste comme *La Vie est à nous*. Quand il a adapté, en 1936, *Les Bas-fonds* de Gorki, la critique ne lui a pas envoyé dire que ses paysages comme ses personnages restaient incorrigiblement français. Et de fait, il est beaucoup plus à l'aise pour indiquer l'art d'accommoder les pommes de terre *« en versant bien l'huile sur les pommes de terre bouillantes »*, (*La Règle du jeu*). Renoir, comme les grands cinéastes français, de Pagnol à Tavernier, est bien sûr gastronome. Mais on passera rapidement car la place de la cuisine dans l'art de vivre, qui est certes essentielle, a vite fait de tourner au cliché pour touristes américains.



Stéphane Audran, interprète principale du* Festin de Babette, *film du réalisateur danois Gabriel Axel (1987) tiré d'une nouvelle de Karen Blixen. Ici, l'esprit européen efface les frontières au sein d'une commune sensibilité culturelle.

L'imprégnation dont parlait Petitjean, on la retrouve dans bien d'autres films que ceux de Renoir, soit qu'elle fasse pour ainsi dire partie du sujet (ainsi dans *La Merveilleuse Vie de Jeanne d'Arc* de Gastyne, *Regain* de Pagnol, *Farrebique* de Rouquier ou *Le Ciel est à vous* de Grémillon), soit qu'elle soit accidentelle, involontaire et comme donnée en plus par des cinéastes pétris de « francité », sans trop l'avoir cherché, témoins malgré eux de l'ancestral art de vivre hérité avec leurs gènes parentaux : Louis Feuillade, Max Linder, Louis Delluc (*L'Inondation*), Jean Grémillon (*Remorques*), Jean Cocteau (*La Belle et la Bête*), Christian-Jaque (*Fanfan la Tulipe*), Henri-Georges Clouzot (*Miquette et sa mère*), Robert Bresson (*Lancelot du Lac*), Alexandre Astruc (*La Longue Marche*), François Truffaut (*Baisers volés*), Jean-Charles Tacchella (*Escalier C*), Claude Sautet (*Un Cœur en hiver*), Bertrand Tavernier (*Un Dimanche à la campagne*), Alain Corneau (*Tous les matins du monde*), Christian Vincent (*La discrète*) et quelques autres.

Malheureusement, les cinéastes français se sont souvent volontairement détachés de leur enracinement national sous l'influence de modèles étrangers, généralement empruntés à Hollywood. C'est ce que déplorait déjà vers 1922 un esprit aussi libre que Delluc, qui écrivait : *« Le grand souci des faiseurs de films français est de franciser la manière américaine ou d'américaniser la manière française, ou, si vous voulez, d'être en même temps, français et américain. Cela mène souvent à n'être rien du tout. »* D'où tant de productions aseptisées, incolores, éloignées de toute réalité nationale géographique ou sociale ; elles constituent le tout-venant d'une sorte de cinéma passe-partout, de volapük filmique, aussi savoureux que les plateaux-repas des compagnies aériennes. Vers 1932 rien ne distinguait un film tourné par la Paramount française, la Tobis berlinoise ou telle société parisienne opérant à Billancourt. Quarante ans plus tard, nombreuses sont les coproductions franco-italo-allemandes ou franco-hispano-yougoslaves, par exemple, dont il est bien difficile de dire de quelle culture d'origine elles peuvent se réclamer.

C'est donc ailleurs qu'on cherchera d'authentiques expressions de l'art de vivre français. C'est dans les films de ce gentilhomme gascon, Max Linder, aussi français que Cyrano et d'Artagnan, dans ceux de Jacques Tati, cet émigré russe qui a compris mieux que personne la vie française traditionnelle (dans *Jour de fête* ou *Les Vacances de Monsieur Hulot*), ou dénoncé les menaces qui la guettent (*Mon Oncle* ou *Playtime*), dans ceux de ce Sarrois tardivement naturalisé, Max Ophuls (*Le Plaisir*, *Madame de...*), dans ceux de ce grand bourgeois parisien, Jacques Becker, le plus français des cinéastes avec René Clair et son maître Renoir, *« français comme la rose de Fontenelle et la bande à Bonnot »*, disait Jean-Luc Godard (*Falbalas*, *Édouard et Caroline*, *Casque d'or*). La jeune fille française, cette création exquise de notre civilisation, à moins que ce ne soit celle de l'imaginaire français, de Musset et Nerval à Giraudoux et Larbaud, où en trouve-t-on la meilleure expression filmique ? Dans les films d'Autant-Lara (*Lettres d'Amour*, *Douce*, *Sylvie et le Fantôme*) et dans ce chef-d'œuvre unique de Roger Leenhardt *Les Dernières Vacances*, variation délicate sur le thème de *Juliette au pays des*


SIPA PRESS

Juliette Binoche et Olivier Martinez chevauchant au botte à botte dans **Le Hussard sur le toit,** ***film de Jean-Paul Rappeneau (1995) tiré du roman de Giono. Au cœur d'admirables paysages de Provence, Juliette Binoche interprète de façon convaincante une Pauline de Theus toute en retenue, fière, déterminée, intrépide. Il y a dans ce film une sensualité diffuse qui concède fort peu aux appétits supposés du public.***

hommes. Ce dernier film mérite qu'on s'y arrête : c'est peut-être la plus parfaite description cinématographique d'un certain art de vivre français, déjà en voie de disparition à l'époque du film (1947), lequel amplifiait l'émotion nostalgique en situant l'action dix ou quinze ans auparavant. On y rencontre de nombreux thèmes issus d'une tradition littéraire très française, du vieux domaine des vacances enchantées à la vie familiale sous les auspices de vieux oncles et tantes guettés par la ruine, toute une *« rêveuse bourgeoisie »* qui vivait ses derniers beaux jours dans les romans de Drieu, Mauriac et Martin du Gard. Si Leenhardt a éprouvé le besoin d'antidater son film, c'est bien que la Seconde Guerre mondiale a sonné le glas de toute une part de cet art de vivre ; ensuite, ce ne sont que survivances désuètes donnant lieu à des évocations déjà historiques. L'une des plus réussies sur le mode narquois sera celle de Sacha Guitry dans *Le Trésor de Cantenac* (1950). Cette apologie, nullement déguisée, mais au contraire clairement énoncée, du travail (artisanal), de la famille (même naturelle) et de la patrie (sous la forme de la « Heimat », la grande étant décidément trop ingrate) est l'apologie un peu grinçante d'une forme de société dont on voit bien qu'elle a toutes les préférences de l'auteur, mais qu'en même temps il n'y croit plus tout à fait.

Après quoi les films de Sacha seront de plus en plus sarcastiques et atrabilaires, jusqu'au bouquet final des grandes évocations historiques consacrées au génie de la France (*Si Versailles m'était conté*, *Napoléon*), qu'il avait conscience d'avoir mieux servi que personne pendant l'Occupation. C'était surtout avec *Donne-moi tes yeux* et *De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain* qui, au malheur des armes opposaient les victoires de l'esprit et convoquaient les grands créateurs passés et présents d'une France qu'il croyait encore éternelle. Corot, Maillol, Segonzac contre la Wehrmacht... On peut sourire, n'empêche que c'est Sacha qui a bien eu, en un sens, le dernier mot.

Nous n'avons plus Sacha, ni Renoir, ni Clair, mais nous avons Éric Rohmer, Alain Corneau ou Christian Vincent

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, nous n'avons plus Sacha, ni Renoir, ni Clair. Mais il y a Éric Rohmer. Une certaine idée de la France et de son habitus, c'est dans ses films qu'on la retrouve le plus sûrement aujourd'hui. Que ses personnages attendent « l'heure bleue » et l'aurore dans une campagne aussi française que celle où d'autres s'opposent à l'abattage d'un vieil arbre pour édifier une médiathèque, qu'ils se passionnent pour le pari de Pascal, explorent les jardins de Paris, ou voient enfin le « rayon vert » à Saint-Jean-de-Luz (cette plage où Ernst von Salomon, écrivain et scénariste amoureux de la France, découvrit *« son atmosphère joyeuse, le charme infini de ses manières, la table française et le vin français »* et où, disait-il, il avait passé le temps le plus heureux de sa vie, c'est toujours et sans en avoir l'air, à une célébration des manières d'être et même de parler de l'ancienne France, que nous convient les films de Rohmer. Et il y mille raisons de retrouver la trace des trois maîtres susdits dans tous les films et particulièrement les derniers. Ils sont les seuls aujourd'hui à nous parler du *« gentil pays de France »*, comme dit Littré, autrement dit du noble pays de France, *« l'idée de bonne race qui est le sens propre de gentil, ayant amené celle d'agrément et d'élégance »*, d'après le même auteur. Envers et contre tout, à ce noble pays, souhaitons un gentil cinéma de bonne race, celle de Linder, Becker, Astruc, Tati, Ophuls, Rohmer ou Rappeneau, dont on entrevoit mal la postérité, à travers leurs actuels successeurs.

Ph. d'H.

Philippe d'Hugues est historien du cinéma. Sous sa direction a été publié en 1995, *L'Almanach Universalis du cinéma : édition du centenaire* (Encyclopedia Universalis).

Le bon ton et le goût

PAR GEORGES LAFFLY

Les Français ont-ils raison de se piquer de bon goût ? Est-ce une ridicule prétention ou un trait véritable du tempérament national ? Observe-t-on au fil des siècles la naissance, la permanence et peut-être la décadence d'un style français dans la peinture, les objets et les arts décoratifs ? Et si oui, comment le caractériser ?

Les qualités qui circonscrivent l'esprit français se retrouvent, bien sûr, dans les activités les plus diverses, aussi bien l'architecture que l'art du verrier ou la danse. On peut prendre l'exemple de l'équitation, et du Cadre noir de Saumur, tel que le décrit Paul Morand dans *Milady* : « *La sévérité de notre race, l'austérité profonde de notre plus riante province, ce goût de l'abstrait qu'on retrouve jusque dans nos jeux, éclatèrent aux yeux tout d'un coup lorsque le quadrille fit son entrée au Manège des écuyers.* »

Il est vrai que le génie propre à la France se reconnaît mieux dans l'art roman que dans le rococo (si énergiquement combattu par Mme de Pompadour et son frère Marigny) dans Malherbe plutôt que dans Rostand, chez Caillois plus que chez Aragon. Avec cela, l'austérité dont parle Morand est celle d'une Touraine qui sait être riante sans être frivole. La sévérité n'exclut pas le sourire des anges de Reims ou de Poissy, qui n'a rien à voir avec celui, si engageant, des anges du Bernin.

Tout au long de notre histoire, les femmes, depuis au moins Éléonore d'Aquitaine et Marie de Champagne, sa fille, des cours d'amour aux ruelles des précieuses, n'ont



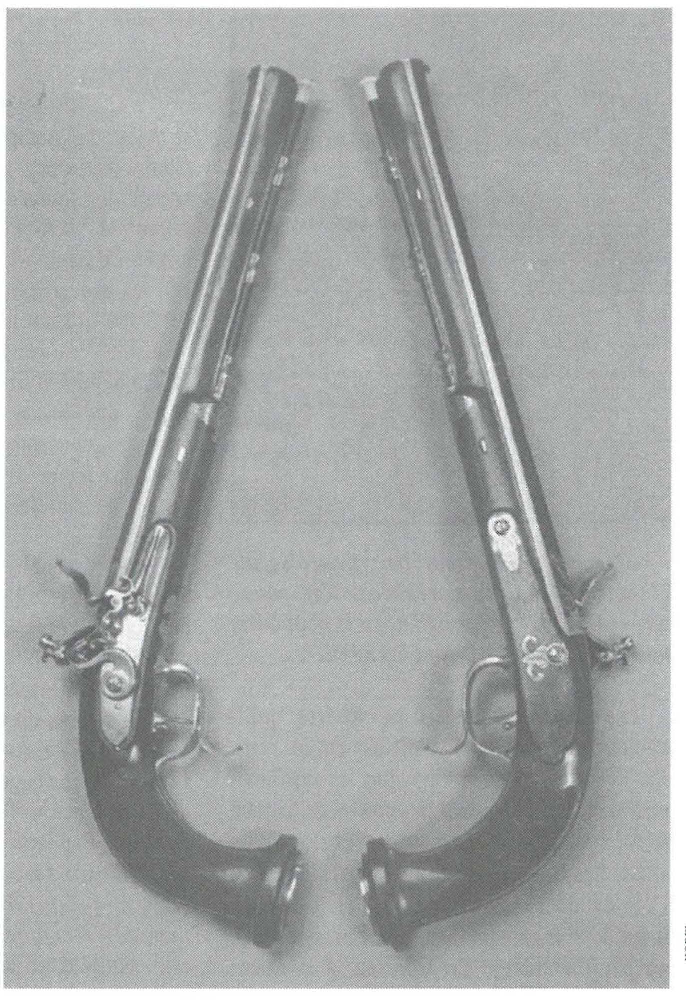
DR

Détail de la **Diseuse de bonne aventure** *de Georges de La Tour. Une lumière inégalée au service d'un chef-d'œuvre d'ambiguïté psychologique. Aveuglé par sa fatuité, un jeune crétin, que cernent des mains expertes, se fait détrousser par l'angélique jeune fille. Dans ce pur visage de madone, le regard et le mouvement imperceptible des lèvres trahissent une tension prédatrice nimbée d'ironie. Ici, l'art savant se fait invisible.*

cessé de polir, de raffiner, une société aux instincts riches et rugueux. Cela explique la présence de cette autre qualité, insaisissable, qu'on appelle la grâce, et l'importance donnée au goût. Du même coup, un rejet de l'excès, du délire. Le fantastique est relégué dans la fantaisie : marges des enluminures, gargouilles et chapiteaux, plus tard grotesques des plafonds et des paravents. Les histoires de vampires et la célébration d'Halloween sont des importations de basse époque.

La vertu de sévérité, le goût de l'abstrait, s'incarnent dans la plus grande lignée de nos peintres : Enguerrand Quarton, Fouquet, Poussin, Chardin, Cézanne, Braque. École de rigueur, de force maîtrisée. La sensualité, riche et pleine, reste sous le contrôle de l'esprit ; tout détail est ordonné à l'ensemble. Cet art savant tend à la simplicité, se fait invisible (*« il est difficile d'avoir l'air facile »*). Il est vrai qu'une autre famille privilégie une ligne précieuse, vise une volupté plus directe. C'est celle d'Antoine Caron, Watteau, Fragonard, Delacroix, Renoir. Mais dans sa grâce (ou sa fougue : Fragonard, Delacroix), elle n'est pas moins rigoureuse que l'autre. Les voies sont parallèles.

Avant même ces noms illustres, la peinture, l'enchantement par la couleur, s'exerçait à travers l'enluminure (que Fouquet pratiqua beaucoup) et le vitrail. Les peintres de manuscrits, les verriers des cathédrales, ou d'ailleurs les peintres des cartons de tapisserie, manifestent la même science pour raconter une scène avec force en se pliant aux nécessités de la matière et de l'espace dont ils disposent, tout en satisfaisant les yeux par le rythme des formes et l'éclat des couleurs. Ils sont bien les égaux des noms qu'on a cités. On pourrait en dire autant des artisans qui, pendant des siècles, créèrent les émaux de Limoges, reliquaires, plaques ornementales ou coupes, chefs-d'œuvre où les verts, les rouges, les bleus de la goutte d'émail s'enlèvent sur le fond de cuivre comme une calligraphie hiératique.



KOBEL

Paire de pistolets à silex exécutés sous le Ier Empire par Nicolas Boutet (1761-1833) le plus célèbre arquebusier de son temps. Il portait le titre de « Directeur Artiste » de la Manufacture de Versailles. Les armes de luxe sorties de son atelier et revêtues de sa signature sont reconnaissables entre toutes par la perfection élégante et fonctionnelle de leur ligne. Dans leur univers, elles sont représentatives du style de leur époque au même titre qu'un bâtiment de Chalgrin ou un meuble de Jacob.

Une alliance unique de sensualité, de grâce et de sévérité

Vitraux, miniatures, émaux et plaques d'ivoire ouvragées sont le plus souvent anonymes. Nous le regrettons trop, oubliant au profit de la notion romantique de l'artiste génial et isolé, la condition première de tous ces objets : l'amour du travail bien fait, qualité qui n'est évidemment pas réservée à la France, mais qui y fut cultivée avec amour, avec piété.

LE BON GOÛT

Le goût, ce sens, ce don de discerner nos alimens, a produit dans toutes les langues connues la métaphore qui exprime, par le mot goût, le sentiment des beautés et des défauts dans tous les arts : c'est un discernement prompt, comme celui de la langue et du palais, et qui prévient comme lui la réflexion ; il est, comme lui, sensible et voluptueux à l'égard du bon ; il rejette, comme lui, le mauvais avec soulèvement : il est souvent, comme lui, incertain et égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire, et ayant quelquefois besoin, comme lui, d'habitude pour se former.

Il ne suffit pas pour le goût, de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage ; il faut la sentir, en être touché. Il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse ; il faut démêler les différentes nuances. Rien ne doit échapper à la promptitude du discernement ; et c'est encore une ressemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts, avec le goût sensuel : car le gourmet sent et reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs ; l'homme de goût, le connaisseur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles ; il verra le défaut à côté de l'agrément. [...]

Comme le mauvais goût, au physique, consiste à n'être flatté que par des assaisonnemens trop piquans et trop recherchés, ainsi le mauvais goût dans les arts est de ne se plaire qu'aux ornemens étudiés, et de ne pas sentir la belle nature.

VOLTAIRE
***Dictionnaire philosophique*, 1764.**

On rempaillait les chaises avec le même soin qu'on bâtissait les cathédrales, dit Péguy. C'est cela. Le fin ouvrier, inventif et qui sent la beauté, fut un type abondant presque jusqu'à nos jours. Les conditions de production ne lui laissent guère de place. Il survit dans les compagnons du tour de France, dans les tisserands, ébénistes, tailleurs de pierre indispensables à l'entretien du patrimoine, lui-même respecté parce qu'il sert l'industrie du tourisme.

Le métier, la transformation de belles matières par des mains savantes, c'est le point de départ de l'artisan, de l'artiste. Jean Revol (*NRF* n° 104) a relevé les emprunts faits par Braque à l'art des peintres en bâtiments : *« Ceux-ci,* dit Revol, *comptent parmi les héritiers suprêmes de la technique picturale. »* Et Renoir : *« Peindre n'est pas rêver ; c'est avant tout un métier, comme celui de charpentier »*.

VIDAL DE LA BLACHE QU'EST-CE QUE LA FRANCE ?

Le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de La Blache, paru en 1903, est un de ces textes fondamentaux qui depuis la grande cassure de 1789 remettent sans cesse en chantier le problème : « *Qu'est-ce que la France ?* », et, par-delà : « *Qu'est-ce qu'une nation ?* »

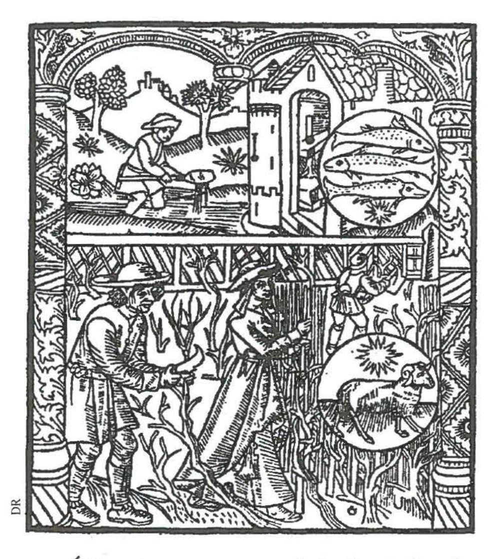
La géographie vidalienne, comme toute la géographie française, procède de la géographie allemande, à laquelle Humboldt et Ritter avaient donné ses lettres de noblesse dans la première partie du siècle. Le milieu détermine le genre de vie, expression des permanences de la vie locale : telle est l'idée centrale qui donne au *Tableau* son unité organique. Le milieu est le produit des déterminations internes et externes et de leurs rapports. Il en découle un principe fondamental de la géographie générale vidalienne : une contrée ne peut être comprise que dans et par son environnement. C'est pourquoi la première partie de l'ouvrage (« Personnalité géographique de la France ») est consacrée à l'analyse des rapports entre la France et son environnement européen. [...]

L'analyse de la liaison entre la France et son entourage conduit Vidal a un énoncé capital de cette première partie : le rejet de toute idée d'une inscription *a priori* de la France, en tant qu'ensemble, dans la nature. Ni par le climat, la flore ou la faune, ni par la géologie, la France ne forme un tout individualisé. Refus donc de la théorie des climats, certes, mais aussi de la séduisante théorie des frontières naturelles si dominante tout au long du XIX[e] siècle. [...] C'est la diversité même de la France, explique-t-il, qui a créé son unité.

La peinture fouillée de la vie locale conduit Vidal à porter un intérêt poussé aux formes de conscience que les habitants ont de leur pays. [...] Ce n'est pas l'un des moindres attraits de l'ouvrage que cette attention toute moderne portée à la conscience que les habitants ont de leurs lieux de vie. Et plus encore qu'aux dénominations, il fait place à l'imaginaire du peuple, qui nourrit le monde des rêves et des légendes.

JEAN-YVES GUIOMAR

Le Tableau de la géographie de la France de Vidal de La Blache. Les Lieux de Mémoire. Gallimard, Quarto n° 1, 1997.



DR

Élégante gravure sur bois française du XV[e] siècle. Cette forme achevée de l'art populaire a été perpétuée par l'imagerie populaire, dont les modernes BD sont les héritières.

Les artisans imitaient les œuvres qu'ils savaient admirer. Ainsi se diffusaient les réussites d'un style, de même que les costumes provinciaux s'inspiraient des modes de la cour, par l'intermédiaire des belles robes des châtelaines. Les bas-reliefs des meubles, à la fin du XVI[e], évoquent les nymphes de Jean Goujon. Et les dessins de mobilier soigneusement relevés par l'architecte Du Cerceau, à la même époque, ont aidé à répandre des modèles de structures et d'ornements. Il faut dire en passant qu'une certaine tendance à la surcharge du décor, dans les arts mineurs (ébénisterie, orfèvrerie, vient pour une part des artisans soucieux de montrer leur virtuosité. Dans l'ameublement provincial, bourgeois ou paysan, généralement plus sobre, on reste fidèle aux thèmes essentiels. C'est l'Église qui propose les reliefs et dessins de croix, de chrisme, jusqu'à cet ostensoir qu'on trouve sur les panneaux d'armoires bretonnes. Et c'est le blason ou la symbolique traditionnelle qui fournit les griffons, les lions ou les fleurs, les cœurs et les couples de colombes que l'on voit sculptés sur les coffres et les dressoirs.

Cette communication des thèmes se retrouve dans les estampes, xylographies ou gravures sur cuivre, que les colporteurs emportent avec leurs almanachs. Images pieuses, légendes, chansons, caricatures, propagent ainsi le style du moment. Cette forme d'art se maintiendra avec l'image d'Épinal jusqu'à la fin du siècle dernier. Elle perpétue dans les campagnes, non sans naïveté mais souvent non sans bonheur, des formes déjà oubliées dans la capitale. Les élégantes gravures sur bois du XV[e] siècle, avec leurs personnages aux robes et aux pourpoints si seyants, la pompeuse iconographie de la Contre-Réforme, puis les emblèmes et les scènes des journées révolutionnaires, les victoires de l'Empire, les silhouettes du juif errant, de Fanfan-la-Tulipe ou de Cadet Roussel, les proverbes et plaisanteries sur la mort de Crédit et saint Lâche, patron des paresseux, cette imagerie est la mémoire du peuple, elle lui rappelle son histoire et resserre son unité. Notez que les textes ne sont pas absents, légendes, chansons ou prières. Il faut rectifier les idées reçues sur la France qui ne saurait lire et ne parlerait français que depuis Jules Ferry.

Les réseaux d'influence et d'imitation, autant que l'esprit propre à chaque génération expliquent l'unité de style à une époque donnée. Mais le goût est instable en France, signe de vivacité. On passe aisément du plaisant au sévère, comme dit Boileau, et de la majesté de Versailles à la coquetterie des appartements Louis XV. Les engouements pour l'étranger se succèdent aussi. Tout d'un coup, on ne jure que par l'Espagne, ou l'Italie, ou l'Angleterre. Mais, dit très bien André Chastel (*L'Art français*) : « *La France filtre. Elle reçoit et tamise.* » Tant qu'elle est un organisme vivant, elle assimile et adapte les emprunts à ses besoins.

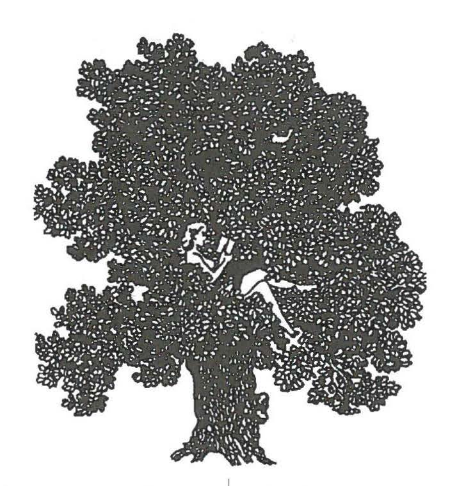
Cette mobilité fait qu'elle est très capable de contredire ses vertus les plus enracinées. Elle y a failli plusieurs fois : avec le gothique flamboyant, avec le rococo, avec le style nouille de 1900. Mais chaque fois, elle retrouve la ligne maîtresse, l'ordre, la « raison ». Le débordement s'oublie, devient ridicule.

Verra-t-on encore cela ? Georges Mathieu déplore l'absence d'un style contemporain, dont l'unité se retrouverait dans l'affiche comme dans nos sièges, nos tables, ou l'architecture des stades et des aéroports. Il regrette le temps où Charles Lebrun dessinait des appliques de portes, de la vaisselle de table aussi bien que les tapisseries des Gobelins ou les plafonds de Versailles. Mais un style n'est sans doute plus possible lorsque le goût du choc, du tape-à-l'œil, supplante le souci de la beauté, et quand la nécessité du moindre coût, la production de masse, remplacent l'exigence de qualité. Les conditions économiques, le prestige de l'Amérique, une importante modification du peuplement de notre pays, et la fin d'une culture manuelle, ouvrière, expliquent la situation.

G. L.

Georges Laffly a récemment publié *Montaigne libre et fidèle* aux Éditions Sainte-Madeleine. Nous en rendons compte page 60.

Livres



Éloges grecs de Rome

Deux textes jamais encore traduits en français. Le premier est dû au rhéteur grec Aelius Aristide qui vivait au IIe siècle ; le second à un anonyme que l'on situe vers le milieu du IIIe siècle. Le premier est d'un grand auteur, le second d'un tâcheron. Pour ces périodes, ce sont les deux seuls exemples qui nous soient parvenus d'un genre littéraire alors fort en vogue. Aucune acrimonie à l'égard du vainqueur, aucune nostalgie de l'époque de l'indépendance, mais de la part de ces deux Grecs, la fierté d'appartenir à un monde organisé, pacifié, commandé, même si se lit parfois une subtile pointe de condescendance : *« Vous êtes nos maîtres, Romains, mais vous êtes aussi nos élèves ! »*
Les Belles Lettres, coll. La Roue à livres. 208 pages, 125 F.

F. V.

Apologie pour l'histoire ou métier d'historien
par Marc Bloch

Cofondateur en 1929, avec Lucien Febvre, de l'école des Annales, témoin et chroniqueur lucide de l'étrange défaite de 1940, entré dans la Résistance en 1943, fusillé à Lyon en juin de l'année suivante, Marc Bloch demeure l'une des grandes figures de la science historique française et on ne peut que se féliciter de la réédition de son *Apologie pour l'histoire*, réalisée à l'initiative de l'Association Marc-Bloch, créée en 1992. Contre les propos provocateurs d'un Paul Valéry mais aussi face aux ambitions hégémoniques de sciences telles que la sociologie ou l'économie, l'auteur plaide la spécificité de la démarche historique. L'histoire est une science mais qui doit se garder des abstractions et des lois. Contre les excès et les limites de l'histoire positiviste, il dénonce le fétichisme du fait historique et la *« superstition de la cause unique »*. L'histoire doit permettre de comprendre, non de juger, et son enseignement doit avoir une dimension civique et morale qui fonde une part de la légitimité de cette discipline, étroitement liée à l'aventure de la civilisation occidentale. Chercheur, l'historien ne peut se réfugier dans la tour d'ivoire du savant ; il a pour vocation de raconter et d'expliquer le passé à tous, de communiquer le savoir qu'il a pu établir *« aux doctes comme aux écoliers »*. Un faisceau de réflexions stimulantes.
Armand Colin. 160 pages, 98 F.

Ph. C.

Magie, médecine et divination chez les Celtes
par Christian Guyonvarc'h

Professeur de langue et de civilisation celtique à Rennes, auteur de nombreux ouvrages de référence consacrés aux druides ainsi qu'à la société ou aux royaumes celtiques, Christian Guyonvarc'h aborde dans ce nouveau livre un domaine jusqu'ici peu exploré. Il rassemble et analyse des traditions orales, réunit des éléments dispersés pour étudier une magie qui apparaît dans les textes irlandais du haut Moyen Âge comme la partie résiduelle de la tradition celtique. Familier des mondes insulaires comme des vestiges archéologiques découverts en Gaule continentale, il embrasse toute la matière celte pour alimenter son enquête. L'auteur peut ainsi démontrer *« l'importance de la magie dans l'univers religieux des Celtes, en tant que technique subordonnée à l'autorité spirituelle »*. Il réfute sans appel les hypothèses mettant en doute l'appartenance des Celtes à l'espace culturel indo-européen et montre également que la christianisation n'a pas toujours été la rupture radicale qu'on imagine puisque *« saint Patrick, le fondateur de l'Irlande historique, est aussi le dernier des druides de l'Irlande mythique. »*
Payot. 416 pages, 175 F.

Ph. C.

Jules César
par Robert Étienne

Pour un antiquisant, brosser un portrait de Jules César, est certainement un des exercices les plus périlleux. Chacun a son idée de César et déjà existent de grandes biographies, celles de Carcopino, de Meier, de Gelzer, etc. Robert Étienne est un des grands historiens du monde romain. De ceux qui ont lancé la recherche dans des voies nouvelles, sans jamais négliger le public cultivé. Ici, il a joué la sobriété, un texte sans un pouce de graisse. Quitte à laisser parfois le lecteur sur une impression de sécheresse, voire de désincarnation. Son *César* est avant tout centré sur l'étude de l'homme qui fut un des premiers à mettre sa propre histoire en image. Solitaire et révolutionnaire, ne devant rien à personne, marchant à l'écart de tous, rejetant les tabous et les valeurs d'un monde vermoulu, utilisant d'une manière géniale les outils de propagande de son temps, il trace sa voie, ne laissant presque rien au hasard. Rêvant d'un monde à la fois égalitaire et hiérarchisé, voulant conquérir autant la terre que le ciel, servi par des qualités exceptionnelles et fort diverses, il fonde un nouveau régime politique dont Octave, son fils adoptif, héritera avant de le consolider à sa manière. De cette quête d'un homme qui sans cesse se construit lui-même et modèle en même temps un monde nouveau, Robert Étienne retrace les étapes, apportant les réponses judicieuses à de vieilles interrogations.

Il faut signaler aussi aux Belles Lettres la réédition du *Jules César* de Dumas. Un livre qui déborde de vie, de passion et aussi de fantaisie…
Fayard. 450 pages, 140 F.

F. V.

Naissance de Paris
Texte de Michel Fleury
Photographies de Hervé Amiard

Historien et archéologue, Michel Fleury est vice-président de la commission du Vieux Paris, directeur des Études d'histoire de Paris à la IVe section de l'École pratique des hautes études. Dans cet ouvrage somptueusement illustré et imprimé, il retrace, à travers les fouilles archéologiques qu'il a dirigées dans le vieux Paris, les grandes étapes de l'émergence de la ville depuis les premières traces d'occupation du site, datées du néolithique et de l'âge du bronze, jusqu'à l'édification des grands monuments gallo-romains (les thermes de Cluny, les arènes de Lutèce). Grâce aux documents et pièces retrouvés qui apportent des informations uniques sur la vie quotidienne, il fait revivre l'enfance de Paris depuis la conquête romaine jusqu'au Moyen Âge. Les photographies des vestiges exceptionnels qu'il a mis à jour (statues, bijoux, armes, vestiges du Louvre de Philippe Auguste, casque de parade de Charles VI, etc.), illustrent ce voyage fascinant au fil des siècles.
Imprimerie nationale. 172 pages, 350 F.

M. M.

La Méditerranée au XIIe siècle
par Didier Cariou

Rédigé par un enseignant du secondaire, ce petit livre correspond à l'une des questions du nouveau programme d'histoire de seconde. Il vaut par d'évidentes qualités pédagogiques de clarté et de concision et présente le mérite, sur un sujet aussi vaste, d'aller à l'essentiel. Il sera donc de la plus grande utilité pour les professeurs auxquels il est prioritairement destiné mais aussi à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'espace méditerranéen, en cette

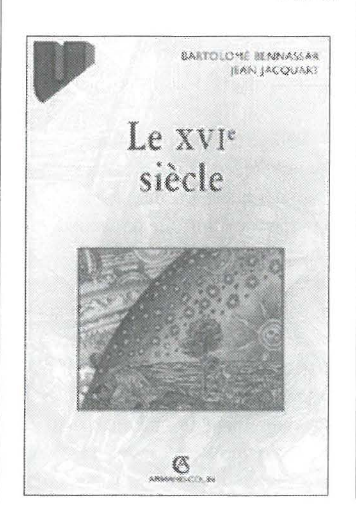
période qui voit la montée en puissance de l'Occident chrétien, tandis que les mondes byzantin et musulman sont en crise.
PUF, coll. Que sais-je ? n° 3299. 128 pages, 42 F.

Ph. C.

Le XVIe siècle
par Bartolomé Bennassar et Jean Jacquart

Cet ouvrage, réalisé par le spécialiste français du XVIe siècle espagnol, auteur d'une des meilleures biographies de François Ier, est avant tout un manuel destiné aux étudiants mais la densité du contenu, la clarté de l'exposé et la concision du texte en font une introduction lumineuse au siècle qui ouvre les Temps modernes. La découverte des nouveaux mondes, la grande rupture de la Réforme, les développements de la Renaissance née dans l'Italie du Quattrocento constituent les moments majeurs d'une époque qui voit aussi l'échec des rêves de restauration de l'unité impériale poursuivis par Charles Quint, la montée en puissance de la France des Valois et la permanence d'une menace ottomane difficilement contenue à Lépante et à Malte. Siècle de l'émergence de l'économie-monde née des grandes découvertes et de l'afflux du métal précieux américain, le XVIe trouve rapidement ses limites avec, dès les années 1580, l'extension de la crise des sociétés rurales européennes qui annonce déjà le « sombre XVIIe siècle ». Les divisions religieuses poussées à leur paroxysme et l'absence de progrès techniques décisifs remettent à plus tard le grand décollage de l'Europe mais elle a déjà décloisonné la planète et jeté les fondements des progrès futurs.
Armand Colin, coll. U. 360 pages, 155 F.

Ph. C.



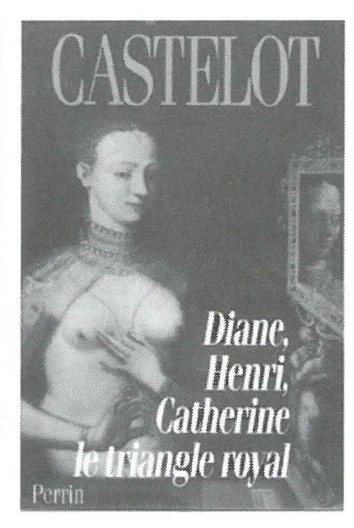
Montaigne, libre et fidèle
par Georges Laffly

Pourquoi le succès de Montaigne ne se dément-il pas ? Réponse de Georges Laffly : parce que cet homme de sagesse, gentilhomme de fraîche date qui tirait fierté de se vouloir d'épée plus que de robe, admirant Sparte plus qu'Athènes, est paradoxalement le plus actuel des Français de la Renaissance. C'est un homme en proie au doute dans un monde qui a vu soudain basculer toutes les certitudes des siècles passés. Un fond de prudence retient ce Gascon d'être athée, mais, malgré ses protestations assez formelles de fidélité au christianisme romain, il se réfère plus volontiers à Sénèque ou Socrate qu'à Jésus-Christ, admire l'empereur Julien, salue le suicide de Caton, professe une morale stoïcienne fort éloignée de l'amour évangélique, et s'intéresse plus au bien vivre ou au bien mourir qu'à un hypothétique « autre monde ». Avec une finesse et un talent bien à lui, Georges Laffly décrit à travers Montaigne les *« trois ruptures »* qui ont bouleversé toutes les représentations des Européens au XVIe siècle, et détruit *« le cadre spatio-temporel où vivait la chrétienté »*. En traditionaliste catholique, Laffly s'en désole et s'efforce de tirer Montaigne dans son camp. Mais son intention avérée est surtout d'établir un parallèle entre la crise du XVIe siècle et la fin du XXe, dont la décomposition tourne la page des temps modernes et appelle une recomposition, *« dont nous ne savons pas ce qu'elle sera »*. Même si l'on ne partage pas toutes les assertions de Laffly ni telle de ses analyses, on lira avec profit cet essai joliment écrit, qui participe de façon stimulante à une indispensable réflexion historique sur notre fin de siècle.
Éditions Sainte-Madeleine, 84330 Le Barroux. 135 pages, 85 F.

D.V.

Diane, Henri, Catherine, le triangle royal
par André Castelot

Le roi, la reine, la maîtresse... Oui, étonnant triangle de la royauté. Qui domine ? Henri II, roi autoritaire, celui qui ouvre la répression anti-huguenote,



éperdument amoureux de la prodigieuse Diane de Poitiers ? L'égérie royale est de dix-neuf ans l'aînée de son royal amant. Jusqu'à la mort accidentelle de ce dernier, elle ne cessera de régner sur son esprit et ses sens. Catherine de Médicis, enfin. Troisième personnage, ô combien capital. Il fallait toute la magie d'André Castelot pour suggérer l'enchaînement de ces trois destinées exceptionnelles.
Perrin. 298 pages, 128 F.

V. T.

Christophe Colomb était Français Essai sur l'identité du découvreur
par Roger Duprat

C'est un vieux serpent de mer que celui de l'identité du découvreur des Amériques et il y a là un *casus belli* permanent entre Corses et Génois. Jacques Heers a tout dit sur la question mais l'enquête menée par l'auteur pour contester l'origine génoise de Colomb et suggérer qu'il serait un *« Français d'origine catalane »* n'en est pas moins stimulante.
Godefroy de Bouillon. 152 pages, 100 F.

Ph. C.

François Ier, le roi et le mécène
par Emmanuel Bourassin

Surnommé « le Père des Lettres », François Ier protégea les poètes, Clément Marot, Guillaume Budé, et imposa le français comme langue officielle, par l'ordonnance de Villers-Cotterêts, en 1539. Et tout au long de son règne, il ne cessa de favoriser les artistes : Clouet, Benvenuto Cellini... C'est à lui que l'on doit les châteaux de Blois, de Chambord, de Fontainebleau..., pour lesquels il développa la vie de cour. La postérité juge souvent François Ier comme un roi dépensier. Elle semble négliger qu'il a institué nos premières finances publiques. Elle oublie aussi qu'il présida à l'expansion économique maritime du royaume, en fondant par exemple le port du Havre (1513). Emmanuel Bourassin lui rend justice.
Tallandier. 228 pages, 120 F.

M. M.

Princesses Grimaldi De Pomeline à Grace
par Michel-Yves Mourou

Fondée par la prise de la citadelle du Rocher par les Grimaldi en 1297, la principauté de Monaco est parvenue à se maintenir pendant 700 ans, sous forme seigneuriale, puis princière, au fil des guerres, des alliances, et du jeu diplomatique des grandes puissances. Michel-Yves Mourou n'a pas eu l'ambition de retracer toute cette histoire. Il s'est attaché au destin de quelques-unes des princesses qui ont régné sur Monaco. Il évoque Pomeline, Claudine, toutes deux véritables « dames de fer », ou Charlotte de Gramont, princesse de Monaco, qui brillait à la cour du Roi-Soleil, ou encore Thérèse-Françoise de Choiseul, princesse Grimaldi, qui sera sous la Révolution envoyée à l'échafaud par Fouquier-Tinville. À travers ces figures, l'auteur démontre que les princesses de Monaco tenaient leur rang, et que leur vie privée n'a pas toujours été donnée en pâture aux gazettes mondaines. Une question d'époque, sans doute.
Éditions de Monaco, 13, avenue des Castellans 98000 M.C. 206 pages, 128 F.

M. M.

Voyage au royaume de Naples
par Vivant Denon

Vivant Denon, qui avait accompagné Bonaparte en Égypte, a laissé son nom à l'un des pavillons du musée du Louvre – celui qui abritait les collections qu'il avait assemblées au long de ses voyages, et qui constituait le « musée Napoléon » initial. En 1778, au début du règne de Louis XVI, Vivant Denon (il avait trente ans) avait parcouru l'Italie du Sud – peu de voyageurs s'étaient alors aventurés

au-delà de Naples. Il en avait rapporté des carnets, où les dessins le disputaient aux notes. Celles-ci n'avaient jamais été publiées. Deux siècle plus tard, elles recèlent un intérêt historique évident, tant par la description des villes et des sites traversés, que par celle des personnages rencontrés et de leurs coutumes.
Perrin. 310 pages, 139 F.

M. M.

Tallien, le mal-aimé de la Révolution
par Thérèse Charles-Vallin

Jean-Lambert Tallien (1767-1820) a moins inspiré les biographes que sa scandaleuse épouse. Thérésia Cabarrus, « Notre-Dame de Thermidor », qui fut l'égérie ou tout au moins la maîtresse de Barras, du banquier Ouvrard et de quelques autres... Tallien fut un révolutionnaire convaincu, septembriseur, régicide et terroriste (à Bordeaux) ce qui semble avoir été beaucoup pour ses épaules. Mal vu de Robespierre, redoutant l'échafaud pour Thérésia, il se jeta dans la conspiration du 9-Thermidor. On le vit plus tard à Quiberon, aux côtés de Hoche qu'il poussa à l'exécution massive des émigrés (1795). Il fit partie de l'expédition d'Égypte dont il revint après un bref séjour dans les geôles anglaises. Déconsidéré, sans capacités supérieures, Tallien vécut mal sous l'Empire. Divorcé, ruiné, écarté du pouvoir, il ne lui restait plus que sa fille qu'il avait cru bon d'appeler Thermidor ! Le travail de madame Charles-Vallin est tout à fait estimable et met en jeu des papiers de famille (elle descend de Tallien) qui cernent mieux le personnage.
Jean Picollec éditeur. 269 pages, 140 F.

J.-J. B.

Le prince impérial « Napoléon IV »
par Jean-Claude Lachnitt

Eugène-Louis-Napoléon Bonaparte était le fils unique de Napoléon III et d'Eugénie de Montijo. Il était normalement appelé à monter un jour sur le trône impérial sous le nom de Napoléon IV.
Et sa popularité, dans son enfance, apparaissait comme un gage de la continuité de l'Empire. Mais, à quatorze ans, après la défaite de Sedan, le prince impérial prenait le



chemin de l'exil avec ses parents. Placé, après la mort de Napoléon III, sous la protection de la reine Victoria, il entrait à l'académie militaire de Woolwich. En 1879, malgré l'opposition d'Eugénie, il s'embarquait pour l'Afrique du Sud, où une colonne de l'armée britannique venait d'être décimée par les Zoulous. Et, quelques mois plus tard, il tombait au combat la poitrine percée de dix-sept coups de sagaie. Il avait vingt-trois ans. Le destin brisé du fils de Napoléon III, moins légendaire que celui du fils de Napoléon I[er], ne manque pourtant pas de panache, et Jean-Claude Lachnitt le restitue avec un véritable talent.
Perrin. 342 pages, 139 F.

M. M.

Histoire de l'armée française, des milices royales à l'armée de métier
par Pierre Montagnon

Né en 1931, saint-cyrien, Pierre Montagnon a appartenu à ce qu'il appelle dans son livre *« l'armée de l'espoir et du désespoir »*. Son *Histoire de l'armée française* n'est pas celle des batailles où se joua le destin du pays, mais celle des hommes qui fournissaient la force militaire au pouvoir politique, celle de l'institution, dans sa continuité et à travers les diverses mutations qu'elle connut au fil des siècles. Après les quatre gros volumes de l'*Histoire militaire de la France* dirigée par André Corvisier (PUF), l'ouvrage du colonel Montagnon se présente comme une introduction nécessaire aux débats en cours sur l'avenir de notre outil militaire. Il prend acte de l'abandon de la conscription en rappelant que les armées de jadis étaient déjà des forces « professionnelles » mais on peut craindre là qu'il ne pèche par un certain anachronisme. En ces temps de « globalisation » et de police onusienne sous hégémonie américaine, on regrettera que l'ouvrage n'envisage pas davantage les menaces nouvelles qui se profilent, menaces auxquelles la petite armée professionnelle et technicienne bien incertaine que l'on prétend mettre sur pied ne semble pas en mesure d'apporter les réponses les plus appropriées.
Pygmalion-Watelet. 368 pages, 139 F.

Ph. C.

Le Loup : mythes et traditions
par Christophe Levalois

Par les temps d'aujourd'hui, au pays de France, les loups ne sont que songe, tout au plus un souvenir sinon dans la réserve naturelle du Mercantour. De temps en temps, pourtant, on signale à grandes clameurs l'apparition d'un rescapé de cette espèce si constamment pourchassée par l'homme. Dans son *Manuel de vénerie française* publié en 1890, le comte Le Couteulx de Canteleu relevait que durant l'année 1889, les équipages spécialisés de chasse à courre en avaient pris 236, chiffre énorme. Les loups ont été définitivement exterminés dans nos régions peu après la Première Guerre mondiale. Pendant des siècles et même des millénaires, ils avaient concentré sur eux toutes les terreurs des campagnes profondes où l'on colportait des histoires à vous glacer le sang. Ainsi les loups ont-ils hanté les fantasmes de maint petit Chaperon Rouge, tout en peuplant l'imaginaire d'hommes et de garçons que séduisait leur réputation de fierté sauvage et indomptée. Les Romains ne furent pas les seuls à se proclamer *« fils de la Louve »*. Incorporé vers l'âge de huit ans dans une meute de « louveteaux », beaucoup de petits garçons se sont initiés à la fraternité des loups enseignée par Rudyard Kipling. Cela pour dire qu'il est difficile de ne pas être sensible à l'essai intelligent que Christophe Levalois vient de consacrer au symbolisme multiple de *« mon frère loup »*.
Le Courrier du Livre, 21, rue de Seine, 75006 Paris. 128 pages, 85 F.

D.V.

Qu'est-ce que la propriété ?
par Pierre-Joseph Proudhon

Réédition du premier essai économique (1840), du père du « socialisme français ». A la première page, il lançait l'axiome célèbre : *« La propriété c'est le vol »*. En fait, Proudhon ne condamnait nullement l'appropriation en tant que telle. Il reprochait au propriétaire-rentier de percevoir un revenu sans travail. A ses yeux, seul le travail justifiait la propriété, parce que seul il est productif. Par la suite, Proudhon ne cessera de nuancer sa critique, comme le montre son ouvrage posthume, *Théorie de la propriété* (1865). Ce qu'il voulait, en fait, c'était la propriété pour tout le monde, car elle lui semblait la meilleure sauvegarde contre l'État, ennemi numéro un de la liberté, de la justice et de la dignité des personnes.
Éditions Tops H-Trinquier, 12, rue René-Morin, 92160 Antony. 280 pages, 117 F.

A. G.-J.

Claude Debussy, la musique et le mouvant
par Jean-François Gautier

C'est une monographie philosophique de la vie et de l'œuvre de Claude Debussy que nous offre Jean-François Gautier avec cet essai capital. Selon lui, en effet, la musique de Debussy, en tant que *« mise en œuvre de la durée, vécue comme un changement continu, et qui est l'essence même de l'exister »*, illustre cette conception qui veut que l'art soit *« un acte de mise en œuvre du divers sensible, selon l'ordre du sensible, c'est-à-dire de l'expérience »*, par opposition à cette autre conception qui veut, elle, que l'art soit *« une mise en forme de l'intellection du divers sensible, selon l'ordre de l'intellection, c'est-à-dire la vérité »*. Les lecteurs de ses deux précédents essais, *Palestrina ou l'esthétique de l'âme du monde* et *L'univers existe-t-il ?* (chez Actes Sud également) auront évidemment compris de quel côté, dans ce débat qui agite les philosophes et les artistes européens depuis Héraclite et Parménide, penche l'auteur ! Toutefois, ces deux conceptions antagonistes, correspondant à deux pentes opposées de l'esprit humain,

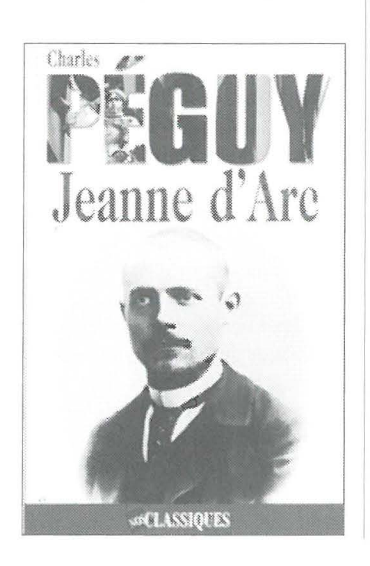
Jean-François Gautier montre bien en quoi elles ont toujours plus ou moins coexisté au sein de la musique occidentale. L'originalité de Debussy aura été d'être le premier à déduire de la première son langage musical propre, langage *stricto sensu* expérimental et d'ailleurs voué à le demeurer car, ce faisant, le musicien se gardait évidemment bien de formuler de nouvelles recettes, ce qui eût été en absolue contradiction avec sa démarche et son propos.
Actes Sud. 120 pages, 119 F.

Michel Marmin

Classiques réédités Bainville, Péguy, Barrès

Dans une nouvelle collection (« Nos classiques ») créée par Jean Silve de Ventavon, réédition à prix réduit de trois premiers titres, *Histoire de France* de Jacques Bainville (616 pages, 40 F), *Jeanne d'Arc* de Charles Péguy (468 pages, 30 F) et *La Colline inspirée* de Maurice Barrès (346 pages, 30 F). Si le premier et le troisième ne comblent pas un vide, le second, indisponible depuis longtemps, est particulièrement bienvenu. Drame poétique en trois actes, *Jeanne d'Arc* fut écrit en 1897. Péguy y exalte l'héroïne mystique qui n'est pas encore sainte puisque l'Église, réticente, ne la canonisera qu'en 1920. *La Colline inspirée* (1913) raconte l'histoire dramatique d'un prêtre, Léopold Baillard, bientôt séparé de l'Église qui, au monastère de Sion Vaudémont, tente d'inspirer une vie spirituelle nouvelle au peuple lorrain. Dans ce roman plus que dans nul autre, Barrès exalte l'amour de la patrie charnelle. Chaque volume comporte une préface ainsi qu'un appareil critique sur l'auteur et son œuvre.
Éditions Défi. 1, place Paul-Verlaine, 92100 Boulogne.

A. G.-J.



La gauche réactionnaire Mythes de la plèbe et de la race dans le sillage des Lumières
par Marc Crapez

Les véritables études sur les idées politiques sont si peu fréquentes que l'on doit prêter attention à la thèse de Marc Crapez malgré ce qu'elle peut comporter d'exagéré ou de discutable. Lecteur attentif et insatisfait de Zeev Sternhell, l'auteur entend corriger et compléter la thèse majeure de l'universitaire israélien consacrée aux origines intellectuelles du fascisme, mais son terrain d'exploration est ailleurs. Comme Sternhell, cependant, il se limite à la France où n'a jamais existé qu'un pré-fascisme virtuel. Exemples et citations à l'appui, il montre, avant 1914, un intense bouillonnement intellectuel qui ne doit rien aux traditions de droite et tout à une tradition de l'ultra-gauche. C'est ce qu'il appelle, usant d'un terme hasardeux, le *« social-chauvinisme »*. Celui-ci prendrait sa source rien moins que chez les *« sans-culottes »* et les hébertistes de 1793. Décrit avec un grand luxe de citations, ce *« social-chauvinisme »* est fait d'un mélange d'égalitarisme radical, de patriotisme agressif, d'athéisme militant, auxquels le XIX[e] siècle ajoutera une bonne dose de scientisme. Sous l'influence de Darwin, ce courant spécifique enfantera un déterminisme racial fortement teinté d'antisémitisme. Parmi ses adeptes, on trouve un nombre appréciable de blanquistes et d'anciens communards, tous athées, qui se sont découverts, à la faveur du romantisme, une détermination *« aryenne »*. Quelques noms : Gustave Tridon, Alphonse Toussenel, Albert Regnard, Jules Soury ou Georges Vacher de Lapouge.

On pourrait chicaner l'auteur sur le choix de ses néologismes. Il forge en effet celui de la *« gauche réactionnaire »* pour embrasser un autre type d'évolution conduisant elle aussi de l'ultra-gauche au fascisme. Cette *« gauche réactionnaire »* désigne bizarrement les plus révolutionnaires des hommes de gauche, ceux qui, périodiquement, par fidélité à leurs convictions, rompent avec une gauche institutionnelle dont ils découvrent qu'elle trahit ses promesses. L'observation est intéressante. Dans leur révolte, ceux-là se rapprochent de l'extrême droite (terme équivoque et fourre-tout qui reste à définir), sans rien abandonner de leurs rêves révolutionnaires. Par une série d'exemples pris dans l'histoire de la III[e] République et qu'il serait facile d'actualiser, Crapez montre la constance des ruptures au sein de la gauche française, au moins pour la fraction qui puise son imaginaire originel dans la sombre légende de 1793. Peu d'auteurs l'ont fait avant lui avec autant de netteté. Dans la préface qu'il accorde à l'ouvrage, Pierre-André Taguieff a raison de le souligner.
Berg International. 368 pages, 140 F.

D.V.

Auguste Pavie, explorateur en Indochine
par Hélène Simon

C'est l'une des plus belles figures de l'aventure coloniale française qu'une jeune historienne présente dans un ouvrage qui rappelle ce que fut la conquête d'immenses territoires, dont on sait la fascination sur tous ceux qui eurent l'occasion d'y vivre ou d'y servir. Né à Dinan en 1847, Pavie gagne à vingt et un ans la Cochinchine comme simple marsouin, quelques années seulement après que le Second Empire eut donné à la France les premiers territoires de sa grande colonie asiatique. Il participe à la guerre de 1870 revient à Saigon où il était devenu employé du télégraphe et découvre bientôt le Cambodge voisin. Il s'oriente ensuite vers la carrière diplomatique. Consul à Luang Prabang, ambassadeur à Bangkok, il conduit surtout deux grandes expéditions dans l'intérieur du Laos, en 1886-1889 puis en 1889-1891. Familier du pays, bon connaisseur des indigènes, il part ainsi *« à la conquête des cœurs »* et contribue à donner à la France les vastes étendues encore à peu près vierges du Laos dont il est fait commissaire général jusqu'à son retour en métropole en 1895. Hélène Simon fait revivre avec talent cette figure attachante, un an après la réédition de l'intéressant ouvrage de Chantal Edel.
Éditions Ouest-France. 296 pages, 139 F.

Ph. C.

La découverte du Sahara en 1900
par Jean-Charles Humbert

C'est à un dépaysement total que convie ce livre avec le tableau qu'il présente de cet immense espace devenu français pour moins d'un siècle, marqué par les voyages de Duveyrier, le drame de la mission Flatters, la conquête du Hoggar ou le sacrifice du père de Foucauld. Spécialiste des bordjs et des forts du Grand Sud, Jean-Charles Humbert, qui a travaillé sous la direction du professeur Jacques Frémeaux, le meilleur spécialiste de l'armée d'Afrique, réserve près des deux tiers de l'ouvrage à une description du Sahara au début du siècle, le tout richement illustré de documents souvent inédits. Il évoque ensuite les principales étapes de la conquête, ponctuée par l'installation des postes qui allaient constituer autant de bases ou d'étapes pour les pelotons méharistes appelés à sillonner ces immensités où nomadisaient les Touaregs. Une excellente bibliographie complète cet ouvrage très riche.
L'Harmattan. 296 pages, 180 F.
Nombreuses illustrations.

Ph. C.

L'Europe et le déclin de l'Occident
par Julius Evola

Ce petit opuscule de 48 pages, traduit par Rémi Perrin, contient trois brèves études inédites centrées sur une analyse critique de Spengler et de son œuvre majeure, *Le Déclin de l'Occident* (toujours disponible chez Gallimard en 2 volumes). Le lecteur y trouvera d'abord un résumé succinct de la thèse centrale de Spengler tirée de l'analyse morphologique comparée de plusieurs grandes cultures (chinoise, grecque, arabe, faustienne-occidentale, etc). Pour Spengler, l'histoire n'a pas de commencement ni de fin, elle est faite de cycles sans continuité, chacun décrivant la naissance, l'épanouissement et la mort d'une grande culture qui se rigidifie en « civilisation » quand elle est sur son déclin. Pour lui, la civilisation occidentale n'est pas, comme on le croit, la pointe avancée

de l'humanité dans sa marche en avant, mais la phase terminale d'une culture en décomposition. *« Après elle, jaillira un cycle absolument nouveau, avec de nouvelles races, de nouvelles sciences et une vérité nouvelle ».* Au terme de la description, Evola reproche à Spengler de n'avoir *« aucune compréhension vraie des éléments transcendants qui sont à la base de toute grande culture »*, mais lui-même, sur ce point, laisse le lecteur sur sa faim. Une dernière partie évoque un disciple américain de Spengler, Francis P. Yockey, alias Ulick Varange, pratiquement inconnu en France, mort dans des conditions suspectes en 1960, et auteur d'un livre unique, *Imperium*, publié en 1948. A la différence de Spengler, il croyait au pouvoir de la volonté (unification politique de l'Europe vue comme « empire ») pour arracher l'Occident au déclin. Cette intéressante traduction est malheureusement dépourvue de tout appareil critique.

Perrin & Perrin, 46, rue Sainte-Anne, 75002 Paris. 48 pages, 45 F.

D. V.

Martin Heidegger, philosophe incorrect
par le pasteur Jean-Pierre Blanchard

Martin Heidegger était considéré comme le plus grand philosophe du XXe siècle jusqu'à la publication en 1987 d'un pamphlet de Victor Farias dénonçant ses sympathies pour le IIIe Reich naissant. Depuis dix ans, partisans et adversaires de l'accusation n'ont cessé de s'affronter. Sur ce point, le pasteur Blanchard apporte d'utiles éclaircissements. La première partie de son essai décrit avec clarté et sobriété les idées politiques de Heidegger au miroir de sa philosophie. L'auteur explique de façon convaincante le ralliement initial du philosophe au national-socialisme. La déception viendra vite, qui conduira à l'exil intérieur. Sur cet aspect de la question, l'auteur s'en tient à la thèse de Farias expliquant que le philosophe se serait senti solidaire des frustes SA victimes de la purge des « longs couteaux » (30 juin 1934). Thèse « révolutionnariste » qui néglige les réalités de l'époque, notamment l'opposition des courants multiples et complexes de la « révolution conservatrice » dans lesquels s'inscrivait Heidegger. Cette légère réserve faite, il faut souligner que la partie historique de l'essai du pasteur Blanchard est rédigée avec un souci d'honnêteté qui force l'estime.

L'Ӕncre. 192 pages, 145 F.

Ch. V.

Franco
par Andrée Bachoud

Honnête est le premier qualificatif convenable pour définir l'abondante biographie de Mme Andrée Bachoud, professeur à l'université de Paris VII-Jussieu. Son information est vaste, même si elle souffre de quelques lacunes. Elle semble par exemple ignorer les deux ouvrages fondamentaux d'Arnaud Imatz (*José-Antonio et la Phalange* et *La Guerre d'Espagne revisitée*). Bien entendu, Mme Bachoud est très éloignée des idées qui furent celle de la « croisade » de 1936-1939, mais elle s'efforce de les interpréter et d'en rendre compte sans caricature. La biographie de Franco se double ici d'une histoire politique de l'Espagne au XXe siècle, que l'auteur fait commencer à juste titre avec la grande crise de 1898 faisant suite à l'humiliation de l'Espagne chassée de Cuba et des Philippines par les États-Unis. Chaque auteur abordant un sujet déjà connu s'efforce d'y apposer sa marque en développant une thèse. Celle de Mme Bachoud n'est pas le meilleur de son livre. Elle veut à toute force opposer le caractère falot et *« ordinaire »*, moyen, médiocre même, de l'homme Franco à une action dans le siècle qui apparaît pour le moins à l'opposé. S'en tenant à l'apparence de ce petit homme secret, desservi par un physique ingrat, une éloquence plate et une voix de fausset, elle n'a pas cherché à en percer le mystère, alors que les actes et la destinée, dont elle rend compte honnêtement, contredisent radicalement l'apparence à laquelle elle s'est arrêtée.

Fayard. 650 pages, 160 F.

Ch.V.

Mémoires
par Leni Riefenstahl

La cinéaste allemande qui avait filmé en 1934 le congrès de Nuremberg (*Le Triomphe de la volonté*), puis en 1936 les Jeux olympiques de Berlin (*Olympia*, ou *Les Dieux du stade* en français), a aujourd'hui 95 ans. Elle retrace à travers près de 900 pages les principales étapes d'une vie qui couvre tout le siècle. Après 1945, Leni Riefenstahl a été arrêtée, emprisonnée, et jugée par les tribunaux qui statuaient dans la zone sous contrôle français (les rivalités entre la Sûreté militaire et le Gouvernement militaire l'ont d'ailleurs amenée à être jugée à deux reprises), pour l'être de nouveau dans la zone sous contrôle américain. Trois années dans les prisons ou les camps des alliés – sans compter un long séjour en hôpital psychiatrique. Chacun de ses procès s'est soldé par un non-lieu. On s'acharna cependant sur cette femme qui, complètement étrangère à la politique, avait eu le malheur d'avoir eu un grand talent et de naître au mauvais moment. La suite ininterrompue des calomnies et des avanies dont l'artiste a fait l'objet au long des décennies suivantes laisse songeur.

Grasset. 700 pages, 175 F.

M. M.

Pie XII et la Seconde Guerre mondiale d'après les archives du Vatican
par Pierre Blet

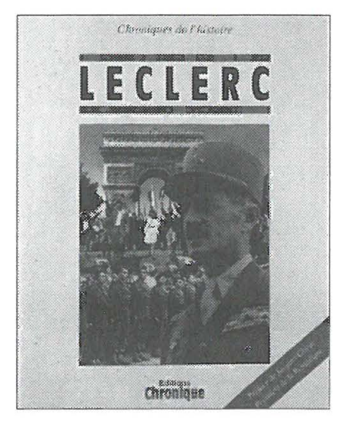
Pie XII fut-il, comme certains s'astreignent à le faire accroître, un pontife au-dessous sa tâche ? A l'heure où les évêques de France cultivent la repentance, un livre vient faire justice de cette légende noire. Le père Pierre Blet, s.j., y résume douze volumes d'enquêtes et de travaux, effectué de 1965 à 1982 sur les archives de la Secrétairerie d'État. En émerge l'image d'un pape attentif à ne pas accroître, par défaut de prudence, les difficultés de ceux qu'il lui incombait de protéger (qu'il s'agît des juifs ou des chrétiens polonais). Ce souci l'amena à privilégier l'action diplomatique par rapport à des protestations publiques dont les résultats auraient pu aller à rebours de l'effet recherché. Il est naturellement aisé d'en juger longtemps après.

Perrin. 139 F.

A. B.

Leclerc
par Michel Marmin
Préface de Jacques Chirac

Importante monographie d'une grande richesse iconographique, passionnante, écrite dans un très beau style, avec finesse et rigueur. Michel Marmin fait découvrir la



vérité et la personnalité profonde du futur maréchal, éclairées par quantité de faits nouveaux, présentés sous un prisme singulier. Le chef de la 2e DB fut un catholique mystique influencé par le meilleur Maurras, un islamophile épris des différences culturelles des peuples colonisés dont il souhaitera l'émancipation, un aristocrate intégral doublé d'un gaulliste révolutionnaire. Une revisitation surprenante ! A lire au plus vite.

Éditions Chronique. 128 pages, 99 F.

A. G.-J.

Camelots du roi
par Xavier Cheneseau

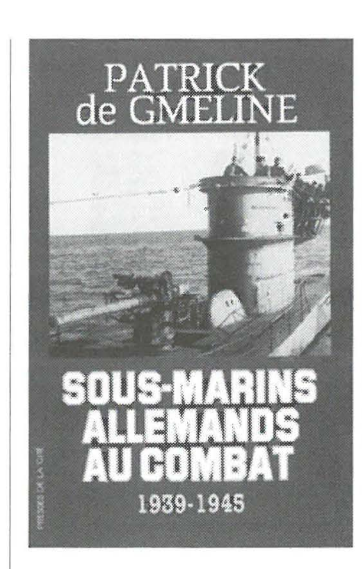
Dans une nouvelle collection de petites monographies qui seront consacrées aux mouvements nationalistes, le premier volume embrasse la longue et batailleuse histoire des Camelots du roi qui voit le jour en 1908, simultanément avec la création du quotidien *L'Action française*. Regrettons cependant que le caractère résolument « révolutionnaire » des premiers Camelots soit peu souligné au détriment d'un conservatisme bon garçon qui n'était nullement leur marque. Une telle étude devrait aussi nécessairement comporter un appareil critique, une bonne chronologie et une bibliographie un peu sérieuse. On trouve cependant un index.

Éditions Défi. 1, place Paul-Verlaine, 92100 Boulogne-Billancourt. 99 pages, 30 F.

G. C.

Sous-marins allemands au combat, 1939-1945
par Patrick de Gmeline

« La seule chose qui m'effraya vraiment pendant la guerre, dira plus tard Winston Churchill, *ce fut le péril sous-marin. »* Entre 1939 et



1945, les meutes de U-Boote, conçues et commandées par l'amiral Karl Dönitz, ont coulé près de 3 000 navires britanniques et américains pour la plupart dans l'Atlantique, en mer du Nord, en Méditerranée et ailleurs. Sur les 40 000 hommes de tout grade ayant servi à bord des U-Boote, plus de 29 000 ne sont jamais revenus. Aucune autre arme dans aucune armée du monde n'a payé un aussi terrible tribut. Telle est l'histoire que Patrick de Gmeline fait revivre fougueusement après avoir accumulé une impressionnante documentation. Historien très confirmé de la Seconde Guerre mondiale, il signe avec cet ouvrage une véritable épopée où les hommes ont le premier rôle.

Presses de la Cité. Cahier photos, 570 pages, 149 F.

Ch. V.

Nous en avons tant vu, 1940-1945. De Koufra au Normandie-Niémen
par Jean de Pange

Les souvenirs d'un aviateur de la France libre, qui a rejoint l'Angleterre dès l'été de 1940 et va participer à toutes les campagnes africaines jusqu'en 1942, d'abord comme navigateur puis comme pilote, avant de rejoindre la fameuse escadrille Normandie-Niémen.

Éditions Serpenoise. 350 pages, 148 F.

Ph. C.

Le maquis rouge
par Serge Kastell

Sous ce titre est racontée l'histoire du seul maquis communiste de la guerre d'Algérie, monté par un communiste algérien, Maurice Laban, et l'aspirant Maillot, qui avait déserté avec un camion d'armes. Installé sur les terres du bachaga Boualem, il connut une fin brutale et dérisoire car isolé de la population. Au-delà de cet échec, l'auteur qui ne recule pas devant le lyrisme, évoque ce qui pour lui est l'épopée d'un Parti communiste algérien engagé dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie aux côtés du FLN. Ce dernier ne se laissa pas « doubler », comme le prouve la liquidation dans ses maquis de militants communistes venus combattre avec les « frères ». L'intérêt du livre est dans les noms et faits cités. Henri Alleg, communiste resté « orthodoxe », a préfacé le livre non sans exprimer des réserves compréhensibles pour les initiés. Mais l'ouvrage évite les questions gênantes, notamment les ambiguïtés du PCF par rapport au PCA après l'affaire Maillot. Un fait demeure : en Algérie, les communistes européens ont été laminés par les deux seules forces politiques issues de la guerre, le FLN et les activistes *Algérie française* qui avaient absorbé une grande partie des électeurs, voire des militants du PCA d'avant 1954.

L'Harmattan. Collection Histoire et Perspectives méditerranéennes. 285 pages, 150 F.

J.-P. A.

« Le Monde » et ses faux
par Jean Madiran

Intellectuel catholique de premier plan, volontairement exclu du débat d'idées parce que les siennes déplaisent, Jean Madiran n'en continue pas moins de peser, et d'abord comme directeur politique du quotidien *Présent.* Dans le petit livre acéré qu'il consacre au *Monde*, on redécouvre que cet homme de foi peut se révéler bretteur redoutable et intrépide. Un document à plus d'un titre.

Difralivre. 112 pages, 60 F.

Ch. V.

C'était de Gaulle, tome II
par Alain Peyrefitte

Trois ans après le premier tome de ses entretiens avec de Gaulle dominés par la question algérienne, Alain Peyrefitte publie ses souvenirs des années 1963-66, durant lesquelles, en tant que ministre de l'Information, il fut le confident quasi quotidien d'un général qui parlait (presque) librement devant lui avec une verdeur toute soldatesque, tenant des propos sur les Algériens ou les Africains politiquement très incorrects. Cette période est dominée par les grandes questions de politique étrangère. Affranchi du « boulet » algérien de la façon très contestable que l'on sait, de Gaulle est libre d'entreprendre une grande politique, fruit de ses méditations historiques, des cuisants souvenirs des années 1940-44 et des circonstances nouvelles qu'il faut affronter. Sortie de l'organisation intégrée de l'OTAN (*« après avoir donné l'indépendance à nos colonies, nous allons prendre la nôtre »*) ; établissement de l'entente franco-allemande ; refus de la force multilatérale proposée par Kennedy et création de la force nucléaire stratégique (*« pour la bonne raison que nous sommes Européens et que les Américains ne le sont pas »*) ; refus de la candidature britannique (tête de pont américaine) au marché commun ; crise européenne de l'hiver 1965-66 d'où sortit le « compromis de Luxembourg » qui régla les rapports entre la France et ses partenaires jusqu'à la signature du traité de Maastricht que de Gaulle eût évidemment refusé. Devant l'ampleur de la crise, Peyrefitte s'inquiète : *« Le traité de Rome n'a rien prévu pour qu'un de ses membres la quitte ».* Réponse du Général : *« C'est de la rigolade ! Vous avez déjà vu un grand pays s'engager à rester couillonné sous prétexte qu'un traité n'a rien prévu pour le cas où il serait couillonné ? Non ! Quand on est couillonné, on dit* "Je suis couillonné. Eh bien, voilà, je fous le camp !" *Ce sont des histoires de juristes et de diplomates, tout ça ! »*

De Fallois/Fayard. 650 pages, 150 F.

Ch. V.

La Germanophobie
par Philippe Gautier

Né le 22 juillet 1934 à Paris, d'origine normande, auteur de plusieurs romans, Philippe Gautier est diplômé de l'institut d'Outre-mer du Havre. Il a fait la guerre d'Algérie dans une unité de choc de l'infanterie de marine et, pendant dix ans, il a travaillé dans la presse d'outre-mer. Sous une forme parfois polémique, il a réuni un impressionnant dossier sur les origines, la persistance et les conséquences de la germanophobie. Cette forme de xénophobie est beaucoup moins étudiée que d'autres, malgré ses effets pervers de frein à la réconciliation franco-allemande.

L'Æncre. 300 pages, 145 F.

V. T.

Que lire ? Portraits d'écrivains tome 4
par Jean Mabire

Jean Mabire vient de rassembler une nouvelle série de soixante-quinze portraits d'écrivains avec des bibliographies établies par Anne Bernet. Ce quatrième volume (le cinquième est déjà en préparation) de *Que lire ?* obéit à la même largeur de vues que les précédents. Michel Audiard et Jacques Bainville – ordre alphabétique oblige – voisinent. Puis viennent pêle-mêle leur tenir compagnie : Georges Blond, Jean-Louis Curtis, Albert Paraz, Villiers de l'Isle-Adam... et chez les étrangers Agatha Christie, William Faulkner, Hugo Pratt... ou le grec Kazantzaki. L'esprit partisan n'a pas sa place dans le choix des écrivains : le surréaliste Robert Desnos côtoie le maurassien Pierre Gaxotte, le résistant Roger Stéphane voisine avec le « collabo » Lucien Combelle. Jules Vallès et Raymond Queneau figurent au sommaire, au même titre que Marcel Jouhandeau ou Henri Massis. Léon Daudet avait clamé – en tentant d'imposer Céline aux jurés du Goncourt – : *« La patrie, je lui dis merde quand il s'agit de littérature ! ».* Jean Mabire a adopté la même ligne. On lui sait gré aussi de mêler aux gloires reconnues des écrivains oubliés ou de modeste renom. Ses *Que lire ?* sont déjà des ouvrages de référence, indispensables tant à l'amateur éclairé, qu'à l'étudiant – voire au journaliste.

SANH. 6, rue Vauguyon, 92210 Saint-Cloud. 320 pages, 150 F.

M. M.

La cité dénaturée : cité classique contre cité moderne
par Claude Polin et Claude Rousseau

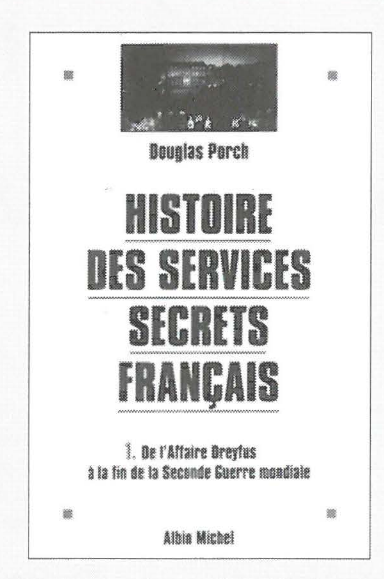
Après *Les illusions de l'Occident* (1981) et *Les illusions républicaines* (1993), Claude Polin et Claude Rousseau dressent un réquisitoire

Secrets des Services

Comme le prouve l'abondance des livres qui lui sont consacrés, le monde de l'espionnage fascine. Pour se mettre au courant sur un plan très large, voilà l'*Histoire de l'espionnage mondial, de Ramsès II à nos jours* de Etienne Genovefa et Claude Moniquet, qui permet de survoler le sujet mais avec beaucoup de détails. (1)

Plus technique, l'ouvrage d'un officier supérieur suisse, Jacques Baud, *Encyclopédie du renseignement et des services secrets*, décortique minutieusement les organisations (par pays), leurs moyens, leurs méthodes. Ici, pas d'anecdotes mais un répertoire froid, des organigrammes, des schémas et une vision approfondie de l'univers du renseignement. (2)

Venons-en à des ouvrages concernant le renseignement en France. Même si l'affaire ne fut révélée que l'an dernier dans *L'Express* et suscite encore polémique et même procès, *L'Enquête sur l'agent Hernu* de Jean-Marie Pontaut et Jérôme Dupuis (3) a le mérite de faire le point sur le passé d'un homme politique qui termina sa carrière comme ministre de la Défense de François Mitterrand. Hernu était-il conscient de l'importance de ses bavardages et confidences ? Agissait-il par simple vénalité ou croyait-il jouer un rôle entre l'Est et l'Ouest ? L'enquête bien menée des deux journalistes apporte des informations sans éclaircir tout le sujet. Sacrifié à la raison d'État après le sabotage du *Rainbow Warrior*, l'amiral Lacoste, ancien chef de la DGSE, a décidé de s'expliquer tout en évitant de déroger aux règles du secret-défense. Cela donne un ouvrage en grande partie autobiographique (4), où l'amiral explique comment, à l'issue d'une longue carrière dans la Marine, il est arrivé à la tête des services spéciaux, fonction qu'il exerça pendant mille jours. Il ne révèle rien d'essentiel sur leurs activités, sauf sur le montage de l'opération visant à neutraliser la campagne écologiste. Et dont il est évident à le lire que les plus hautes autorités de l'État n'ignoraient rien. L'amiral Lacoste défend les siens. En complément de l'ouvrage, des réflexions sur les menaces actuelles dans le monde (notamment les mafias utilisant la corruption) et la nécessité d'une « culture du renseignement » que l'amiral, pour sa part, enseigne à l'université de Marne-la-Vallée.



Douglas Porch, professeur de stratégie dans une école militaire américaine a entrepris de raconter l'*Histoire des services secrets français, de l'affaire Dreyfus au Rainbow Warrior*. En deux tomes très copieux (5), avec références à des ouvrages publiés en France et à l'étranger. Et parfois le recours à certaines archives, en dehors de celles du Service historique de l'armée de terre (SHAT), dont l'auteur déplore l'opacité... Le premier tome analyse les activités des services de renseignement depuis la Première Guerre mondiale (où la France était en avance dans le domaine de la cryptographie) jusqu'aux années 40-45 où les services se déchirèrent dans les luttes entre Londres (le BCRA), Vichy et Alger. Douglas Porch fait une analyse critique des informations fournies par les réseaux en France occupée. Il voit dans la Résistance héroïsée et magnifiée, *« l'un des mythes centraux de l'histoire contemporaine de la France »*. C'est en effet sur cet héritage mêlant renseignement et action que les services français, reconstitués après 1945, non sans difficultés, sous le nom de SDECE, furent engagés dans les guerres d'Indochine puis d'Algérie, ce qui constitue une grande partie du tome 2. Douglas Porch a, sur ces conflits, un point de vue très anticolonialiste, ce qui le pousse à une analyse excessivement sévère des tentatives de contre-maquis montés en Indochine puis en Algérie par les services, grâce notamment aux minorités ethniques. En voulant traiter de tous les services de renseignements (DST, RG, SM), Douglas Porch évoque superficiellement les affaires qui ont défrayé l'actualité (Ben Barka, etc). Dans le domaine de l'action secrète, on le sait, on ne connaît que les échecs, mais pas les succès. La ligne directrice de ces deux ouvrages, désormais indispensables, c'est que les services ont été victimes de l'absence en France d'une *« culture du renseignement »* alors qu'on les engageait après 1918 et 1945 dans une stratégie mondiale dont la France n'avait plus les moyens.

J.- P. A.

(1) Éditions du Félin, 1997. 448 pages, 145 F.
(2) Éditions Lavauzelle, 1997. 500 pages, 165 F
(3) Éditions Fayard, 1997. 250 pages et annexes, 110 F.
(4) *Un amiral au secret*, éditions Flammarion, 1997. 220 pages, 120 F.
(5) Éditions Albin Michel, 1997. 340 pages le tome, 125 F le tome.

méthodique contre les idéologies de la modernité : économisme, matérialisme, individualisme et mondialisme. S'inscrivant dans une perspective contre-révolutionnaire et traditionaliste, ils retracent le processus de désenchantement du monde. Pessimistes pour le présent, les deux philosophes se veulent optimistes pour l'avenir.

PSR Éditions, 86200 La Roche-Rigault. 360 pages, 150 F.

A. G.-J.

Islam-USA, une alliance contre l'Europe

par Alexandre del Valle
Préface du général Gallois
Postface de Jean-Pierre Péroncel-Hugoz

Pour son premier livre, Alexandre del Valle, qu'on nous avait dit être un jeune chercheur méridional, frappe fort et nul doute qu'il sera frappé fort en retour par ses contradicteurs. Car on ne peut impunément, par nos temps de révérence à l'égard de la diplomatie de Washington et des musulmans (qu'ils soient islamistes ou pas d'ailleurs), s'attaquer à ces deux vaches sacrées. Et qui plus est, parvenir presque à démontrer la collusion secrète entre Américains et mahométans, de la Séoudie à l'Algérie, de Kaboul à Pechawar. L'énarque gaulliste Paul-Marie Coûteaux, dans son *Europe vers la guerre* (Michalon, 1997), mentionne aussi cette collusion qui, à tout prendre, n'est qu'une vieille stratégie anglo-saxonne, reprise aux Anglais par les « Étatsuniens » avec le flambeau de l'impérialisme. L'auteur a su voir que, derrière la diversité des peuples islamisés, se cachait une unité, confuse mais réelle, de but, à savoir la conquête de l'Europe de l'Ouest qui se fait, démographiquement, sous nos yeux aveugles ou impuissants. Ce ne sont pas les cas individuels de francisation de musulmans dans l'Hexagone qui effaceront cette réalité d'une communauté allogène, de six millions de personnes à présent, en train de s'organiser solidement au sein de la nation française. Pays de ghettos ou de communautés, les États-Unis ne peuvent voir que d'un bon œil cette lente dissolution de l'identité française uniculturelle, dissolution garante d'une multiculturalisation en profondeur de la France, à la mode américaine. Seuls les conflits d'intérêts ou de convictions risquant de surgir entre Islam et USA, notamment à propos d'Israël et de la Palestine, pourront nuire à l'efficacité de l'alliance islamo-yanquie et retarder l'avènement, en Europe évidemment, de l'« Islamérique ». A moins que la Russie orthodoxe ne se réveille un jour...

L'Âge d'Homme. 320 pages, 120 F.

J. S.

Pages réalisées par Jean-Paul Angelelli, Jean-Joël Brégeon, Adrien Brocard, Guy Chambarlac, Philippe Conrad, Arnaud Guyot-Jeannin, Macha Manski, Michel Marmin, Jean Sylvain, Virginie Tanlay, Frédéric Valloire, Charles Vaugeois, Dominique Venner.



Vos réactions aux précédents numéros

Résistance

*Vous avez bien voulu reproduire dans le numéro 23 d'*Enquête sur l'histoire *la citation sur mon témoignage dans l'affaire Touvier en empruntant les termes à maître Jacques Trémolet de Villers, dans le livre qu'il a écrit sur l'affaire. Je tiens à apporter les précisions suivantes : résistant, je n'ai pas été en revanche déporté et ne suis titulaire que de la médaille des internés résistants pour ma détention pendant neuf mois et demi en Espagne sur le chemin de mon engagement dans l'armée d'Afrique. Cet internement est bien entendu tout à fait bénin par rapport aux atrocités des camps de la mort, et je ne voudrais pas créer par une fausse attribution de titre, la perpétration d'une méprise.*

Par ailleurs, dans mon témoignage, j'ai parlé non pas de la démarche des dix-huit dirigeants de l'UGIF en faveur des juifs français en général, mais pour la garantie de leur propre sauvegarde.

Enfin, c'est le président de la cour d'assises et non pas son assesseur féminin du Syndicat de la magistrature qui m'a posé la question : « Maître Ebstein-Langevin, est-ce que vous n'avez pas confiance en la justice française ? » *Ma réponse a été sèche et inévitable en raison de mon serment de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. J'ai répondu :* « Non. Comment peut-on avoir confiance en une justice au sein de laquelle un certain nombre de magistrats se refusent à appliquer la loi pour défendre leur idéologie personnelle ». *Aucune réponse ne s'en est suivie.*

N'oublions pas non plus que l'ambassadeur Albert Chambon, déporté à Buchenwald, a fait une déposition écrite sur la question juive entre les mains allemandes, ainsi que sur le rôle de l'UGIF. Il a d'ailleurs écrit à ce sujet un article cinglant dans Les Dernières Nouvelles d'Alsace.

Jean Ebstein-Langevin
Ancien avocat à la Cour

Vichy

En raison même de la matière qui le compose, votre dernier numéro est en tout point remarquable. La contribution du professeur Dreyfus retient l'attention, à la fois par sa précision et par sa modération – loin des invectives de la pensée unique. Les qualités d'analyse et d'écriture sont d'ailleurs le propre des écrits de cet auteur. Ainsi que l'écrivait un de vos lecteurs (page 66) « votre revue est de très loin la meilleure » *dans le domaine si controversé de l'histoire. Je partage cette opinion.*

J. Terraubella

Edmond Jaloux

Votre numéro de novembre m'apporte votre article « Une époque mystérieuse ». Vous citez la liste noire de 1944 et des écrivains célèbres soumis à épuration. Vous oubliez Henry Bordeaux, Jean de La Varende et Edmond Jaloux. Ce dernier n'avait pas été cité non plus dans le numéro 4 de votre publication alors qu'il faisait partie du comité d'honneur pour la libération du maréchal Pétain. Edmond Jaloux s'est aussi signalé par un hommage au maréchal Pétain dans son livre Les Saisons littéraires 1896-1903, *chapitre XIV, page 100, à propos de* « ce que me disent les fontaines du cours Mirabeau ». *Autour de ce critique littéraire – le plus important de la première moitié du XXe siècle – il y a un silence qu'aujourd'hui on ne comprend plus. Bravo pour l'évocation de Marcel Aymé qui devrait permettre aussi un rappel de son ami Jean Anouilh.*

Jean-Claude Descudet

Échec au bolchevisme

La lecture du numéro 23 de votre publication consacrée aux révolutions russes suscite de ma part deux remarques :

– Sur la Hongrie d'abord. Tout en reconnaissant que le « vieux pays hongrois », *au printemps de 1919, était en train de devenir* « une nouvelle base révolutionnaire appelée à déstabiliser définitivement l'Europe centrale... », *Jean Kappel traite les troupes roumaines qui combattaient les bandes bolcheviques de Bela Kun, d'*« envahisseurs » *qui, dès le 3 août,* « entrent dans Budapest qu'ils vont entreprendre de piller méthodiquement ». *C'est tout ce que Jean Kappel trouve à dire au sujet de l'intervention roumaine, souhaitée et contrôlée par Foch et Franchet d'Esperey. Ce passage est inamical envers la Roumanie, pays ami et allié de la France pendant la Première Guerre mondiale.*

– Au sujet des luttes antibolcheviques en Occident. Je regrette l'absence d'un chapitre consacré à l'Allemagne et à l'Italie. Il s'agit de deux pays majeurs et l'Allemagne était la pièce maîtresse dans la stratégie de Trotski. Les « soviets » de Munich, Kiel, Dresde et surtout de Berlin « téléguidés » et coordonnés par le mouvement « Spartacus » dirigé par Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht le prouvent. Les premiers mouvements antibolcheviques sont à la base de la naissance du national socialisme. Même situation en Italie où les mouvements socialistes antibolcheviques ont conduit très tôt Mussolini au pouvoir.

Mihai Popescu

Jean Kappel n'avait aucune intention inamicale à l'égard de la Roumanie. Il rappelait seulement la situation telle qu'elle avait été vécue dans la Hongrie de 1919. Concernant la lutte menée en Allemagne dans les années 1918-1920 contre les tentatives de révolutions bolcheviques et spartakistes, nous avions publié dans notre numéro 20 (pages 14 et 15) un entretien avec Dominique Venner, dont le livre *Histoire d'un fascisme allemand, les Corps Francs du Baltikum, 1918-1923* (Pygmalion, 1996) traite à fond ce sujet.

Weygand à Varsovie

Je viens de lire dans votre numéro des mois d'août et septembre 1997 l'article intitulé « Weygand à Varsovie ». Il s'agit d'un très beau sujet, peu connu, et pourtant la Pologne a été sauvée par l'intervention de la mission militaire française sous les ordres du général Weygand qui a arrêté l'armée soviétique. Parmi les conseillers militaires se trouvait le général Léandri, brillant commandant de la guerre 1915-1918 qui a pris part aux opérations contre les Ukrainiens bolcheviques et dirigea d'importants centres d'instruction en Pologne. Il fut nommé général par les Polonais. Le général Léandri avait sous ses ordres le capitaine Charles de Gaulle. Le rôle du général Léandri a été essentiel aux côtés du général Weygand pour la déroute de l'Armée rouge.

François Léandri